



FONDO PIZZOFALCONE



~~20739~~

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XXXXVII



Palchetto

Num.° d'ordine

34

20739

~~191146~~

NAZIONALE

B. Prov.

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III

II

2077

NAPOLI

B. Prov II 2077

1. The first of the two main branches of the tree is the one which is the most common in the world. It is the one which is the most common in the world.

Mémoires

SUR LES

PRINCIPES DE LA STRATÉGIE.

IMPRIMERIE DE DEMONVILLE,
rue Christine, n° 2.

611351

MÉMOIRES

SUR

LES PRINCIPES

DE LA STRATÉGIE,

ET

SUR SES RAPPORTS INTIMES AVEC LE TERRAIN.

AVEC CARTE ET PLAN.

PAR N. OKOUNEF,

COLONEL D'ÉTAT-MAJOR.

Je rechercherai toujours la vérité, quoique jusqu'ici
je n'aie guère trouvé que la vraisemblance.

GENÈVE. — *Histoire de la décadence et de la
chute de l'Empire Romain.*

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

ANSELIN, SUCCESSEUR DE MAGIMEL,

LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,
RUE DAUPHINE, n° 9.

1831.



011321



A SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR

DE TOUTES LES RUSSIES,

ETC., ETC., ETC.

THE

AMERICAN

LIBRARY

Sire,

L'attachement inviolable que je porte à ma patrie ; le désir bien prononcé de lui être utile en travaillant aux progrès des sciences militaires, tel a été le but de l'Ouvrage dont j'ose ici faire hommage à Votre Majesté Impériale. L'honneur d'offrir à mon Souverain un tableau systématique d'une science à laquelle se rattachent de si grands résultats, met le comble à mes vœux.

Mais au moment où Votre Majesté daigne encourager mon faible talent, en recevant la dédicace de mes Mémoires sur la Stratégie, un

sentiment de crainte vient se mêler à mon vœu le plus cher : j'apprends que mon travail ne soit resté au-dessous de l'importance du sujet que je viens de traiter.

Puisse-je être assez heureux pour attirer sur mon Ouvrage le regard bienveillant de L'Auguste Monarque qui fait la gloire de ma patrie, & qui ne cesse de veiller avec une sollicitude paternelle au bonheur de Ses sujets, comme à la propagation des sciences.

Je suis, avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté Impériale,

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidèle sujet,

OKOUNEF.

PRÉFACE.

Depuis que le monde existe , les hommes se font la guerre ; les plus antiques souvenirs sont les interprètes de cette vérité. Dès qu'on s'est convaincu que la base de la science de la guerre n'était pas le seul choc furieux des masses bel-ligérantes , et qu'on a découvert d'autres prin-cipes que ceux de la tactique , à l'aide desquels on parvenait souvent à de grands résultats , tout en ménageant le sang des hommes , ces principes furent médités , approfondis , déve-loppés et ramenés , autant que les élémens du sujet l'ont permis , à une doctrine systématique , que les sciences préparatoires ont consolidée

et que l'expérience a cherché à épurer, en s'appliquant à anéantir les abus et les écarts.

Cette science, que nous nommons *stratégie*, a été néanmoins, pendant un long espace de temps, livrée aux données hasardeuses et peu positives de la simple idéologie. C'était un domaine chanceux où, souvent, l'esprit guidé par son inspiration ou ses écarts, s'éloignait des vrais élémens par l'ignorance de leurs principes. Les auteurs militaires craignaient-ils de restreindre les élans de leur imagination expansive, et préféraient-ils les prestiges brillans de l'idéologie aux recherches froides et mesurées que revendiquait une science aussi sérieuse que la stratégie.

Après beaucoup de temps et de méditations, une grande partie de ses règles fut développée et approfondie; mais elle tomba alors dans un autre défaut non moins vicieux, celui de ne nous offrir qu'un chaos de principes épars,

dans lequel ses parties immuables se mêlaient aux dogmes hypothétiques des élémens variables. Ce mode vicieux s'est maintenu pendant quelque temps , et cette série de principes qui n'était encore qu'une nomenclature assez embrouillée des lois de la stratégie, avait jeté un jour défavorable sur cette science.

Des règles dogmatiquement établies devaient nécessairement être la base de ce grand édifice , et ce n'est qu'après avoir bien observé les propriétés de la surface du globe, qu'on pût procéder à la recherche des vrais principes de la stratégie. Ce sont justement les développemens des rapports intimes qui existent entre cette science et la géographie militaire, qui ont échappé à l'investigation de Bulow , dont l'ouvrage néanmoins parle d'une manière positive en faveur d'une imagination fertile et créatrice. Il crut pouvoir en faire un code indépendant en lui accordant cependant une ten-

dance plutôt mathématique que géographique. Il voulut ramener tous les principes stratégiques aux propriétés des lignes et des triangles, et se laissa entraîner dans des écarts qui nuisirent au développement de cette partie de l'art militaire.

L'application des règles qu'il avait émis ayant mené à de faux résultats, prouva que Bulow était parti d'un faux principe. L'anathème fut prononcé sur l'auteur et sur son ouvrage ; mais eut-on raison ou tort de le condamner au lieu de le soutenir ? Ne valait-il pas mieux lui démontrer d'une manière péremptoire que les principes de la stratégie sont basés, non sur les lignes qu'on peut tracer sur la carte, mais sur les propriétés intrinsèques du terrain où on se propose de manœuvrer ? Peut-être serait-il revenu de ses erreurs ? Et qui sait s'il n'eût pas fait faire à cette science de grands et salutaires progrès ?

J'ai trouvé dans l'ouvrage de M. Bulow plusieurs grandes vérités qui m'ont guidé à en rechercher d'autres. Je n'ai pas cru cependant, à l'instar de ce savant, devoir ramener tous les principes de la stratégie à des lignes et des triangles, mais je me suis appliqué à en consolider les règles en les basant sur les propriétés du terrain. Les guerres auxquelles j'ai pris part en 1812, 13 et 14, et plus tard en 1829, m'ont guidé dans mes recherches. En m'appuyant sur mon expérience, j'ai tâché surtout de séparer les élémens invariables de la partie hypothétique; et pour mieux connaître le mode qui doit nous guider dans l'étude de la stratégie et simplifier les moyens de saisir avec justesse les caractères hétérogènes de ses différentes parties, j'ai partagé cette science en deux systèmes dont les dénominations dérivent des élémens qui en forment la base. L'un est le *système géographique*, car ses principes

.. sont fondés, en grande partie, sur les objets immuables que nous trouvons sur la surface du globe; l'autre est le *système opératif* qui ne s'occupe que des grandes opérations des armées. C'est pourquoi, après l'analyse des objets primitifs qui forment la partie théorique de la stratégie, je suis passé aux élémens d'un ordre moins stable et par conséquent d'une combinaison plus compliquée.

Ayant cru reconnaître un caractère synthétique dans le premier, j'ai cherché, autant que possible, de lui rester fidèle, et pour pouvoir mieux saisir ses différentes modulations, j'en ai soumis la classification à un ordre scientifique qui m'a paru se former en chaînon indissoluble.

C'est à la suite de longues méditations que, soutenu par mon expérience, je suis parvenu à former mon ouvrage. Je ne l'envisage pas comme un système qui ne contient que des lois

irréfragables ; mais je crois cependant être parvenu à développer les principes de la stratégie, sous un aspect plus nouveau. Peut-être serai-je assez heureux pour leur donner un certain élan qui assurera plus tard les progrès de cette science. Aussi, loin de vouloir me soustraire à l'examen des personnes qui étudient et qui cherchent à développer les connaissances militaires, j'en appelle à leurs méditations. Je ne forme qu'un seul désir, c'est que leur investigation ne soit pas une froide critique, sans résultats pour les progrès de la science même ; mais un examen approfondi, propre à consolider ses principes et à en faire, autant que le sujet le permettra, une doctrine définitivement arrêtée.

Puissé-je ne pas trouver au rang de mes juges, une race impie d'écrivains polémiques, au lieu de collaborateurs généreux. Qu'ils ne s'envisagent pas comme des accusateurs désignés

pour bouleverser mon échafaudage , sans offrir quelque chose de meilleur à sa place ; mais qu'ils s'associent franchement à épurer mon travail , dans lequel j'ai apporté un grand amour pour le métier que je professe et l'intérêt bien prononcé d'avancer les progrès d'une partie aussi difficile et aussi importante que la stratégie.

Puissent-ils enfin sacrifier le vain laurier d'une critique qui détruit au lieu de consolider , à la gloire bien plus positive dont jouissent les propagateurs des sciences.

Mémoires

SUR LES

PRINCIPES DE LA STRATÉGIE,

ET

SUR SES RAPPORTS INTIMES

AVEC LE TERRAIN.

PREMIER MÉMOIRE.

SUR LA STRATÉGIE EN GÉNÉRAL.

UN grand homme a dit (1) : « Toutes les sciences ont des principes et des règles ; la guerre n'en a point. »

Porter une accusation aussi générale sur les différens élémens de la science de la guerre est, sans doute, commettre une faute bien grave. Cet anathème, envisagé sous le point

(1) Le maréchal de Saxe : *Mes Réveries*.

de vue exceptionnel , peut être prononcé avec plus de justice. La tactique , par exemple , qui forme un des principaux élémens de l'art de la guerre , ne repose que sur des principes peu déterminés , ou , pour mieux dire , sur des principes auxquels des causes qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir toujours vaincre , peuvent donner une tournure imprévue. Les facultés morales et physiques de l'homme y jouent un trop grand rôle pour pouvoir les fixer , et nous connaissons l'influence indomptable qu'elles exercent quelquefois sur lui. Mais , par exemple , la science des fortifications , celle de l'artillerie et la stratégie , qui forment des élémens si actifs de la science de la guerre , sont-elles donc dénuées de principes et de règles ? Ne les voyons-nous pas basées sur les sciences mathématiques et géographiques ? Des parties scientifiques qui puisent leurs règles de deux sciences qui sont elles-mêmes fondées sur des principes et des élémens immuables , peuvent-elles en être dénuées ? Je laisse plutôt reposer cet anathème sur la tactique ; mais je trouve que ses atteintes sont injustes contre la stratégie , car en nous soumettant avec crédulité à ce dogme vrai ou faux , salutaire ou nuisible , si nous allions , pour la stratégie aussi , rejeter sans considération tous les préceptes

sur lesquels repose l'intégrité des bases et des lignes alimentaires et d'opérations, la construction du triangle stratégique qui limite le terrain des opérations et qui sert d'indication au choix des communications qui doivent nous conduire à l'ennemi; si, dédaignant l'appréciation du terrain sous le rapport topographique et militaire, nous nous refusions aussi à soumettre nos mouvemens au calcul du temps et des espaces, et voulions abandonner tous les élémens de la guerre aux caprices de l'aveugle hasard, nous pourrions facilement revenir à ces époques d'Annibal et d'Alexandre, où ce qu'on nommait la science de la guerre, était effectivement sans règles et sans principes.

En effet, si, pour la stratégie, nous en étions restés à ces marches irrégulières, qui envahissaient autrefois le domaine de cette science et caractérisaient les guerres des Anciens, de ces marches, dis-je, où une absence, à peu près, complète de combinaisons, en avait fait plutôt un chaos de mouvemens, nous pourrions certainement dire que la guerre ne possède ni règles ni principes. Il est vrai qu'alors on s'avancait sur une seule direction, sans bases d'approvisionnement et d'opérations, sans magasins, sans places de dépôts et

à peu près sans but bien désigné , on en venait aux mains à la première rencontre , et la raison du plus fort était le seul et unique principe de l'art militaire de ces temps.

Cette assertion me paraît d'autant plus juste, qu'en approfondissant les plus fameuses guerres des Anciens, nous découvririons plusieurs idées mères qui ne seraient pas indignes de notre tactique moderne ; mais nous en trouverions difficilement quelques-unes qui pussent servir de base à la stratégie actuelle.

Si cette science s'est présentée pendant si long-temps sous le masque désavantageux d'une vérité peu apparente, c'est parce qu'on ne s'était pas donné la peine de classer ses élémens , de séparer le positif de l'incertain et d'en approfondir les principes. Ceux à peu près invariables du *système géographique* se mêlaient aux dogmes imparfaits du mécanisme des grandes opérations , et plongeaient le tout dans un chaos où les principes perdaient leur importance et la vérité sa force positive.

L'idée que la stratégie ne pouvait être ramenée , dans aucun de ses élémens , à des principes stables, en a certainement retardé les développemens. L'esprit se roidissait contre les difficultés qu'il devait combattre et qui lui paraissaient insurmontables. Que d'auteurs ne se sont-ils

pas élevés avec injustice contre ce qu'ils appelaient une vanité arrogante, de vouloir préciser une science, soumise à de si fréquentes anomalies, et que de maux cette injuste colère n'a-t-elle pas produits? Ce n'était pas, du moins, le vrai moyen pour lui faire faire de grands et rapides progrès. S'il était peut-être pardonnable de douter de la stabilité de plusieurs des principes de la stratégie, il n'y avait pas de raison d'en limiter les découvertes par un anathème aussi injuste que nuisible. Chercher la vérité scientifique est toujours une noble curiosité, et s'il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes de la découvrir tout entière, il n'est pas moins vrai que le bien seul domine dans ces recherches intellectuelles.

Nous avons marché long-temps aussi dans les ténèbres; mais les militaires attentifs, loin de borner à une observation passive l'exercice de leur intelligence, en s'éclairant de l'expérience des siècles passés, parvinrent à soumettre une partie de cet art, naguère si vague, à des principes à peu près invariables; et ce chaos environné d'écueils, autour duquel nous apercevons mille débris malheureux, tristes monumens de l'ignorance des temps passés, devint le sanctuaire de la science où les élus vinrent cueillir leurs lauriers.

Aucune science n'a été jusqu'à une certaine époque aussi peu méditée que la stratégie ; et par un caprice aussi étonnant que blâmable , les militaires ont cherché , pour ainsi dire , à en reculer les développemens. La mine leur paraissait-elle trop pauvre pour devoir y user leurs forces ? Un esprit stoïque et fécond parut un moment dans l'arène : Bulov fit paraître son ouvrage sur la stratégie. Au lieu de le seconder, de chercher à rectifier les écarts de son esprit expansif, ses services furent méconnus, ses idées injustement mystifiées, et ce flambeau qu'il venait d'allumer et dont la pâle lueur n'avait encore jeté qu'un jour incertain sur le chaos stratégique, s'éteignit aussitôt, et tout rentra dans l'ombre.

Pour donner un nouvel élan à la science, le général Jomini, et plus tard l'archiduc Charles, en surmontant tous les obstacles qui avaient entravé les développemens des principes de la stratégie, recueillirent ces étincelles que le caprice du siècle avait étouffées, et furent les premiers, après Bulov, qui nous guidèrent dans cette voie ténébreuse et difficile. C'est à ces deux Savans que nous devons la révolution salubre qui se fit plus tard dans la stratégie, et nous devons considérer leurs ouvrages comme des œuvres monumentales, qui fixèrent

sur beaucoup de points l'incertitude des imaginations, diminuèrent cette méfiance qui avait paru s'emparer des esprits, et qui érigèrent en préceptes plusieurs points qui n'étaient encore que de vagues indications (1).

Je ne m'étendrai pas plus long-temps sur l'utilité positive dont leurs ouvrages furent pour la science de la guerre, chaque militaire attentif et studieux a pu en apprécier les effets. Si même au moment où nous en parlons, les principes de cette science n'ont pu être ramenés tous à des lois inviolables, je ne crois pas que le même esprit de variation en caractérise maintenant tous les élémens. Plusieurs au

(1) La justice exige cependant d'observer que l'ouvrage du général Jomini a paru dix ans avant celui de l'archiduc Charles, ce qui donne au premier une primauté non douteuse. Quoique plusieurs auteurs allemands lui aient contesté l'avantage d'avoir été le premier à développer les vrais principes du nouveau système et d'avoir, par conséquent, fondé une grande partie de l'édifice scientifique, comme ces contestations n'ont été appuyées par aucun raisonnement plausible qui ait pu, en quelque sorte, faire douter des services que le général Jomini a vraiment rendus à la science militaire, elles ne peuvent et ne doivent être envisagées que comme des attaques mal fondées et souvent mal soutenues, auxquelles ses antagonistes se sont livrés par jalousie ou par injustice.

contraire, arrachés au domaine de l'incertitude, reçurent une empreinte de spécialité qu'on voudrait en vain leur ravir.

Le perfectionnement de la stratégie, comme celui de toutes les autres sciences, a cheminé d'un pas lent et débile. C'est à cet esprit qui caractérise l'époque actuelle, où la propagation des sciences est devenue, à peu près, une exigence indomptable, que nous devons la restauration salubre qui s'y est faite. Elle est encore incomplète, parce que plusieurs dogmes sont restés sans base solide; mais le bon sens qui rectifie souvent les erreurs et qui nous guide aussi dans toutes les autres sciences, ne manque pas de nous rendre les mêmes services pour la stratégie, en atténuant les dangers qui peuvent provenir de l'anomalie de plusieurs de ses élémens.

La régularité et la stabilité d'une grande partie des principes de la stratégie moderne, tels que les a constitués Napoléon dans ses immortelles campagnes, et que plusieurs grands capitaines ont développés après lui, ne peuvent non seulement se comparer à la faillibilité de la science de la guerre chez les Anciens; mais même à celle qui a présidé aux combinaisons stratégiques jusqu'au 18^e siècle. Depuis, tout a changé de face; et plus tard, comme je

viens de le dire , plus encore , plusieurs principes de la stratégie reçurent un caractère d'inviolabilité que le militaire profond ne saurait méconnaître. Les campagnes de Napoléon , et surtout celles de 1796 , 1805 , 1806 , 1809 , 1814 et 1815 , en portent la sublime empreinte.

En méditant les vastes conceptions qui présidèrent à la détermination et à l'exécution des opérations stratégiques de ces guerres , peut-on refuser d'y reconnaître les préceptes de la science de la guerre ? Les faits ne parlent-ils pas en faveur des principes ; ces principes ne dénoncent-ils pas l'existence d'un système ? Si nous y avons souvent aperçu des écarts , n'en accusons que l'homme et son imagination , dont les prestiges , en l'éloignant quelquefois des règles établies , défigurent les caractères et laissent l'œuvre , comme cela arrive ordinairement , au-dessous de la vérité. Les terrains qui furent les témoins de ces luttes sanglantes , ne possédant rien d'homogène dans leur construction physique , les grandes opérations de ces campagnes , si différentes dans leurs modulations , paraissent , au premier abord , provenir de principes différens aussi. En les approfondissant , l'homme du métier ne tarde pas cependant à reconnaître le principe de ces variations , et

en retrouve la cause dans celles de la configuration du terrain.

Il en est autrement de la tactique que de la stratégie. Si le caprice de l'inconstante fortune préside quelquefois aux résultats de la première, un concours régulier et bien calculé de mouvemens, est le seul moyen d'obtenir de grands succès dans la seconde. Si la tactique est soumise à des hasards qui bouleversent quelquefois les combinaisons les mieux établies, la stratégie, dans plusieurs de ses élémens, est basée sur un calcul à peu près invariable. Les bases d'approvisionnement et d'opérations sont désignées d'une manière immuable par les localités, les trésors, et en général, par les avantages du pays qui sert de point de départ aux armées et de théâtre à la guerre. L'objet principal des opérations est décidé par le but qu'on se propose d'atteindre. Les deux extrémités de la base d'approvisionnement, réunies à l'objet principal des opérations, nous offrent une section de terrain sous la forme d'un triangle, auquel nous donnons la dénomination de triangle stratégique. Il nous guide dans le choix des lignes d'opérations principales et secondaires les plus sûres, les plus invulnérables, et par conséquent les plus avantageuses.

La désignation des objets et des bases d'opérations possède aussi ses principes où le bon sens ne peut jamais errer. Enfin le réseau des communications, les oscillations des courans d'eau et les difficultés topographiques, en général, étant d'une nature immuable, ont fait de la stratégie une science dont plusieurs élémens ne subissent que de rares anomalies.

Je ne veux pas entamer une nouvelle discussion sur la définition propre de la stratégie. On l'a définie de tant de manières différentes; l'archiduc Charles, le général Pelet, Bulov, Venturini, le comte Bismark, Xylander, en ont donné des définitions tellement détaillées, dont plusieurs sont si satisfaisantes, qu'au moment où nous en parlons, je suppose qu'il n'existe plus aucun doute sur la vraie définition de cette science.

Je partage la stratégie en deux systèmes essentiellement distincts, par la nature passive et immuable, ou active et en même temps variable de leurs élémens, qui sont :

1. *Le système géographique.*

2. *Le système opératif.*

Deux systèmes qui possèdent des caractères différens; le premier a des principes dont la stabilité est à peu près invariable; tandis que les modulations du second sont soumises à des

variations fréquentes par les entraves que les succès tactiques des ennemis peuvent y apporter.

Le système géographique est la partie théorique ou d'investigation des principes fondamentaux de la science de la guerre. *Le système opératif* en est la partie pratique : c'est le raisonnement propre à cette science. Le premier nous donne en règles et en préceptes ce que le second nous offre en effets et en résultats. Les élémens de l'un sont d'une nature passive, stable, synthétique et régulière ; le caractère de l'autre est actif, mais variable, hypothétique et idéologique. *Le système géographique* est la partie fondamentale ; *le système opératif* est la partie résultante.

La somme de ces deux systèmes forme la science de la stratégie, dont nous cherchons ensuite à reproduire les principes et les résultats, ainsi que les avantages et les modulations, dans une troisième partie que nous nommerons : *la partie descriptive et explicative des deux systèmes*, c'est-à-dire, *le plan général de la guerre*.

Cette partie sert à présenter avec ensemble les différentes sections du théâtre de la guerre, ses ressources, le nombre et la valeur intrinsèque des lignes et des points importans de l'échi-

quier où nous devons opérer, objets d'autant plus essentiels qu'ils décident de sa forme, de ses avantages, et qu'ils servent aussi de pivot et d'appui aux opérations en général, etc., etc.

Je considère la partie explicative comme une partie intégrante de la science stratégique, puisque c'est le tableau qui reproduit les combinaisons qui nous guident dans l'appréciation exacte et raisonnée *des systèmes géographiques et opératifs*, et qui sert de type et de règle aux grandes opérations des armées.

Le plan de la guerre s'occupe des idées préliminaires et repose sur des élémens tout-à-fait scientifiques. Les combinaisons générales, qui servent de point de départ pour la détermination des autres élémens indispensables à la composition du plan général, sont : l'appréciation du théâtre de la guerre sous les rapports politique, statistique, topographique et militaire, (ceci nous ramène, sans contredit, à plusieurs parties des sciences géographiques qui s'occupent de la terre dans ses rapports avec les hommes); du sol envisagé sous le double rapport de la physique et la topographie; du dénombrement des habitans qui se trouvent sur la surface des différentes contrées; de ce qui concerne leur industrie; des ressour-

ces de tout genre que peut livrer le pays qui doit devenir le théâtre de la guerre ; de la configuration du terrain considéré dans son ensemble, et enfin des constructions défensives que l'art a su y agglomérer et qui doivent nécessairement avoir une influence majeure sur les moyens que nous devons employer pour parvenir à notre but.

On procède ensuite à l'examen stratégique des frontières, examen qui sert de premier terme à l'invasion ; on détermine les bases d'approvisionnement et d'opérations, ainsi que l'objet principal des manœuvres, détermination indispensable pour la construction du triangle stratégique qui forme l'échiquier où les armées opéreront avec le plus de facilité et d'avantage. Ceci nous révèle l'existence d'une régularité mathématique. On choisit ensuite les lignes alimentaires et d'opérations les plus avantageuses, et on règle les objets intermédiaires des opérations. On limite sur des terrains d'une grande étendue les différentes sphères d'opérations, dont la possession forme entre elles un chaînon indissoluble ; enfin une observation attentive de la construction topographique et des ressources militaires de ces sphères nous sert à déterminer les objets et les bases d'opérations, dont la conquête doit être considérée

comme le *sine qua non* de la continuation des mouvemens offensifs.

C'est ce que je nomme *la partie géographique* de la stratégie.

La seconde partie que je nomme *la partie opérative*, s'occupe des mouvemens dont nous puisons les causes et les principes dans les propriétés inhérentes au *système géographique*, en les rapportant tous au terrain et aux circonstances. Cette deuxième partie devra nous livrer un aperçu du système d'invasion et des grandes opérations offensives et défensives, qui accorderont plus tard aux mouvemens cette régularité dont la stratégie moderne, seule, est susceptible (1). Ces détails sont surtout basés sur l'intégrité des bases et des lignes d'opérations, sur le choix des positions stratégiques les plus avantageuses; ainsi que sur les mouvemens qui nous mènent à l'ennemi et à l'objet principal des opérations, considérés sous les rapports de l'attaque et de la défense, et basés sur les plus grands avantages et les moindres

(1) Comme je n'envisage l'art de la guerre que sous le seul point de la stratégie, il est tout simple que je fasse abstraction de tout ce qui se rapporte à l'habillement, aux munitions de guerre et de bouche, etc.; car tous ces articles sont du ressort de l'administration militaire.

dangers. La force mobile des ennemis et les difficultés topographiques et de l'art serviront enfin de base à la composition des armées actives qui devront appuyer les succès de la guerre.

Il s'entend de soi-même que ce dernier article ne doit être envisagé que comme un type que l'exécution défigure quelquefois, mais qui n'en sert pas moins de guide pour l'ensemble des opérations, auxquelles les circonstances, et surtout les succès tactiques, accordent un caractère plus positif.

Ces détails, en général, sont plus ou moins fondés sur les succès des différens engagements. L'issue de ces engagements ne pouvant, cependant, être couronnée par des succès toujours constans, le plan général des grandes opérations se trouve quelquefois renversé dans quelques-unes de ses modulations exécutives; mais si une malencontre pareille peut quelquefois en retarder la stricte exécution, il n'est pas dit pour cela, qu'elle le paralyse tout-à-fait, ou qu'on soit mis dans la nécessité d'en changer.

Ces modulations exécutives portent ordinairement un caractère positif ou simulé. C'est la force physique qui en caractérise l'empreinte. Les modulations d'une nature positive se décident par une action tactique; celles qui portent un caractère simulé appartiennent à l'art des

manœuvres, qui doit émaner d'un esprit riche en ressources et en conceptions. C'est le vrai domaine où se développe le génie de l'homme. Sagacité, finesse, ruse, activité, voilà l'esprit des manœuvres, la fermeté et la résolution en forment le caractère. C'est, pour ainsi dire, l'idéologie de la science stratégique.

En recherchant les causes qui peuvent, plus ou moins, entraver les succès des opérations stratégiques, nous nous convaincrions que toutes ces différentes assertions ne sont pas dénuées de fondement.

En récapitulant ce que nous avons dit sur les différens élémens de la science stratégique, il est facile de se convaincre que les connaissances de plusieurs parties de la géographie et surtout celles du terrain en forment la base principale. La géographie, en général, est une science qui ne possède ni inversions, ni modulations irrégulières, qui puissent agir d'une manière sensible sur les résultats qu'on en attend. Si même les parties statistique et politique de la géographie sont soumises à des changemens, ces variations ne peuvent acquérir d'influence vraiment positive que dans une série d'années, ou par des circonstances qui ne se dérobent jamais à la connaissance de l'homme attentif et observateur, pendant lesquelles ces deux par-

ties auraient été abandonnées à l'oubli. Mais comme ces erreurs peuvent se rectifier à la moindre inspection soignée à laquelle on les soumet, elles ne peuvent avoir aucune influence vicieuse sur la régularité de la science, dont ces parties forment les échelons.

La configuration du terrain ne nous offre que des surfaces immuables. Il est même inutile, pour la stratégie, d'en connaître les détails minutieux ; car ils ne peuvent avoir d'influence positive que sur la tactique. Les combinaisons stratégiques ne s'occupent que des routes de la première et de la seconde catégorie, envisagées dans tous leurs replis, des eaux courantes et stagnantes, comme mer, fleuves, lacs et marais, envisagées comme moyens défensifs, ainsi que des masses de résistance, que les difficultés topographiques peuvent offrir, comme système de montagnes, forêts, défilés. Toutes ces parties ne changeant ni de forme ni de masse, leur appréciation est soumise aux mêmes règles, et leurs propriétés conservent la même valeur dans la balance des grandes opérations.

La partie opérative ayant pour but l'occupation progressive des positions importantes du terrain ennemi et l'intégrité des bases et des lignes alimentaires et d'opérations, doit

nécessairement être influencée par la tactique. Toutes les positions importantes étant défendues par des troupes, on ne parvient à leur possession que par le choc des forces physiques ou une manœuvre rusée, dont, quelquefois, c'est encore la tactique qui délie le nœud. Un combat heureux peut nous rendre maître des positions importantes occupées par l'ennemi et mettre en danger ses bases et ses lignes. La collision de cette partie de la stratégie avec la tactique, en rend les modulations plus incertaines et soumises à des variations fréquentes.

Tout ce que nous venons de dire sur les différens élémens de la stratégie, nous prouve que, si une infinité de nuances caractérisent *le système opératif* et rendent l'exécution des grandes opérations variable et incertaine, les principes sur lesquels est basé *le système géographique* sont clairs, précis et systématiques.

La stratégie, en général, est la science de celui qui est destiné à commander en chef; *la partie explicative* ou le plan de la guerre lui appartient exclusivement, tandis que l'art des détails doit être familier à chaque chef de brigade. En effet, ces détails ayant une influence majeure sur le plan général, que deviendrait le commandant en chef, s'il ne pouvait se fier sur les capacités et le savoir des

individus d'un rang inférieur, tandis que leur coopération peut, quelquefois, comme par exemple, dans les détachemens de communications qui appartiennent aux détails de la stratégie, influencer d'une manière vicieuse sur le tout. Tel a été le grand avantage dont Napoléon a joui pendant les guerres qu'il a faites. Présidant lui-même à la stricte observation du plan général de la guerre, il pouvait, en pleine sécurité, se fier à la majeure partie de ses lieutenans, pour l'exécution des parties de détails.

Les grands avantages de ces prérogatives se sont aussi fait sentir dans l'armée prussienne pendant la campagne de 1815.

Le plan général des opérations est une des parties les plus intéressantes de la guerre. Une campagne entreprise sans plan, ou sur un plan mal fait, est un bâtiment dénué de fondement, ou reposant sur une base fragile, qui le met, à chaque circonstance, à deux doigts de sa perte. Un général qui n'est pas en état de faire un bon plan de campagne, adapté aux règles de la stratégie, aux avantages des localités et aux circonstances, est incapable de commander des armées; car tout ce qui n'est pas coordonné au plan de campagne ou tout ce qui est décidé d'après un plan vicieux, ne peut être que nuisible ou inutile.

Le mode de l'invasion et le premier déploiement stratégique étant mal ordonnés, il est tout juste que les grandes opérations ne nous mènent qu'à des résultats vicieux. Pour réparer le mal, on est obligé de s'engager dans les contre-marches qui nous entraînent dans une perte sensible de temps, perte qui se trouve diamétralement opposée aux règles invariables du calcul des espaces et du temps. Les parties de détail les mieux calculées ne pourraient aussi nous mener qu'à des résultats d'un avantage négatif, car en partant d'un faux principe, les conséquences les plus justes ne nous mènent, ordinairement, qu'à un faux résultat.

On ferait mal de refuser aux principes de la stratégie, les qualités synthétiques qu'ils possèdent. Que d'exemples ne parlent-ils pas en faveur de cette marche irréfragable des causes aux effets, des principes aux conséquences? Quelques circonstances accidentelles, comme une prépondérance marquée dans les forces physiques ou la bonté tactique des armées peuvent, quelquefois, diminuer ces effets malheureux, dont les négligences de l'art sont la cause; mais une diminution du mal est loin d'être un remède radical. La continuation du temps et l'enchaînement des circonstances ne

nous mènent, ordinairement , qu'à un résultat d'un avantage négatif. Ces vérités sont palpables et peuvent se reproduire par l'examen rigide des lois de la stratégie et des conséquences qui en proviennent.

Une fausse appréciation stratégique des frontières , nous entraîne dans un faux déploiement de nos forces physiques : un faux déploiement met nos lignes d'opérations en danger : une ligne d'opérations mal assurée influe sur l'intégrité des bases d'approvisionnement : une fausse appréciation des bases d'opérations ravit la stabilité nécessaire aux grandes manœuvres : un choix mal ordonné des objets des opérations est la meilleure voie pour ne jamais parvenir au vrai but : un choix vicieux des lignes d'opérations met aussi tous les détails stratégiques en défaut , entraîne quelquefois dans des mouvemens superflus pour ressaisir des avantages perdus , et offre ainsi à un ennemi qui soumet ses opérations au calcul de la pure stratégie , la possibilité de paralyser nos mouvemens offensifs , et de parvenir à de grands résultats avec de petits moyens.

Il est maintenant facile de se convaincre que lorsque les résultats qu'on attend des grandes opérations , et dont le mécanisme appartient *au système opératif* de la stratégie ,

ne répondent pas aux avantages auxquels on a cru devoir s'attendre, sans aller en chercher la cause dans des circonstances secondaires, qui ne peuvent avoir qu'une influence négative, il faut en chercher le principe dans la violation de l'une des lois de la stratégie, sur lesquelles repose la combinaison du plan général de la guerre, et qui appartiennent au *système géographique*.

Pour faire la guerre avec succès, il est donc indispensable que l'appréciation des différentes parties du *système géographique* soit faite avec cette profonde sagacité que revendique un sujet aussi essentiel, et que la composition de la *partie explicative* acquière cette maturité, qui peut seule étayer une œuvre aussi compliquée que l'est le mécanisme des grandes opérations. Non seulement les mouvemens d'exécution en acquièrent plus de régularité; mais en atténuant aussi la grandeur des désavantages dans les malencontres, une composition systématique du plan de la guerre rend les résultats des mouvemens d'exécution plus positifs. Une bataille gagnée à la suite de mouvemens stratégiques scientifiquement basés et bien combinés, est ordinairement d'un résultat immense. Les batailles de Jena et d'Eckmühl en sont des preuves irréfragables. La première a suffi

pour mettre une monarchie puissante à la discrétion du vainqueur ; la seconde reporta le théâtre de la guerre du champ de bataille sous les murs de la capitale , sans que cet espace , immense à franchir, coûtât la moindre difficulté aux vainqueurs.

Le système géographique et une grande partie des combinaisons *du système opératif* reposant sur la géographie militaire , il est notoire que la connaissance profonde de la dernière est un échelon indispensable pour la science de la stratégie (1). Mais la connaissance du terrain servant aussi à coordonner les mouvemens tactiques , tandis que la stratégie et la tactique sont basées sur des combinaisons d'une nature hétérogène , il est tout juste que , si

(1) Je suis prêt à affirmer que si la stratégie a subi de si grands retards dans son développement, nous devons en rechercher la cause dans la lacune qui existe dans notre littérature militaire d'un ouvrage bien conçu et bien mérité sur la géographie militaire. Un développement de plusieurs parties de la surface de notre globe, considérées sous le rapport de l'orographie et de l'hydrographie, d'où la stratégie emprunterait ensuite ses combinaisons et ses ressources, ainsi qu'un aperçu statistique des différens pays, qui servirait de guide pour la régularisation de plusieurs détails, auraient donné un grand élan à la science.

nous voulions envisager le terrain d'une manière générale, sans classer ses rapports avec ces deux sciences différentes, nous tomberions dans des fautes assez graves, en embarrassant la première avec des détails minutieux, comme des villages, des buissons, etc., qui lui sont inutiles, et en multipliant les difficultés de la seconde, si on ne jetait qu'un regard trop superficiel sur les masses de terrain que la tactique doit nécessairement connaître dans tous leurs replis.

La sphère active des élémens de la stratégie embrasse de grandes modulations et non de petites nuances; de grandes sections, envisagées dans leur état d'ensemble, et non des objets isolés de terrain. L'art d'envisager ce terrain sous le rapport de la stratégie doit donc posséder ses règles et ses exceptions. C'est dans les ressources de la topographie et les préceptes de la stratégie que nous devons puiser ces principes, car ils exercent les uns sur les autres une influence réciproque.

DEUXIÈME MÉMOIRE.

APERÇU GÉNÉRAL

DE LA CONFIGURATION DU TERRAIN, ET DE SON
ANALOGIE PRIMITIVE AVEC LA STRATÉGIE.

Tout dans la nature doit nous paraître simple par le pouvoir illimité et l'intelligence infinie du créateur tout-puissant qui a présidé à la structure de l'univers, tout doit nous paraître surnaturel par un retour sur nous-mêmes. Véritables atomes jetés sur cette masse qui leur sert d'asile, de quel spectacle admirable ne jouissent-ils pas les yeux éblouis de l'astronome attentif et du géologue observateur ? Le mouvement diurne et annuel de la terre autour

de l'astre qui l'éclaire ; les lois étonnantes de l'attraction , cette force qui , pour retenir les planètes dans leurs orbes respectifs , balance leur force centrifuge ; ces comètes , lesquelles , dans leurs courses vagabondes , possèdent le privilège exclusif de traverser librement les cieux dans tous les sens ; enfin cette analogie admirable de la terre avec les planètes : un ensemble pareil ne suffit-il pas pour confondre l'homme par la régularité de ses mouvemens et la beauté de sa structure ? Si son génie pénètre les lois immuables sur lesquelles repose le système du monde , plus il en saisit les mouvemens , plus il rentre dans le néant. Que le pieux astronome élève son regard timide et contemplateur vers la voûte céleste , sa vue se perd dans l'immensité qui l'environne ; que le géologue attentif et patient le fixe sur la terre , la structure et la variété de la surface du globe étonnent son imagination.

Échappé au cataclysme qui l'avait englouti , nous n'irons pas rechercher les principes et les causes de cette submersion qui effaça tant de races antédiluviennes que la stratification de l'écorce minérale du globe nous a reproduites et qui nous retracent ses bouleversemens et ses révolutions. Loin d'oser aussi appeler au tribunal de la justice scientifique ces

géologues dont les recherches ont enfanté tant de suppositions ridicules , nous respecterons leur zèle , sans partager leurs erreurs.

Que de causes différentes n'ont-elles pas été émises sur les décrets du Tout-puissant , auxquels on doit attribuer cet assemblage difforme et bizarre que le globe offre à nos yeux étonnés et éblouis ? Quel est le génie assez hardi et profond dont les vastes conceptions suffiraient pour débrouiller ce chaos de matière , pour fixer ces lois souvent impénétrables auxquelles nous devons la concrétion et l'état actuel du globe ?

Prosélytes enthousiastes et irréfléchis , partagerons-nous les idées fantasques d'un Burnet qui accorde pour principe aux inégalités , aux abîmes et aux élévations , la confusion du mouvement violent et rapide avec lequel les grandes masses de l'ancienne croûte ont comblé l'abîme des eaux ? Un autre , peut-être moins véridique encore dans ses fictions , plus léger dans l'examen des hypothèses et leur comparaison avec les faits connus , créa la terre avec l'atmosphère d'une comète , et retrouva les causes de la submersion du globe dans le choc d'une autre (1). En recherchant l'ori-

(1) Whiston.

gine de la race humaine, nous partagerons encore moins l'opinion de l'auteur du *Tellia-med* (1), en lui accordant pour ancêtres des poissons qui, par l'éloignement subit des eaux, métamorphosés d'abord en animaux amphibies, se sont ensuite transformés en animaux terrestres. Des idées pareilles ne pourraient nous mener qu'à de fausses conjectures. Sans vouloir approfondir ni partager les opinions émises par Scheuchzer, Woodward, Leibnitz ou Buffon, nous nous attacherons franchement, à ce sujet, à la bannière du profond et judicieux Cuvier, qui nous a déjà reproduit tant de phénomènes, que l'immensité des temps avait semblé recouvrir d'un voile impénétrable, et dont les causes n'échappèrent pas à sa perspicacité et à son investigation. Au reste, pour l'analogie que nous recherchons qui, seule peut accorder une sorte de solidité à nos combinaisons militaires, peu importe que la terre, dans son état primitif, ait été une comète ou une matière gelée (2); fixons plutôt notre attention sur les aspérités de sa surface, sans vouloir nous assurer si le

(1) Demaillet.

(2) Système de Deluc.

globe possède véritablement des facultés vitales, si ses molécules s'attirent ou se repoussent d'après des antipathies et des sympathies, si les montagnes sont les organes de sa respiration, comme les schistes ses organes sécrétoires (1); et recherchons les propriétés que la configuration de sa surface nous offre, sans nous abandonner à l'analyse de cet énorme amas de matières métalliques fondues par la chaleur, qui constitue la masse interne de la terre.

En s'occupant de la texture des grandes régions physiques du globe, qui serviront de linéamens à la vaste scène qui se développera à l'œil attentif et observateur du militaire, que son devoir lui prescrit d'embrasser dans son ensemble et dans plusieurs de ses détails, son regard s'arrêtera involontairement sur ce plateau immense de l'Asie, dont les points culminans nous paraissent avoir été désignés par la nature pour dominer sur le reste du continent. Une surface de 300,000 lieues carrées, une élévation de près de 3,000 toises, une ceinture de montagnes que la nature semble y avoir élevée pour servir de charpente au continent

(1) Système de Keppler.

asiatique et de gradins au géologue ou au militaire qui voudraient y pénétrer; tel est l'aspect sous lequel se présente cette immense fondation. Le militaire interdit, interroge la nature et lui-même sur les propriétés de cette création.

Cet immense terrain d'alluvion, déposé par une inondation immense, subite, qui roulait ses eaux du pôle nord vers les régions méridionales du globe (1) offre, sans doute, une sphère intéressante et vaste aux recherches des géologues, qui trouvent, dans la superposition des couches d'attérissement, des analogies non douteuses avec les terrains primordiaux de la Suède et de la Norvège, mais n'excite aucun intérêt dans l'esprit du militaire voyageur. Un sable noir et presque mouvant couvre sa surface, des rochers stériles, des rivières sans issues, des montagnes nues trahissent son état de barbarie, et en font un repaire monstrueux.

Mais comme rien dans la création de la nature ne doit rester sans utilité et sans bienfait, ce plateau isolé et barbare devient aussi

(1) Plusieurs Savans prétendent que les revers septentrionaux du plateau de la Tartarie, renferment encore des forêts à l'état de lignite, dont les arbres sont couchés du côté du midi.

d'une grande importance physique pour le continent auquel il appartient. Il détermine la température des saisons et désigne les pentes des pays qui le contournent. C'est enfin des plateaux hydrographiques de sa ceinture montagneuse que découlent les plus grands fleuves, qui mettent le vaste continent de l'Asie en contact direct avec l'océan glacial, la mer des Indes et cette Polynésie boréale qui a excité tant de curiosité, a épuisé tant d'efforts, et dont les pinceaux admirables de Châteaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre ont offert à notre imagination des tableaux si gracieux et si ravissans.

Ce vaste labyrinthe est resté étranger aux recherches modernes, et sa nullité physique actuelle en a, sans doute, décidé l'abandon. Mais lorsqu'on songe que cet immense plateau a pu être le berceau du genre humain (1), malgré le peu d'authenticité que l'immensité des siècles fait reposer sur cette tradition, cette partie du globe restera toujours chère à l'histoire. Elle n'oubliera pas non plus que c'est

(1) Le plateau de l'Asie est regardé par plusieurs auteurs comme le berceau du genre humain, qui, du lieu le plus élevé, se serait répandu au loin de toutes parts.

des pentes rapides de l'Altaï et du Belour (1) que sont descendues ces hordes innombrables et terribles qui inondèrent une partie de l'Europe (2), et le guerrier lui disputera l'honneur d'arracher à l'oubli les noms fameux d'Otrar et d'Ancire, de Dschingis et de Timour. Son imagination fugitive le reportera, sans doute, en idée sur ce champ de bataille dont la surface glacée couvrait un abîme, et qu'un acharnement aveugle désigna pour être le témoin et l'arbitre des destinées d'un empire formidable (3).

Après avoir rendu son tribut de respect et d'étonnement, le militaire ne tardera pas à quitter cette scène sur laquelle d'antiques sou-

(1) Quoique le comte de Las-Cases le nomme Bélur, j'ai cru devoir accepter la dénomination que lui a donnée le plus profond de nos géographes, Malte-Brun.

(2) En 1421, les Mongols poussèrent leurs conquêtes jusqu'à Liegnitz, où ils remportèrent une victoire complète sur le duc Henry de Breslau.

(3) En 1225 Dschingis-Chan, voulant punir la perfidie du roi de Tangut qui avait donné un refuge à deux ennemis des Mongols, traversa, à la tête d'une armée formidable, le désert de Coby, et rencontra ses adversaires sur un lac glacé qui devint le témoin de leur défaite complète. Il s'empara de Nankin et envoya deux de ses fils pour compléter la conquête de la Chine.

venirs ne jettent plus qu'un éclat pâle et douteux , pour se reporter au-delà de cette chaîne latérale de l'Oural , qui offre des terres moins difformes et plus fertiles. Son attention se trouvera bientôt arrêtée par cette riche et superbe vallée du Volga qui , après un cours de 680 lieues , va enrichir le bassin de la mer Caspienne. Plus loin c'est la Duna et le Dnièpre , dont les sillons , après avoir coulé parallèlement sur des pentes douces , par des détours subits vont , dans des directions opposées , déverser leurs tributs dans la Baltique et la mer Noire. C'est dans ce dernier réservoir , que les eaux du Dnièpre et du Dnestre se marient avec celles du Danube , et signalent à nos yeux le contact que la nature a voulu établir entre deux contrées éloignées du même continent.

Il admire la sagesse de ces lois qui marquent de grands réservoirs dans les directions où roulent les grands fleuves. Cette main puissante qui a tout réglé , a su désigner pour leur cours des plans inclinés , qu'aucun obstacle n'arrête , pour que leurs eaux furieuses , en ménageant les campagnes qui les avoisinent , puissent venir découler paisiblement dans des bassins assez grands pour les recevoir. Maîtres de leurs lits , par une prévoyance digne de notre admiration , nous les voyons en reculer

les limites , en proportion de leur volume et de leur gravité , et prévenir ces débordemens que l'excédant des eaux produit si facilement et qui deviennent si funestes à la terre et aux habitans riverains qui la peuplent.

Si même ce phénomène si désastreux dans son principe se reproduit à nos yeux , un bienfait céleste a , sans doute , présidé à sa détermination. C'est ainsi que le Nil doit à la position de son plateau hydrographique , placé entre les deux tropiques , ces débordemens réguliers , source de la fertilité de ses terrains riverains ; ces submersions bienfaitrices humectent les terres desséchées par le soleil brûlant de l'Egypte. Provenant de ces pluies abondantes qui tombent , sans interruption , pendant un certain espace de temps , dans les régions voisines de l'équateur , ces débordemens périodiques , soumis à l'influence que le soleil exerce sur notre planète , sont aussi réguliers que les mouvemens des corps célestes , et ont été , non sans raison , envisagés par les prêtres de l'Egypte comme un bienfait inappréciable de la divinité.

Nous voyons les mêmes lois de conservation se reproduire pour le Niemen , la Vistule , l'Oder , l'Elbe , le Rhin , le Pô , le Rhône , le Tage , etc.

La difficulté de franchir ces masses d'eau sans préparatifs artificiels, et la facilité de communication qu'engendrent leurs cours paisibles, multiplient nos combinaisons. Pénétré de cette loi primitive, base immuable de notre existence politique, de défendre le sol qui nous a vus naître, c'est dans la formation des fleuves que le militaire verra se dérouler à ses yeux les premières lois de la stratégie. Ces lignes offrant derrière leurs masses des asiles faciles à défendre et des voies avantageuses de communications, serviront d'indication pour le rassemblement des trésors qui devront alimenter la guerre. C'est dans leur proximité que nous chercherons les cités les plus vastes qui serviront de dépôts primitifs.

En jetant un regard sur le vaste empire russe qui, dans l'espace d'un siècle, a triomphé de ses deux ennemis les plus implacables, la situation de la ville de Smolensk frappera même les regards du stratège inexpérimenté. Placée comme par un heureux hasard entre deux grands fleuves qui la mettent en contact avec le nord et le midi de l'empire, elle facilite le transport des trésors qu'on déposera dans ses murs; c'est vers une cité si favorisée par les localités que se portent les regards des individus de toutes les classes. Chacun cherche

à se frayer une voie pour y parvenir , et elle devrait devenir le foyer où se rassembleraient toutes les ressources des vastes régions qui l'environnent.

C'est ainsi que la culture des terres , les progrès de l'industrie , la nécessité de communiquer avec les pays lointains , de se mettre en contact avec leur civilisation et resserrer les liens qui doivent unir tous les hommes , concourent à faire des grandes cités des points importants.

Smolensk devra toujours être un des objets primitifs de la défense des Russes et des attaques des peuples de l'occident.

Qu'on jette un regard sur la position géographique de Moscou , ancienne capitale de nos Czars , d'autres combinaisons se développent à nos yeux et un autre avenir semble lui être réservé. Toutes les communications que la nature a tracées , en l'éloignant des contrées civilisées de l'Europe , semblent l'attirer involontairement vers les pays que mouille la mer Caspienne , où ceux dont les arides monts d'Oural défendent l'entrée , et où , jusqu'aux productions végétales , tout concourt à rendre la nature sauvage et barbare. Cette ville a aussi été , pendant bien long-temps , le point de

mire des barbares de l'Asie, et a succombé plusieurs fois sous leurs coups.

En approfondissant encore plus les propriétés des terrains déchirés par des fleuves, nous y puiserons une autre loi et d'autres principes non moins importants. Dans nos mouvemens offensifs, la difficulté de les franchir ne nous servira-t-elle pas d'indication suffisante pour chercher à éviter les terrains qui en sont déchirés, afin de ne pas multiplier les obstacles que l'homme ne pourrait vaincre qu'à la suite de grands efforts ? En rappelant à notre mémoire la trop fameuse expédition de l'année 1812, en suivant attentivement le chef de l'armée française dans son mouvement offensif et dans celui de retraite, nous le verrons s'avancer entre les grands fleuves pour éviter les difficultés qu'engendre leur passage ; forcé ensuite par les manœuvres de ses adversaires à lutter de front contre la Bérésina, venir ensevelir dans ses flots son espérance et son avenir.

Les fleuves en rapport avec la stratégie peuvent donc être considérés sous un double aspect :

1. Comme ligne de communication.
2. Comme ligne de défense.

Les plateaux hydrographiques de ces masses

d'eau se trouvant , ordinairement , sur des terrains élevés , serviront aussi d'indication pour la recherche des points culminans , dont les avantages sont d'autant plus grands , qu'en dominant sur les terrains environnans , la nature semble leur avoir accordé des avantages incontestables , que la tactique ne peut que rendre plus positifs encore.

Tout ce qui regarde les principaux changemens de direction des fleuves , les affluens qui , en déchirant la surface de la terre en sens différens , circonscrivent des sections différentes aussi ; les berges , les gués , etc. , tous ces objets appartenant aux détails , nous font un devoir d'y revenir plus tard.

En avançant vers l'ouest , l'attention du militaire se voit attirée par les fameux marais du Pripet , terrain inculte , dont les eaux stagnantes et basses , rendent tout moyen naturel de communication impossible. Resserrée entre le Dnèpre et le Niemen , cette création vicieuse partage la partie de la Russie comprise entre le Niemen , la Duna et le Dnèpre en deux sphères , qui pourraient rester inconnues l'une à l'autre , si la main de l'homme n'avait pas employé les secours de l'art pour se frayer des voies , qui n'en restent pas moins aussi difficiles que rares. Par rapport à la stratégie , cette bar-

rière naturelle formée par un terrain aqueux , n'offrant que des difficultés à surmonter , des communications très-rares et dénuées de propriétés , nous fait une loi de l'éviter , et rend les deux sections du nord et du midi de la Russie , à peu près , étrangères l'une à l'autre , et les constitue en sphères indépendantes , dont l'intégrité repose sur les propriétés que la nature a fait tomber à chacune d'elles en partage. En franchissant le Niemen pour aller chercher de nouveaux phénomènes et puiser de nouvelles idées , le militaire parcourt de vastes plaines , où son œil ne rencontre d'autres obstacles pour les embrasser dans leur ensemble , que des forêts dont l'élévation les cache à sa vue , quelquefois dans leur totalité , souvent dans leurs parties. En franchissant ces taillis , il remarque les propriétés du sol sur lequel ils reposent. L'égalité de la surface du terrain qu'il parcourt , la facilité avec laquelle il franchit ces rideaux , déterminent à son esprit leurs propriétés , qui consistent plutôt dans la possibilité de cacher les mouvemens , que d'apporter des difficultés pour s'y opposer. Les plaines que la main de l'homme a arrachées à leur état de barbarie , étant les terrains où les grandes masses peuvent se rassembler , se mouvoir avec facilité , et où l'homme trouve plusieurs abris pour le défendre

contre son adversaire , deviendront ces champs de carnage où le choc des belligérans décidera la querelle en faveur de l'un ou de l'autre parti.

En changeant de direction vers le sud , le militaire se voit arrêté par la chaîne des monts Krapacks qui servent aux pays autrichiens de rempart contre l'invasion des peuples du nord de l'Allemagne. Leurs flancs ceignent la Hongrie , la Moravie , se joignent au Riesengebirge et à l'Erz , ainsi qu'aux sillons latéraux du Fichtelberg et du Harz , et forment un système continu qui s'étend d'un côté vers l'ouest et de l'autre vers le nord.

Ces masses de terrain en boursouffure , restes antiques des premières cristallisations , que l'œil observateur de l'homme ne saurait cependant saisir que dans leur ensemble , et dont les détails , par leur complication et leur irrégularité , échappent aux combinaisons les plus savantes et les plus subtiles , ne manquent pas de se caractériser par rapport à la stratégie par des propriétés distinctes , qui dérivent de leur configuration , des difficultés qu'elles engendrent et de la résistance qu'elles peuvent favoriser.

Véritables labyrinthes , les chaînes de montagnes se trouvent rarement isolées ; mais se reproduisent ordinairement par des chaînes la-

térales ou divergentes. N'étant soumises à aucun ordre déterminé, nous les voyons se croiser dans des directions différentes, former des nodosités d'où jaillissent de nouveaux sillons, lier souvent ensemble plusieurs systèmes de montagnes, qui forment un rempart hérissé de difficultés, que la barbarie de la nature ne fait que multiplier.

L'élévation des sommets, l'abaissement des vallées, rendent, en général, ce terrain difficile à franchir, tandis que l'angustie des enfoncemens s'oppose à la facilité du passage pour un certain nombre d'hommes. La direction irrégulière de ces vallées qui suivent les chaînes dans leur divergence, qui décrivent des lignes tortueuses et souvent croisées, en rend la reconnaissance détaillée très-difficile, et leur attaque dangereuse contre un ennemi vigilant et circonspect.

Les chaînes de montagnes par rapport à la stratégie doivent être envisagées sous cinq points de vue différens :

1. Sous le rapport de la direction des chaînes principales, qui détermine la forme des revers.
2. Sous le rapport de la direction des versans auxquels sont subordonnées la difficulté ou la facilité des pentes.
3. Sous le rapport du nœud des vallées.

4. Sous le rapport des points culminans.

5. Sous celui des contreforts.

La direction tortueuse des chaînes principales ; en déterminant la forme des revers doit , par la configuration qui en provient , influer nécessairement sur les déterminations de la stratégie et en multiplier les combinaisons. Les angles saillans ou rentrans que forment les chaînes , en découpant des sections de terrain de la même forme , offrent à leurs possesseurs tant de moyens faciles d'en défendre les approches , que ce n'est ordinairement qu'à la suite de profondes combinaisons et d'une grande circonspection , que les assaillans parviennent à les forcer , sans courir les chances désavantageuses d'un débordement ou d'une attaque inopinée.

L'escalade des pentes , en paralysant dans les assaillans les facultés de la défense , mérite une attention d'autant plus grande , que la direction de ces pentes , détermine aussi celle des enfoncemens , et sert de guide dans le choix des voies les plus sûres et les plus avantageuses.

Après avoir surmonté de grandes difficultés , c'est le nœud des vallées qui devient le lieu de repos et de rassemblement des troupes. Ces nœuds étant aussi les foyers où aboutissent plusieurs rayons , sont , ordinairement , les

points les plus importants de la défensive, où les réserves peuvent se rassembler et qui décident de l'issue du passage. On peut les envisager comme les points tactiques du système de montagnes.

Les points culminans sont les points stratégiques des chaînes. Les commandemens qu'ils prennent sur les passages, leur accordent une importance majeure dans la guerre de montagnes. On peut les envisager, en général, comme les noyaux des chaînes; et en les occupant avec discernement et ensemble, les avantages qu'on en recueille sont incalculables.

Les contreforts, en formant les vallées transversales, en font autant de positions de flanc, qui sont les plus fermes appuis de la défensive, et dont la possession devient le *sine qua non* des mouvemens offensifs.

Nous voyons donc, qu'en général, ces sortes de remparts que la nature semble avoir élevés pour servir de boulevard aux empires, et contre lesquels les efforts de l'homme viennent souvent se briser, sont d'un avantage positif pour la défensive et peuvent être considérés comme les barrières naturelles qui offrent le plus de difficultés à surmonter.

Les taillis d'une grande dimension ont quelque analogie avec le système de montagnes ;

car leurs entrées et leurs éclaircies ont les mêmes propriétés que les cols et les nœuds des vallées.

Tous ces produits de la création de la nature, comme fleuves, système de montagnes, forêts, etc., dont nous venons de parler, tout en influant d'une manière positive sur les combinaisons de la stratégie, ne sont pas cependant des objets contre lesquels le militaire se voie obligé de lutter toujours de front, car les fleuves et les forêts peuvent souvent être tournés, le système de montagnes peut quelquefois être évité, et dans ce cas ces objets ne conservent plus une influence directe sur les résultats stratégiques.

Le réseau des communications que la main de l'homme a étendu sur la surface de la terre doit, au contraire, être considéré comme la base de toutes les combinaisons stratégiques, qui ne peuvent être effectuées que par des mouvemens. Les routes sont, pour ainsi dire, les organes vitaux de la stratégie; car ce sont elles qui conduisent aux objets de la possession desquels dépend souvent le sort de la guerre. Les routes unissent les capitales avec les villes, les villes avec les villages, les villages avec les terrains environnans. Elles coupent dans tous les sens les chaînes de montagnes, les forêts,

les fleuves et les plaines, en égalisant les surfaces des parties de terrain qu'elles traversent et mettent ainsi, par des communications faciles, toutes les parties de la surface du globe en contact entre elles.

Les routes que la stratégie peut considérer comme applicables à la science, sont celles qui sont praticables pour toutes sortes de voitures, et surtout pour l'artillerie. Leur largeur, quoiqu'étant d'un grand avantage pour les mouvemens, n'est pas cependant une de ces prérogatives dont on ne puisse se passer, lorsque le terrain est d'une solidité constante, pourvu que ces routes ne soient pas de ces chemins accidentels, qui aillent se perdent dans des forêts ou dans des terrains impraticables.

C'est ainsi que dans la contexture de la surface du globe, nous voyons s'offrir à notre attention et à notre perspicacité les premières lois de la stratégie, auxquelles le génie de l'homme a su donner une force positive, et dont son esprit investigateur a su multiplier les ressources et régulariser les élémens.

En approfondissant les lois primitives de la création, comment l'esprit attentif de l'homme n'y reconnaîtrait-il pas des objets dignes de sa constante admiration ? Presque tout est sublime dans la nature, il ne manque souvent que

le génie de l'homme pour en développer les ressources.

Si, dans l'ossature de la terre, nous remarquons souvent des formes bizarres, des reliefs d'une nature hideuse, une configuration toujours irrégulière, des régions de terrain d'alluvion, dont le sol barbare a ravi toutes les propriétés; telle que la zone sablonneuse qui, depuis le Cap Bojador jusqu'au-delà de l'Indus, traverse l'Afrique et l'Asie, produits non douteux des convulsions fréquentes auxquelles le globe a été soumis; d'un autre côté, nous ne pouvons néanmoins y méconnaître des dispositions positives, auxquelles se rattachent, en général, les richesses des nations et l'équilibre politique des peuples.

Considérons aussi comme un bienfait du créateur le rôle qu'il a laissé à l'homme, au génie duquel il était réservé d'obtenir de fréquens triomphes sur cette nature inerte; mais dont les ressources sont si nombreuses, qu'elles ont échappé, pendant long-temps, aux calculs les plus subtils, et ne se sont reproduites qu'à la suite de méditations profondes, constantes et consacrées par des siècles de travaux assidus.

Le génie de l'homme, en effet, ne peut se développer que par l'effort, et l'effort ne peut se soutenir que par la persévérance. C'est ainsi que le génie de l'homme, en effet, ne peut se développer que par l'effort, et l'effort ne peut se soutenir que par la persévérance.

TROISIÈME MÉMOIRE.

SUR LES PROPRIÉTÉS DE LA STRATÉGIE,

EN RAPPORT AVEC CELLES DU TERRAIN.

La stratégie est la science du général destiné à commander des armées, et plusieurs de ses élémens sont la partie purement scientifique de l'art de faire la guerre.

Avant que les armées aient se soient rassemblées sur le terrain qui doit devenir le théâtre de la querelle des belligérans, le militaire parcourra d'un œil avide et attentif cette partie du globe, que l'intérêt national, des raisons politiques ou d'ambitions auront mis en litige, et où, au moyen des chaînes de mon-

tagnes, des fleuves, des plaines, des routes, des places fortes et des armées, la stratégie lui enseignera les dispositions les plus avantageuses pour s'opposer à son ennemi ou le déposer. L'œil attaché sur cette carte qui lui représente d'une manière fidèle l'ensemble et plusieurs détails du terrain qu'il étudie, le stratège cherchera à se pénétrer de tous les avantages et des difficultés que les contours, la grandeur et les formes des terres possèdent.

Les prérogatives réelles de la stratégie sont en grande partie basées sur les propriétés du terrain, que son état d'immutabilité soumet si facilement à un examen systématique et approfondi. Aussi, avant de procéder au plan général de la guerre, qui doit être le tableau fidèle des propriétés du terrain, d'où jaillit à nos yeux la détermination du but, le principe de nos mouvemens et la combinaison des opérations qui mettent en exécution ce que notre imagination, appuyée par la science, a cru devoir décider, nous commencerons par rechercher les ressources passives du terrain, pour pouvoir mettre ensuite en action les élémens mobiles de la guerre.

Le terrain et les armées sont les agens passifs et mobiles dont les avantages et la force ne peuvent être révoqués en doute. Ce ne sont

pas de simples hypothèses près desquelles l'esprit fugitif de l'homme aime à se reposer ; les ressources inhérentes à leurs natures en caractérisent la réalité. La stratégie est le guide fidèle et sûr qui nous apprend à profiter des propriétés de l'un et à mettre en action les autres.

La réciprocité entre le terrain et les armées doit donc être intime. La stratégie est la science qui établit et consolide cette concordance et fait rejaillir à nos yeux ces traits caractéristiques de valenr auxquels se rattachent ces grands bouleversemens politiques que l'histoire , avide de souvenirs , recueille avec empressement , et que la sévère impartialité de la postérité juge, excuse ou condamne.

Sans nous laisser donc distraire par quelques considérations qui seraient d'autant plus nuisibles , qu'elles seraient secondaires , avant de mettre en mouvement nos armées , commençons toujours par interroger le terrain , dans les formes duquel nous ne manquerons pas de reconnaître en traits bien marqués tout ce qu'on peut en attendre et tout ce que les ressources de la science sont en droit d'en exiger.

La stratégie nous indique les routes qu'il faut suivre , les points qu'il faut attaquer ; elle

désigne les lignes qui nous servent de point de départ ou d'abri contre un ennemi inquiet et dangereux. La nature, prodigue de ressources, nous offre tous ses avantages, la stratégie en décide le choix. Une profonde connaissance du terrain est aussi indispensable pour la stratégie que celle de la nature, des propriétés et de l'emploi des armes, l'est pour la tactique.

Après l'examen topographique des frontières qui servent de premier terme à l'invasion et à la guerre, dont les sciences géographiques auront évalué à leur juste valeur les propriétés, la stratégie y désignera les points les plus avantageux pour le rassemblement des forces mobiles, ainsi que ceux où le passage devra s'effectuer. Après avoir exploité les ressources intrinsèques et les avantages des directions des routes, des fleuves, des chaînes de montagnes; après nous être pénétrés de l'importance que les villes ou les points fortifiés qui nous ouvrent d'autres communications et par conséquent un abord facile vers d'autres sections de terrain, possèdent dans l'ensembl du cadre, la stratégie prisa à leur juste valeur les points dont la possession, tout en consolidant les parties acquises, offrira les moyens d'en conquérir d'autres. Elle profitera des ressources

que la nature ou l'art lui offriront pour indiquer ces lignes que nous nommons stratégiques, dont les directions transversales et perpendiculaires forment ces échiquiers plus ou moins réguliers où les armées sont appelées à manœuvrer. Là, presque chaque case protégée dans ses contours par quelques points ou des sections de terrain, où la nature et l'art exercent leur puissance et dont la science ne fait que rehausser la valeur, offrira des sphères où les armées trouveront des protections suffisantes pour leurs opérations.

Une bataille perdue paralyse, il est vrai, nos mouvemens offensifs, en retarde l'exécution, et nous force quelquefois à des retraites désavantageuses; mais lorsque la guerre se fait d'après les règles de la pure stratégie et que le plan de campagne a été coordonné d'après ses principes, tous ces désavantages se bornent quelquefois à la seule perte du temps.

Les mouvemens rétrogrades se feront dans la direction des objets des opérations, dont la liaison forme des lignes de défense, sinon inexpugnables, du moins assez fortes pour rassembler sous leur protection les débris de la défaite. On les y constitue en masse capable de suivre de nouveau les directions du plan général, qui doit toujours nous conduire vers

les objets qui décident quelquefois du sort de la guerre.

La désignation et l'appréciation des objets des opérations, sont donc d'une importance majeure pour la science de la guerre. Si, d'un côté, leur possession décide du sort des querelles politiques des peuples; ils sont, de l'autre, les plus fermes appuis des opérations offensives et défensives des armées. Une fausse appréciation des objets des opérations, en nous entraînant par conséquent dans de faux mouvemens, suffit pour donner à la guerre une tournure désavantageuse, dont les conséquences sont nuisibles et d'où résultent quelquefois des maux irréparables.

Ces objets, revendiquant une défense solide, opiniâtre et d'un avantage réel, ne sont pas toujours des points que la science puisse désigner impunément. Elle doit renier tous ceux auxquels la nature ou l'art n'ont pas accordé quelques prérogatives ou dont la position dans l'ensemble du cadre, ne protège pas quelques manœuvres dont la nature simulée puisse rapporter un avantage décisif.

Le devoir de la stratégie est donc de désigner d'avance les points qui se qualifient par leur position pour protéger les grandes opérations, afin que l'art puisse accorder à ceux que

la nature n'a pas favorisés, ces prérogatives sans lesquelles leurs avantages seraient trop précaires: Leur fausse appréciation, au contraire, loin de consolider nos mouvemens, ne serait qu'un guide faux et perfide dont les indications ne serviraient qu'à nous induire dans de graves erreurs.

C'est en choisissant dans le cadre où les armées devront manœuvrer, les points dont les propriétés sont sûres et réelles que, par sa nature synthétique, la stratégie les désignera pour être les buts généraux des mouvemens.

Tous ces objets des opérations possèdent des qualités positives, mais passives, la force des armées, cet agent indispensable des victoires; leur imprime des propriétés d'une nature réelle. Le choc des forces mobiles nous donne en résultats ce que la stratégie nous offre en principes.

Nous en concluons donc, que les propriétés de la science stratégique consistent : à désigner les places de dépôts qui alimentent la guerre, et que nous devons envisager comme la charpente qui étaye ce grand édifice; les combinaisons que nous considérons comme les principes des mouvemens des armées; les parties qui servent de subdivisions à la force mobile; les accidens de la nature ou de l'art qui

consolident les grandes opérations ; les directions que les colonnes devront prendre pour entrer sur le territoire ennemi et en prendre possession ; les places qui deviendront le but de sièges réguliers ou de simples observations ; les manœuvres que l'armée devra entreprendre pour tourner les difficultés territoriales, qui se présenteront à une marche en front ou pour gagner un des flancs de son ennemi ; les champs où les armées belligérantes devront se rassembler pour vider par des combats généraux la cause qui les divise , et enfin , décider sur ces champs de bataille le point stratégique à la possession duquel se rattachent ces résultats incalculables qui décident , quelquefois , du sort des Empires.

Quels dénouemens impérieux, quelles dispositions sérieuses, que de combinaisons profondes et mûries , n'engendre pas une science qui, en décidant du résultat des guerres , rehausse ou abaisse l'honneur national , le bien-être des peuples , l'équilibre politique des Empires et l'énergie de caractère des armées et des nations ? Dans l'état de guerre , la stratégie tient la balance entre l'apogée de la gloire et l'abîme des vicissitudes.

QUATRIÈME MÉMOIRE.

SUR LES PROPRIÉTÉS DU TERRAIN,

ENVISAGÉ COMME BASE DES COMBINAISONS
STRATÉGIQUES.

Nous devons envisager le terrain comme la base de la stratégie. C'est dans les ressources que la nature nous offre, que la science militaire puise ses élémens. Les accidens du terrain, sont les principes d'où émanent les combinaisons qui accélèrent les mouvemens offensifs et qui consolident les opérations défensives.

Pour parvenir aux points que nous voulons occuper, nous choisissons parmi les routes qui nous y mènent la voie la plus avantageuse ;

pour s'opposer aux intentions hostiles de nos ennemis, nous commençons à nous couvrir par les difficultés du terrain, qui deviennent nos égides protectrices, tandis que nous profitons des avantages que leur configuration nous offre, pour arrêter les mouvemens offensifs de nos adversaires.

L'homme étranger aux grandes ressources du terrain, ne trouve dans cet amas de fleuves, de lacs, de marais, d'exhaussemens, de plaines et d'affaissemens, qu'un chaos difforme et dénué de propriétés. Le militaire, au contraire, qui en a médité les avantages, découvre dans la liaison de ces différentes parties d'une nature si hétérogène, des principes vivifiants, qui donnent à la science, à laquelle ils servent de base, un caractère d'ordre et de stabilité, que son imagination ne fait qu'approfondir et que perfectionner.

La stratégie, aussi bien que la tactique, se partage en deux modes de mouvemens :

1. L'offensif,
2. Le défensif.

Dans le premier, on avance et on attaque ; dans le second, on se défend et on finit par rétrograder si on a succombé. Dans l'un comme dans l'autre, il faut nécessairement se mouvoir

sur la surface de la terre, avec la différence que, dans les mouvemens offensifs, on est obligé plus souvent de vaincre les difficultés du terrain que de s'y abriter, tandis que dans le second ces grands accidens servent d'épave protectrice contre les attaques des assaillans.

Deux matières d'une nature tout-à-fait hétérogène, qui engendrent par conséquent des combinaisons tout-à-fait différentes aussi, couvrent la surface du globe : l'eau et la terre. En prenant les propriétés du terrain pour base de nos combinaisons stratégiques, il est indispensable que nous les envisagions aussi sous deux rapports différens :

1. Sous le rapport des avantages et des difficultés qu'engendrent les différentes masses de l'eau.

2. Sous le rapport de ceux qui résultent des différentes formes de la terre, produits de la création de la nature ou des mains de l'homme.

L'espèce, la masse, la grandeur et les formes des sections du globe, décidant de la nature et des propriétés des différens terrains, ainsi que des combinaisons qui en rejaillissent pour la stratégie, nous font un devoir de les envisager sous leurs différens aspects, nous considérerons donc l'eau sous la forme :

1. De la mer (1);
 2. Des lacs;
 3. Des fleuves;
 4. Des marais.
- Et la terre sous celle :

1. Des chaînes de montagnes avec leurs différentes parties ;
2. Des forêts ;
3. Des villes ;
4. Des routes.

La stratégie exécutant tous ses mouvemens hors de la sphère active du canon ennemi, et ne se trouvant qu'accidentellement en contact avec la tactique, ces différentes espèces de terrains ne doivent pas être envisagées sous le seul rapport des dangers auxquels un choc ennemi pourrait nous mettre en but, ou des avantages que la forme et la grandeur de ces sections engendrent pour y résister ; car, de cette ma-

(1) Que le lecteur me pardonne si je reproduis sous la dénomination de Mer, les différentes sections de l'hémisphère aquatique qui possèdent leurs noms propres. Je ne doute pas du crime de lèze-géographie que je commets, mais si je me soumettais servilement à des définitions subtiles, je pourrais tomber facilement dans une prolixité de dénominations et d'explications qui appartiennent exclusivement au domaine de la géographie physique, qui ne ferait qu'embarrasser son esprit et qui ne sont d'aucune utilité à la science de la stratégie.

nière , nous tomberions tout-à-fait dans le domaine de la tactique ; mais nous les considérerons :

1. Sous le rapport des avantages que ces différens accidens peuvent offrir pour constituer une position stratégique offensive ou défensive.

2. Sous le rapport des moyens que leurs sinuosités nous offrent pour gagner un point stratégique.

3. Enfin , sous le rapport des chances favorables qui en dériveront, pour tourner notre ennemi et le forcer à un changement de front qui le rejette en sens inverse de sa direction naturelle.

La Mer. Lorsque la mer baigne les côtes du théâtre de la guerre , le principal est d'avoir à son service une flotte considérable. Son devoir sera de paralyser tout-à-fait les forces maritimes des adversaires et de protéger la libre navigation des bâtimens. En nous rendant maîtres absolus du littoral , deux grands avantages en sont la suite :

1. La faculté d'approvisionner aisément les troupes ;

2. La facilité de les renforcer et même de faire des descentes à dos de l'ennemi pour compromettre ses communications, se rendre maître de sa ligne directrice des opérations , et paralyser ses mouvemens offensifs.

Une reconnaissance détaillée du gisement des côtes, devient d'une nécessité absolue, et un port qui puisse recevoir les bâtimens et les trésors qu'ils portent, plus indispensable encore. Une place forte élevée sur la côte et dont on puisse disposer, comme Danzig ou Varna, devient d'un avantage éminent. Pour rendre toutes ces prérogatives plus efficaces encore, il faut que la ligne d'opérations principales, qui sert de directrice à la guerre, soit parallèle à la côte. Si, au contraire, elle était perpendiculaire, tous les avantages dont nous venons de parler diminueraient, car, engagée dans un mouvement offensif, l'armée en gagnant du terrain, pourrait s'éloigner trop de la côte, par conséquent de ses ressources, et forcé à un mouvement rétrograde, elle finirait par être adossée à la mer ou obligée de faire changer de direction à sa ligne d'opérations, comme les Russes l'ont fait pendant la campagne de 1807. L'espoir de pouvoir compromettre les communications des ennemis, ainsi que de se rendre maître de sa ligne d'opérations, s'évanouirait de même.

Nous avons pu nous convaincre de tous les grands avantages qui se sont rattachés pour les Russes, à la libre possession de la mer Noire, dans la guerre contre les Turcs en 1828

et 1829. Odessa , base d'approvisionnement et entrepôt de toutes les richesses des provinces du midi , fournissait aisément à l'approvisionnement de l'armée , que Kavarna , Varna et plus tard Bourgas et Sizepoli , pouvaient recevoir dans leurs murs. Les munitions de guerre se transportaient , non-seulement avec plus de célérité , mais aussi avec beaucoup moins de dépenses.

La possibilité de pouvoir opérer simultanément par terre et par mer , est un de ces grands avantages dont la jouissance n'est réservée qu'à peu de pays , et que la Russie aussi ne peut mettre à profit que dans une guerre contre la Turquie ou contre un ennemi qui aurait l'imprudence de porter ses forces majeures contre Riga , et en dépassant la place , se porterait d'une manière inconsidérée sur Volmar et Dorpat.

En 1807 , Danzig envisagée , comme point de diversion , pouvait rendre de grands services à l'époque du choc des armées belligérantes à Preusch-Eylau.

Domaine exclusif de la marine , sans le secours de laquelle la mer devient un obstacle insurmontable , dans l'hypothèse que nous avons débattue , elle sert aussi de ligne flanquante d'un avantage très-marquant. Le prin-

principal est de ne pas s'exposer à faire un changement de front qui place cet obstacle à dos du déploiement stratégique; inconvénient funeste qui peut, comme nous venons de nous en convaincre, avoir des résultats malheureux.

Les Lacs. Nous devons partager les lacs en deux catégories : les grands lacs et les petits lacs. Les premiers, comme celui de Genève ou de Garde, doivent être envisagés comme de petites mers où des bâtimens d'une grandeur peu considérable peuvent naviguer. En occupant de grands espaces de terrain, ils peuvent souvent favoriser les mouvemens dont on veut cacher la connaissance à son ennemi, tandis que leurs rives assurent les flancs des positions stratégiques et des lignes d'opérations. Dans la campagne de 1796, le lac de Garde a joué un rôle important dans les grandes opérations, et Napoléon a profité de cet obstacle, justement dans le sens de ces différentes propriétés.

Les petits lacs ne méritent d'attirer l'attention du militaire topographe, que lorsqu'ils sont rassemblés en grand nombre sur une petite section de terrain, comme par exemple, sur la rive gauche de la Duna, entre Wilkomir et Dunabourg, ou entre Wischni-Wolotschok et Krestzy, où ces lacs, contournés par la Msta, forment une section de terrain dont on peut

profiter avec avantage pour la défensive. En grande partie liés entre eux par des sources marécageuses, ces bassins épars au milieu des terres, forment des défilés d'une longue étendue, où les communications se croisent et en font un domaine chanceux. Un terrain pareil est avantageux pour couvrir une position stratégique, car aucun déploiement ne pouvant y être exécuté avec sécurité et avantage, les grandes opérations des assaillans pourraient recevoir sur un théâtre pareil des complications pernicieuses.

Les Fleuves. Les fleuves sont des accidens de terrains dont la stratégie tire beaucoup de ressources ; car, comme nous l'avons déjà vu, ils servent non seulement de lignes de défense, mais aussi de lignes de communications. Prenant leurs sources sur les points culminans des plateaux hydrographiques, les fleuves déterminent aussi les pentes des terrains qu'ils déchirent et dont les commandemens donnent à la tactique des avantages positifs. Sillonnant dans les pays auxquels ils appartiennent du midi au nord, de l'ouest à l'est, du nord au midi ou de l'est à l'ouest, comme les exemples que nous offrent l'Oder, l'Elbe, le Danube, le Pô, l'Adige et la Seine ; possédant des affluens dont les directions irrégulières se présentent paral-

lèlement, obliquement ou perpendiculairement aux mouvemens qu'on entreprend ; tantôt se rapprochant , tantôt s'éloignant des chaînes de montagnes , les fleuves agrandissent ou rétrécissent les plaines comprises entre ces grands accidens du terrain , et circonscrivent des sections d'une configuration différente qui , par conséquent , engendrent des combinaisons également différentes.

Les points principaux qui doivent attirer l'attention du militaire , sont :

1. Les routes qui conduisent aux fleuves ;
2. Les gués qui s'y trouvent ;
3. Les points , que la configuration du terrain qui l'environne et que les oscillations du fleuve désignent pour être les points de passage ;

4. La direction que le cours du fleuve prend par rapport à notre ligne d'opérations principales.

Les Routes , en liant les objets des opérations entre eux , nous conduisent du point que nous abandonnons , vers celui que nous voulons atteindre. Le nombre des routes qui nous mènent vers les fleuves étant souvent très-grand , il est indispensable d'en choisir les meilleures , et surtout celles qui nous dirigent vers les objets les plus importans des opérations.

Les Gués, sont les passages naturels les plus faciles, qui nous dispensent de l'attirail de ponts, dont la construction est toujours dispendieuse et soumet à de très-grands dangers devant un ennemi vigilant et hardi.

Ces gués ne se trouvent cependant que sur des fleuves d'une moyenne étendue et d'un volume d'eau peu considérable, ou bien sur ceux qui sont soumis à des crues périodiques, comme la Duna. Les grands fleuves, au contraire, coulent ordinairement dans des vallées très-profondes, et se trouvent renfermés entre des massifs élevés qui, formant des pentes abruptes, en rendent les accès très-difficiles. Nous en voyons des exemples fréquens sur le Rhin et le Danube.

La désignation *des points de passage* des fleuves doit être en rapport :

1. Avec la facilité que la configuration topographique nous offre ;
2. Avec les mouvemens offensifs qui devront caractériser nos opérations, une fois que le passage sera effectué.

Lorsque aucun obstacle stratégique considérable ne s'y oppose, le premier cas se détermine par les courbures du fleuve et le commandement des rives. Un angle rentrant et une rive qui possède un certain commandement sur la

rive opposée, sont toujours le point le plus avantageux pour le passage.

Le second cas, au contraire, doit être en rapport avec les forces dont on dispose, le contact dans lequel on peut se trouver avec d'autres et surtout avec l'objet principal des opérations qui se trouve sur la rive opposée.

Les fleuves possédant, ordinairement, des points dont l'art a su rendre les accès très-difficiles, nous font une loi de prêter une grande attention à ces nuances. Nous trouvons dans la campagne de 1813, dans le passage de l'Elbe par le prince Blücher, un exemple bien instructif, qui nous facilitera l'application de ces maximes.

L'Elbe était la ligne défensive des Français. Les alliés occupaient sur ses deux rives les positions suivantes : l'armée de Bohême était entre Toplitz et l'Eger, le maréchal Blücher à Bautzen, et le prince royal de Suède devant Wittenberg. L'objet principal des opérations des trois armées était Leipzig. (Planche 2.)

L'Elbe était l'obstacle que le maréchal Blücher devait franchir. La section de ce fleuve comprise entre les positions des deux armées de flanc, possède quatre points défensifs permanens : Königstein, Dresde, Torgau et Wittenberg. Les forces du prince de Blücher n'é-

taient pas assez puissantes pour oser s'isoler et entreprendre, avec l'armée de Silésie seule, quelque opération sur la rive gauche de l'Elbe. Il fallait donc effectuer le passage dans la proximité de l'une ou de l'autre armée, pour pouvoir ensuite opérer simultanément. Toutes les probabilités étaient contre sa jonction avec celle de Bohême. Königstein et Dresde défendaient la section du fleuve où le passage aurait dû s'effectuer; la masse des troupes françaises se trouvait dans cette direction aussi, et enfin, étant même parvenu à franchir l'Elbe, les deux armées alliées se seraient encore trouvées séparées par la chaîne de l'Erz.

En se portant vers la section de l'Elbe comprise entre Torgau et Wittenberg, c'était se trouver d'accord avec toutes les règles de la pure stratégie, et Napoléon lui-même se serait fait un honneur de concevoir un plan pareil. Par ce mouvement, le maréchal Blücher se rapprochait de la plus forte des deux armées, choisissait la section du fleuve qui offrait, il est vrai, deux points défensifs aussi, mais qui se trouvaient dans un grand éloignement l'un de l'autre; une section, dis-je, qui ne pouvait être défendue que par les débris d'une armée qui venait de perdre une bataille générale très-meurtrière; et enfin, le passage étant une fois

effectué, le maréchal acquérait la faculté de diriger ses mouvemens offensifs vers l'objet principal, de concert avec la plus puissante des deux armées.

Quant *aux directions* que les cours des fleuves peuvent avoir par rapport à la ligne d'opération principale, nous pouvons les envisager sous deux aspects différens :

1. Le fleuve coule parallèlement à la ligne d'opérations, ou
2. Tombe d'équerre.

La première de ces deux directions est toujours la plus avantageuse, car non-seulement le fleuve protège un des flancs de la ligne d'opérations, mais il peut servir aussi de ligne de communication. Il faut nécessairement que ses points de passages soient assurés; c'est alors qu'il favorise les grandes opérations sur les deux rives et nous offre par conséquent la faculté d'avoir deux lignes d'opérations, l'une aussi avantageuse que l'autre, et des ressources multiples pour nos mouvemens offensifs.

Dans le second cas, si les points de passage du fleuve ne sont pas assurés par les ressources de l'art, les avantages intrinsèques de cette ligne deviennent moins considérables.

Au reste, on n'est pas toujours en droit de mettre à profit les différentes directions des

fleuves. Ces masses d'eau , ayant le plus souvent des cours parallèles aux frontières , se présentent communément d'équerre aux lignes d'opérations.

Mais lorsqu'aux ressources que la nature a accordées aux fleuves , on ajoute encore les avantages que nous procure l'art , on en fait quelquefois des lignes inexpugnables et qu'on ne parvient à conquérir que par un équilibre prépondérant de forces physiques. C'était le cas de l'armée française en 1813 , lorsqu'elle occupait la position centrale de Dresde.

Les fleuves sont des accidens de terrain d'autant plus avantageux que , formant des lignes non interrompues , ils peuvent offrir à l'art partout les mêmes difficultés à vaincre et les mêmes avantages dont il puisse profiter.

Le réseau que forment les fleuves , sert aussi de base aux dispositions pour la défense des Etats par les fortifications. Des places fortes assises à cheval sur de grands fleuves dont les cours font partie intégrante de l'échiquier stratégique , sont d'un avantage incalculable. La facilité de pouvoir manœuvrer sur les deux rives , oblige les ennemis à partager leurs forces et les constitue en lignes de défense intérieures. C'était le cas avec l'Elbe en 1813.

Les propriétés des fleuves envisagés comme

ligues défensives ne consistent pas seulement dans les difficultés que nous offre leur passage. La direction de leurs cours, en décrivant des lignes droites, convexes ou concaves; leurs affluens, en compliquant le réseau des masses d'eau, influent beaucoup aussi sur les positions stratégiques qu'on prend sous leur protection.

Nous pouvons envisager ces positions sous plusieurs aspects différens.

1. La position peut être couverte par un fleuve.

2. On en prend une sur le plateau hydrographique, où les eaux se partagent et vont, dans des directions opposées, déverser leurs tributs dans de plus grands fleuves ou bassins.

3. Celle qu'on prend sur un terrain resserré entre deux fleuves, qui offrent des lignes de défenses dans différentes directions, en supposant que l'ennemi dirige ses opérations offensives vers les deux flancs de la sphère d'opérations enclavée.

POSITIONS DE LA 1^{re} CATÉGORIE.

Lorsque le fleuve sous la protection duquel on prend position décrit une ligne droite, il n'offre aucun avantage marquant ni pour le défenseur ni pour l'assaillant; les chances deviennent égales. Une ligne dont la convexité

est tournée du côté des assaillans offre , au contraire , aux défenseurs qui se trouvent dans la partie concave , de grands avantages pour leurs opérations. Une position centrale , en les rapprochant de tous les points de la ligne de défense , les favorise dans tous leurs desseins. Ils ont les communications les plus courtes en leur faveur ; et peuvent opposer une défense solide et avantageuse sur tous les points.

Dans le cas présent , le sommet de l'angle est toujours un objet bien important. Il devient le point immédiat de l'attaque des uns , et de la défense des autres. Les assaillans ne peuvent , à peu près , entreprendre aucun mouvement de conversion pour le tourner , sans laisser leurs propres communications à la merci des défenseurs , et sans aller au-devant d'un désavantage stratégique positif. Recourons à un exemple :

Supposons qu'en 1814 , au moment où les alliés s'approchaient de Paris , le foyer politique de la France fût transporté de la capitale derrière la Loire et que la dissolution de la force mobile des Français pût seule influencer sur les circonstances qui amenèrent la paix (1).

(1) Voyez la carte de la France dressée par le département des ponts et chaussées en 1816.

Depuis Candes jusqu'à Nevers, la Loire forme un angle saillant dont la convexité aurait été tournée du côté des assaillans. Retirée derrière cette ligne, l'armée française aurait dû nécessairement porter son attention sur Orléans, qui forme le sommet de l'angle. Trois communications principales conduisent de Paris au fleuve. Celle de droite par Versailles, Rambouillet, Chartres et Vendôme à Blois et Tours; celle du centre par Estampes à Orléans, et celle de gauche par Fontainebleau et Montargis à Gien. En se portant sur l'une des deux communications de flanc pour tourner Orléans, les assaillans auraient été, non seulement entraînés dans des mouvemens d'une grande circonférence; mais auraient aussi compromis leurs propres communications avec Paris, que les Français auraient pu, sans rien risquer, intercepter sur Châteaudun ou Montargis.

Lorsqu'on la convexité est tournée du côté des défenseurs, tous les avantages pour le passage sont, au contraire, en faveur des assaillans. Une armée qui défendrait l'Elbe du côté de Wittenberg, ne pourrait s'opposer que très-difficilement au passage de la masse offensive qui, basée sur Leipzig, trouverait du côté de Torgau les moyens de franchir la ligne défen-

sive, sans risquer de compromettre ses communications.

Lorsque le passage du fleuve est forcé, alors les affluens qui tombent d'équerre, peuvent servir d'abri pour les défenseurs qui trouvent sous leur protection, des positions de flanc très-avantageuses. Les grandes prérogatives de ce réseau de courans, se sont fait sentir d'une manière sensible dans la campagne de 1793. sur le Rhin, par les positions que l'armée républicaine prit successivement derrière la Queich, la Lauter et après la reddition des lignes de Weissenbourg, derrière la Motter et le Zorn. Protégées sur leur droite par le Rhin, sur leur gauche par les Vosges, les troupes françaises ne durent leurs premiers échecs qu'à l'inaction de Custine, et la perte des lignes de Weissenbourg, qu'à l'incapacité de Carlen, qui ne sût pas utiliser l'appui que lui offraient les Vosges et qui se laissa déposter d'une position aussi formidable

Les points culminans des chaînes, où les fleuves, qui caractérisent les lignes de flanc dont nous venons de parler, prennent leurs sources, deviennent les plus fermes appuis de ces sortes de positions. Ces parties des montagnes revendiquent aussi une attention par-

ticulière. Pirmasens et Fischbach, ouvrant les débouchés vers les revers orientaux des Vosges, c'était sur les plateaux du côté de ces deux points que les républicains devaient porter leur attention pour y utiliser leurs efforts défensifs.

Après le combat de Dannigkov, livré le 5 avril 1813, le vice-roi d'Italie ne possédant plus les moyens de défendre le passage de l'Elbe à force ouverte, prit aussi une position de flanc dans le sens de celles dont nous venons de parler. Le front de la position stratégique était couvert par la Saale, sa gauche s'appuyait au confluent de ce fleuve et de l'Elbe, sa droite à la chaîne du Harz.

Il est, cependant, indispensable que les points de passage du fleuve principal, en arrière de la position défensive de flanc, soient bien assurés, afin de prévenir le danger d'être pris à dos. C'est ainsi que l'insouciance du général Carlen, qui ne laissa qu'un demi-bataillon des Pyrénées à Seltz, facilita l'entreprise du prince de Waldeck, qui parvint à forcer le passage du Rhin plus bas que Lauterbourg, à Plittersdorf. Ce n'est qu'aux difficultés topographiques qu'il eut à combattre du côté de Modern, que l'armée républicaine fut redevable de la conservation de Lauterbourg et de l'affranchissement de sa ligne de communication avec Strasbourg.

Lorsqu'une place forte est construite au confluent de deux fleuves, dont l'un tombe d'équerre sur l'autre, de manière à pouvoir dominer les trois débouchés que la configuration des cours nous présentent, la position devient d'autant plus avantageuse que, pouvant manœuvrer avec la même sécurité sur trois routes différentes, les défenseurs se ménagent trois sphères d'opérations où, pouvant combattre avec une masse concentrée, ils forceront leurs ennemis à diriger leur observation vers toutes les trois, et les obligeront à disséminer leurs forces. Une place forte construite sur un type pareil devient une position centrale d'un très-grand avantage.

POSITIONS DE LA 2^{me} CATÉGORIE.

En 1806, au commencement des hostilités, si les Prussiens avaient fait front du côté de la chaîne de l'Erz et le rameau de Fichtelberg, ils auraient pu profiter des avantages des positions de la seconde catégorie, entre la Saale, l'Elster et la Mulda. Les points culminans qu'indique le partage des eaux, qui déversent dans des directions opposées, leurs tributs, dans ces fleuves et que nous devons envisager comme les points stratégiques de ces sortes de

positions, auraient offert aux Prussiens des avantages marquans pour leurs projets de défense. En gardant en avant de Hof les débouchés des montagnes, ils auraient pu aggraver les difficultés que les Français auraient dû surmonter pour gagner les revers, et profiter du grand avantage qu'un déploiement stratégique plus étendu pouvait leur offrir, contre les colonnes débouchantes de leurs ennemis. Toutes les positions que le terrain compris entre ces trois fleuves présente, possédant des propriétés stratégiques marquantes, auraient suffi pour paralyser les mouvemens de Napoléon sur Berlin. Des défaites comme celles de Jena et d'Auerstadt, n'auraient jamais pu avoir, non plus, des résultats aussi funestes.

POSITIONS DE LA 3^{me} CATÉGORIE.

La position de la troisième catégorie doit être envisagée comme terrain intermédiaire entre les deux sphères d'opérations des ennemis. Deux hypothèses se présentent pour son utilisation :

1. D'après la faiblesse des forces physiques, les défenseurs ne pourront opérer que sur une seule ligne d'opérations intérieures, ou
2. La force des armées étant assez grande,

les défenseurs manœuvreront sur deux lignes intérieures pour défendre les deux fleuves qui les couvrent.

Les avantages qui peuvent en résulter ne dériveront pour le premier cas que de la possibilité de manœuvrer avec une sorte de prépondérance vers l'un ou l'autre fleuve ; le second, au contraire, offre aux défenseurs qui sont couverts par les deux fleuves, non seulement les moyens de s'opposer aux mouvemens offensifs que les assaillans dirigeront contre les lignes défensives ; mais dans le cas que le parti offensif se portât vers les objets des opérations du terrain enclavé, ceux de pouvoir en réunissant les deux armées en une seule masse, résister à ses attaques.

C'est ainsi qu'en 1814, si les forces de l'armée française avaient pu faciliter ses opérations, Napoléon aurait pu se maintenir entre la Marne et l'Aube. Le prince Blücher s'était avancé sur St.-Dizier, Vitry, etc., la grande armée sur Bar ; mais les Français avaient été trop faibles pour en défendre les passages, comme les combats de Bar livrés entre les troupes du duc de Trévise et du comte Giulay, et de Châlons entre celles du duc de Tarente et du général Yorck le prouvent.

Les Marais. Un manque de communications

assurées et faciles, l'impossibilité d'y faire un déploiement stratégique avantageux, la stérilité du terrain, l'insalubrité de l'air qui provient des émanations marécageuses, en font une région que la stratégie doit plutôt éviter.

Les chaînes de Montagnes, envisagées comme lignes de défense, nous offrent trois catégories de positions :

1. Sur les revers de la chaîne, ayant le système des montagnes à dos ou sur le flanc.
2. Sur les plateaux dans la chaîne même.
3. Derrière la chaîne qui couvrira la position.

Un des points importants est de bien connaître les plateaux culminans, les nœuds des vallées, qui servent de points de repos et de camps pour le déploiement des troupes, et les différentes routes qui mènent à travers la chaîne. Le terrain où les eaux se partagent nous indiquera les points élevés; et la naissance des différentes sources, les nœuds des points culminans.

Lorsqu'on est dans l'offensive, le principal est d'ordonner la marche d'après les avantages des localités, afin de ne pas rompre l'harmonie des colonnes. Les directions des fleuves qui prennent leurs sources dans les chaînes, doivent nécessairement attirer notre attention, pour ne

pas multiplier les difficultés que la nature agglomère dans ces sortes d'accidens. Leurs oscillations étant ordinairement perpendiculaires ou obliques à la chaîne principale , peuvent servir d'indication pour le partage et la direction des colonnes. Mais ces oscillations étant quelquefois sujettes à des détours subits qui les conduisent dans des directions parallèles aux chaînes d'où les fleuves prennent leurs sources , comme l'exemple que nous offre l'Elbe du côté de Pardubitz , elles nous obligent alors à forcer plusieurs lignes défensives et augmentent les difficultés du passage.

Dans la défense, le principal est de se placer de manière à pouvoir arrêter les colonnes débouchantes.

La campagne de 1813 et les opérations de l'armée de Böhème , nous offrent des exemples bien intéressans pour ce genre de guerre. D'un côté, les fautes commises par l'armée alliée en franchissant l'Erzgebirge entre Chemnitz et Gieshubel (1), et par conséquent dans une étendue qui ne cadrait ni avec la force , ni avec le

(1) Et qui ont été relevées de main de maître par le Gl. Muffling, dans son ouvrage intitulé *Betrachtungen über die grossen Operationen und Schlachten des Feldzüge von 1813 und 1814.*

nombre des colonnes; de l'autre, les dispositions vicieuses des Français pour en garder les débouchés, ainsi que les malencontreuses auxquelles ces derniers ont été en butte, sont autant d'indications pour tout ce que nous devons éviter dans ces sortes d'occasions, et sur lesquelles nous pouvons aisément baser les vrais principes.

La bataille de Cnlm nous servira d'exemple pour les positions de la seconde catégorie. La grande facilité de s'y abriter et de s'y maintenir militairement, nous fait une loi de les envisager comme position tactique et stratégique. Les mouvemens de conversions, pour ceux qui en connaissent les détours, sont d'une exécution facile et d'un avantage positif.

En général, les chaînes de montagnes envisagées comme lignes défensives sont, par les grandes difficultés de les franchir, beaucoup plus avantageuses que les fleuves.

Les positions qu'on prend devant les chaînes doivent être offensives, celles qu'on prend derrière sont défensives. Se trouve-t-on protégé par les forces physiques, les premières étant sur les points les plus élevés des revers, dominant les positions des adversaires et possèdent tous les avantages de la tactique.

Les secondes, lorsque la chaîne est d'une

grande étendue, ont le défaut d'engendrer, quelquefois, des difficultés pour les défendre. C'est ainsi qu'en 1757 l'armée autrichienne, qui avait pris position derrière les chaînes de la Bohême et de la Moravie, depuis Eger jusqu'au-delà de Reichenberg, fut à la suite des mouvemens offensifs du roi vers l'Eger, trop heureuse de pouvoir rassembler ses différens corps sous les murs de Prague, où se livra ensuite la bataille de ce nom.

Les Villes. Les villes étant les foyers où se concentrent ordinairement beaucoup de routes, offrent à la stratégie les avantages éminens de pouvoir diriger les grandes opérations vers les objets principaux et intermédiaires, et de multiplier les combinaisons des mouvemens qui nous y conduisent. Maître d'une ville, on possède en son pouvoir un foyer qui ouvre plusieurs directions, entre lesquelles on choisira celle que les circonstances et les grandes combinaisons stratégiques désignent comme la plus avantageuse. On y porte la majeure partie des troupes en se servant des autres pour flanquer la communication principale, et on y opère avec une masse concentrée, en ne prenant qu'un seul point de départ; tandis que l'ennemi pouvant être menacé sur différentes directions, se trouve souvent obligé d'étendre son déploiement

stratégique pour parer les coups que ses adversaires peuvent lui porter. Ce sont de ces sortes d'avantages que proviennent pour certains points les grandes prérogatives de ces positions centrales que nous devons envisager comme les points les plus importants du théâtre de la guerre, où doivent se concentrer les ressources de la défense et de l'attaque, et qu'on n'achète qu'au prix de beaucoup de sang et de sacrifices.

L'importance de ces points est tellement grande, que l'art doit toujours suppléer aux imperfections de la nature. C'est par cette raison que nous voyons, ordinairement, autour des villes que les localités érigent en positions centrales, s'élever des enceintes que l'art de la fortification met à l'abri d'une attaque subite et d'une prompte reddition.

Les villes servent aussi de rassemblement aux ressources, sans lesquelles la guerre tomberait bientôt dans un état de stagnation. C'est dans leurs murs qu'on dépose les munitions de guerre et de bouche.

Les Routes. Le réseau des routes que la main de l'homme a étendu sur la surface de la terre, forme un des objets principaux de la stratégie. Traçant des lignes perpendiculaires, obliques et transversales, elles désignent les

directions qu'il faut suivre pour atteindre une ville , un fleuve , ou pour franchir une chaîne de montagnes. En facilitant aux colonnes les moyens de communiquer par les flancs , elles leur offrent aussi la possibilité de rester en contact entre elles, et de pouvoir, dans les cas urgens , se porter un secours réciproque.

Dans les chaînes de montagnes , les routes côtoient les berges et les précipices , et après avoir serpenté dans les directions des différentes vallées , uni les vallées latérales des contreforts à celles de la chaîne principale , elles sortent du labyrinthe qu'elles viennent de rendre plus praticable , pour mettre en contact entre eux les habitans des deux revers opposés.

A mesure qu'on quitte ces repaires mystérieux et qu'on approche de leurs versans , le nombre des routes se multiplie , elles s'élargissent , deviennent par conséquent plus faciles à franchir et plus avantageuses. La qualité du terrain influe d'une manière si positive sur leur nature et les rend praticables à des époques si différentes , tandis que l'espace de temps pendant lequel on peut s'en servir est si variable , que les qualités du sol où elles sillonnent ne peuvent assez mériter notre attention. Leur construction , quelquefois solide , souvent vicieuse , les ponts qui unissent les rives oppo-

sées des fleuves et des rivières , sont des objets qui ne doivent pas non plus échapper à notre attention. Un terrain solide que les pluies n'humectent pas trop facilement , que le soleil ne fendille pas trop aisément , est le sol où se trouvent les routes que la stratégie doit choisir de préférence , et dont les avantages ne sont pas sans influence sur les grandes opérations , par les mouvemens qui peuvent s'y opérer avec rapidité et aisance.

CINQUIÈME MÉMOIRE.

SUR LE SYSTÈME GÉOGRAPHIQUE ,

OU

SUR LA PARTIE THÉORIQUE DE LA STRATÉGIE.

LA classification d'une science a toujours été la meilleure voie pour parvenir au vrai résultat , dans le développement de ses différens élémens. Nous en avons vu l'effet salulaire , par l'idée qui a porté le savant Malte-Brun à soumettre la géographie , qui n'a été autrefois qu'un chaos de principes , au partage qu'il a si bien conçu et si savamment exécuté. En divisant cette science d'après les parties qui la composent , il lui a imprimé un caractère plus stable , en a facilité la connaissance , et a fait de la géographie qui , autrefois , n'était à peu

près qu'une science de mémoire, une étude de raisonnement. La classification à laquelle je viens de soumettre la stratégie, m'a paru rejaillir de la nature de ses élémens, dont les uns, basés sur la géographie militaire, possèdent un caractère aussi positif que les principes qui en sont la source; tandis que les autres étant influencés par plusieurs règles qui ne sont sujettes à aucun calcul exact, resteront toujours soumis à des anomalies qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir fixer.

S'il est permis de dire que *le système opératif* de la stratégie est une partie idéologique, je me garderai bien de porter la même sentence sur *le système géographique*. Ce serait vouloir accréditer des sophismes qui doivent, nécessairement, faire tort à la science et en reculer les développemens. Si la ridicule assertion qui, autrefois, posait en principe que l'art militaire n'était fondé sur aucune règle stable, sur aucune théorie systématique, qui faisait supposer que les développemens des principes de la science des hommes de guerre, étaient plutôt des épisodes de romans et par conséquent les fruits d'une imagination fantasque, a été partagée par un si grand nombre de militaires; de pareils sophismes, sans être pardonnables, s'expliquent du moins par l'état

d'enfance dans lequel cette science a végété pendant si long-temps ; mais vouloir bouleverser maintenant des édifices aussi solidement établis que ceux qui ont été élevés par le général Jomini , l'archiduc Charles et Valentin , ne serait ni l'œuvre d'un sage , ni le fruit d'une philosophie bien pensante.

Loin de partager une idée aussi spécieuse , j'ai cru que pour mieux parvenir à donner à la stratégie un élan nouveau et salutaire , il fallait commencer par débrouiller le chaos de ses principes , les placer dans le vrai domaine auquel ils appartiennent , et fixer par là leur nature , leurs propriétés , leurs prérogatives et la juste valeur qu'ils peuvent avoir dans la balance des méditations scientifiques.

J'ai offert une partie de la stratégie sous la dénomination de *système géographique* , car je le compose d'éléments qui sont basés sur la géographie militaire. Ces éléments sont : l'examen stratégique des frontières ; la division stratégique du théâtre de la guerre ; la base de l'approvisionnement ; les objets des opérations ; les bases d'opérations ; les lignes alimentaires et celles d'opérations , et la limitation de l'échiquier stratégique. Je les ai qualifiés de partie théorique de la stratégie , et je ne crois pas que ce soit une dénomination usurpée. Quant à

celle de *système géographique*, elle me paraît d'autant plus juste, que tous les principes sur lesquels reposent le caractère et les propriétés de ces différentes parties, sont basés sur la géographie militaire.

D'après l'énumération que je viens de faire des élémens *du système géographique*, il est aisé de se convaincre qu'ils sont tous d'une nature passive; mais la raison en est toute simple, c'est qu'ils appartiennent à une création inerte.

Le système géographique doit s'occuper à développer la nature et les propriétés de tous ses élémens, afin de pouvoir les utiliser d'après les vertus intrinsèques qui leur sont tombées en partage, au moment où les forces mobiles devront être mises en action. Les différentes parties d'un échiquier stratégique étant les plus fermes appuis des opérations des armées, il est tout juste que leurs manœuvres n'acquièrent de stabilité vraiment positive, que lorsque le terrain où elles opèrent est exploité, et ses propriétés reconnues, appréciées et utilisées d'après les avantages inhérens à leur nature. C'est cette appréciation qui nous guide plus tard dans le jugement que nous devons porter sur les propriétés et la configuration des frontières, dans le choix des lignes et des bases

d'opérations les plus avantageuses , dans la désignation des objets des opérations les plus importants , etc. , de la conquête ou du maintien desquels dépend l'intégrité de l'échiquier où les armées sont appelées à manœuvrer.

La juste appréciation des différentes parties *du système géographique* est une condition expresse pour faire la guerre avec avantage et solidité. Cette appréciation doit être envisagée :

1. Sous le rapport matériel ou géographique.
2. Sous le rapport militaire ou stratégique.

Ces deux rapports seront soumis à une autre subdivision qui expliquera :

1. La nature des prérogatives et les désavantages de chaque partie prise isolément.
2. Le point de vue sous lequel nous devons les envisager dans leur ensemble.

L'appréciation de ces deux rapports avec leurs subdivisions , forme la vraie base de la partie raisonnée *du système géographique* , qui , pour être complète , revendique les notions suivantes :

Pour la première subdivision envisagée sous le point de vue des deux rapports , géographique et militaire :

1. Une explication claire et précise de la nature topographique et des ressources militaires de chaque partie prise isolément.

2. Une connaissance détaillée des avantages matériels et des combinaisons opératives que les différentes créations offrent à la défense.

3. Une appréciation bien juste, mais dans le même sens des avantages qu'on peut en retirer pour l'attaque.

Et pour la seconde subdivision ,

1. L'influence matérielle et militaire que la position des différentes parties peut avoir l'une sur l'autre dans l'ensemble du cadre, basée sur leur configuration topographique et leurs avantages stratégiques, d'où nous ferons dériver ;

2. Les combinaisons opératives qui pourront en rejaillir pour la défense ;

3. Les ressources que les manœuvres pourront en retirer pour l'attaque.

C'est la somme de ces différentes notions qui sera la vraie source, d'où le *système opératif* empruntera plus tard ses combinaisons qui, appartenant à la partie exécutive de la stratégie, ne peuvent être discutées qu'au moment où les principes *du système géographique*, seront expliqués et fixés.

Le lien qui unit ces deux systèmes, les ressources que l'un tire de l'autre et les combinaisons qui en dérivent, sont indissolubles et d'une nature synthétique. Au reste le lecteur

pourra se convaincre plus tard , plus aisément et avec plus de certitude , du rapport intime et constant qui existe entre eux et combien la partie théorique de la stratégie influe avantageusement sur la partie pratique , et en fait , si non un système invariable , du moins une science , qu'il faut étudier dans le repos que nous offre le cabinet , et qu'on n'apprend que superficiellement dans le tumulte des guerres.

Quant au *système géographique* pris isolément , ce n'est que dans le courant de l'ouvrage que je pourrai prouver ce que j'ai eu l'occasion de dire plus haut et ce que je répète maintenant , c'est qu'il est basé sur des élémens si stables , qu'il serait presque absurde de vouloir soutenir que cette partie de la stratégie , ne soit pas une science théorique , qu'une fausse explication peut défigurer , mais à laquelle un raisonnement , épuré par une profonde connaissance de la géographie militaire , ne manquera jamais d'empreindre le caractère qu'elle possède.

SIXIÈME MÉMOIRE.

SUR L'EXAMEN STRATÉGIQUE

DES FRONTIÈRES.

Les frontières d'un pays sont , comme je l'ai dit plus haut , le premier terme de l'invasion et de la guerre. Elles doivent être envisagées :

1. Sous le rapport de leur configuration ;
2. Sous celui des propriétés qui proviennent de leur nature.

L'un sert à déterminer l'emplacement des armées désignées pour les franchir , l'autre les points sur lesquels on peut le faire avec le plus de facilité et d'avantage.

Ces deux rapports sont susceptibles de sub-

divisions et se partageront pour le premier cas :

1. En frontière qui décrit une ligne droite ;
2. Un angle saillant , ou
3. Un angle rentrant.

Pour le second :

1. En frontière ouverte ;
2. En frontière fortifiée par la nature ;
3. En frontière fortifiée par l'art ;
4. En frontière fortifiée par l'art et la nature.

Les avantages d'une frontière (Fig. 1), qui décrit une ligne droite , sont égaux pour les deux armées belligérantes ; car celui que possède l'armée offensive de désigner à son choix le point par où elle veut déboucher, provient de son état offensif et non de la configuration des frontières. Il est aussi tout simple qu'une ligne pareille , n'offrant aucune section de terrain en angle saillant ou rentrant , ne favorise aucun de ces mouvemens avantageux par lequel on peut prendre quelque objet important à revers.

Si la frontière, au contraire, décrit un angle saillant tourné du côté des ennemis (Fig. 2), l'armée D, qui la défend est sans contredit en désavantage envers les assaillans qui, en se portant vers les objets A ou C, prennent toute la section comprise entre ABC à revers. Cette

perte est la suite inévitable de sa configuration qui offre par la possession de A , ou C , les moyens de tourner une grande étendue de terrain.

Si l'angle que forme la frontière est rentrant (Fig. 3), les avantages deviennent inverses. Les points A et C couvrent toute la section comprise entre ABC , et aussi long-temps que ces deux points resteront au pouvoir des défenseurs , toute cette partie ABC , sera parfaitement à l'abri des incursions des ennemis , qui n'oseront pas marcher vers le point B en laissant leurs adversaires en A , ou C.

Revenons maintenant aux propriétés qui proviennent de leur nature.

Lorsqu'on s'apprête à franchir une frontière, quelles que soient sa configuration ou ses propriétés , on se présente ordinairement de front devant une ligne transversale. Les routes qui y mènent directement , en partant d'un ou de plusieurs points , tombent d'un côté perpendiculairement ou obliquement sur cette transversale avancée et vont, ordinairement, se réunir aussi de l'autre , sur un ou plusieurs points , qui servent de foyers à ces rayons , foyers que nous appellerons points centraux. (Fig. 4.) Toutes les lignes comme CD, CE, CF, CG, etc., désignent les différentes directions pour l'inva-

sion, et les points D, E, F, G, etc., qui sont les points d'intersections de la transversale AB, ceux où on peut la franchir et par conséquent le premier terme de l'invasion.

Pour défendre avantageusement une frontière, c'est vers ces points d'intersections que nous devons porter notre attention et les ressources de la défense. Lorsque la frontière est ouverte, la force mobile qui s'y trouve pour la défendre est aussi la seule capable d'en prévenir l'invasion, et par conséquent un engagement général et une victoire ou une défaite, doivent décider en faveur de l'un ou de l'autre parti. Mais une bataille décisive au commencement d'une campagne, est-elle une chose salubre? C'est encore un sujet à question. Si une frontière est tout-à-fait ouverte et son intégrité difficile à conserver, il vaut mieux, en calculant les opérations ultérieures, l'abandonner, et se replier vers quelque transversale plus avantageuse, qui offrira plus d'éléments pour la défense et plus de probabilités pour sa conservation.

* S'agit-il de faire le choix des points d'intersections de la ligne AB vers lesquels on devra diriger les masses assaillantes, ce choix sera désigné d'une manière non douteuse par les directions CD, CE, CF, CG, etc., entre les

quelles nous choisirons les plus courtes, les plus avantageuses et qui offriront le moins de difficultés de la nature ou de l'art à vaincre; ce choix et les principes sur lesquels nous devons le baser, appartenant à la section des lignes d'opérations, seront discutés avec détail au moment où nous serons parvenus à cet article.

Une frontière fortifiée par la nature, se présente ordinairement sous deux aspects différens : la ligne transversale est marquée par un fleuve, ou par une chaîne de montagnes. L'un et l'autre offrent par leurs propriétés, aux assaillans, quelques difficultés à vaincre, aux défenseurs, quelque facilité de s'y maintenir. Lorsque c'est un fleuve qu'on se propose de franchir, c'est vers les sections auxquelles la configuration topographique accorde des avantages réels, qu'il faut se porter; mais d'un autre côté les points d'intersections de la ligne transversale, influant beaucoup sur les directions qui nous mènent vers le but principal, les points de passages seront subordonnés à ceux d'intersections et devront être désignés au moins dans leur proximité. Cette précaution est indispensable pour pouvoir toujours dominer ces sortes de points près desquels se fera le passage. Avoisinant l'intersection principale ils sont d'un autre côté d'autant plus

avantageux , puisque n'étant quelquefois , désignés par aucune prérogative bien marquante , ils sont plus exempts de surveillance et peuvent être franchis avec plus de facilité. C'est ainsi qu'en 1812, Napoléon choisit près d'Alexioten , à une demi-lieue de Kovno , un point favorable pour franchir le Niemen.

Pour ce qui regarde les ressources que les fleuves et leurs affluens peuvent offrir aux défenseurs après le passage , nous avons eu l'occasion d'en développer les ressources dans le 4^e Mémoire.

Lorsque la frontière est marquée par une chaîne de montagnes , les points d'intersections se trouvent sur les revers à l'entrée de la chaîne et forment les points de départ des routes qui la traversent. Si l'ennemi en défend l'entrée , ces points d'intersections ne tombent qu'avec difficulté au pouvoir des assaillans , car dans le cas présent les points de passages ne peuvent pas , comme sur les fleuves , être choisis dans la proximité du débouché principal. Ces points qui forment ceux de départ des routes qui traversent la chaîne , ouvrant l'entrée des défilés , nous obligent à nous en rendre maîtres , pour pouvoir dominer les voies qui nous mènent au-delà de l'obstacle que nous voulons franchir.

Entre les communications qui traversent une chaîne de montagnes, c'est aussi la plus courte et celle qui nous mène à l'objet principal des opérations qui est la préférable, et le choix des points d'intersections sera subordonné à ces indications. C'est ainsi que dans les guerres des Français contre les Espagnols, nous avons vu la direction qui, de St.-Jean-de-Luz, par Irun, Burgos, nous mène droit à Madrid, être la direction préférée.

Une frontière fortifiée par l'art est toujours la plus difficile à franchir. Appuyée par une ligne de places fortes, la transversale offre aux défenseurs tant de moyens pour s'y maintenir et tant de directions avantageuses, quant aux positions de flanc, que son intégrité peut être conservée avec facilité, peu de moyens et pendant un long espace de temps. Les points d'intersections servant de but aux fortifications, sont ceux aussi où les défenseurs rassemblent leurs forces pour défendre la ligne frontière.

Le passage étant une fois forcé, chaque point fortifié pouvant servir de point d'appui à la force mobile des défenseurs, les places fortes devront être envahies, paralysées ou mises en échec. Ces différentes opérations exigent des sièges, des blocus ou des observations. Les deux premières seront dirigées contre les

places qui influent d'une manière directe sur les lignes d'opérations, la troisième contre celles dont l'influence n'est que de peu d'importance sur le mouvement qui nous mène vers l'objet principal.

Pour bien baser la classification de ces différents genres de places fortes, nous la soumettrons à un calcul normal, qui nous servira de guide assez sûr dans nos décisions. Soit AB (Fig. 5), notre ligne transversale frontière, C le point d'intersection central qui sera par conséquent le point de départ de la ligne de jonction entre l'objet principal des opérations D, et le point d'intersection. CD étant la ligne la plus courte, nous supposerons qu'elle sera la ligne directrice des opérations. Du point C nous prendrons vers les flancs A et B de la transversale des portions CE et CF, égales à CD. Les points défensifs E, G, C, H, F, pourront influer directement sur notre ligne d'opérations, car même ceux extrêmes E et F, étant à la même distance du point d'intersection C, que celui-ci l'est de l'objet principal des opérations, pendant que les assaillans se dirigeront vers l'objet D, les défenseurs pourront, en se basant sur un des points E, G, H ou F, tomber et intercepter la ligne CD.

Tous les points, au contraire, qui sont au -

delà de ceux E et F étant plus éloignés du point d'intersection C, que celui-ci ne l'est de l'objet principal D, n'auront pas une influence directe, car le point D, qui doit être toujours l'objet primitif vers lequel les défenseurs doivent porter toute leur attention et qui décide souvent du sort de la guerre, tombera au pouvoir des assaillans, avant que celui C puisse être menacé.

Nous en concluons que tous les points compris dans la section ECF de la frontière comme E, G, C, H, F, devront, selon leur importance, être les objets des sièges ou des blocus, tandis que ceux qui sont au-delà des points E et F, n'exigeront qu'une observation plus ou moins stricte.

Enfin, lorsqu'une frontière est fortifiée par l'art et la nature, défendue par une troupe qui connaît bien les localités, et sait en profiter avec adresse, elle peut aisément devenir un obstacle insurmontable pour ceux qui voudraient la franchir. Dans ce cas, les règles de l'attaque, comme celles de la défense, forment la somme collective de celles que nous venons d'établir pour une frontière fortifiée par la nature et une autre renforcée par l'art. Les Pyrénées pourraient aisément devenir une ligne inexpugnable de défense, et malgré les 40 à

50 myriamètres de développement qu'elle possède , en y élevant un système de fortifications en rapport avec les avantages topographiques des lieux , en se rendant maître de tous les débouchés des points culminans et des nœuds des vallées , les Espagnols pourraient facilement prévenir toute invasion de la part de leurs ennemis , ou du moins la leur faire acheter au prix de très-grands sacrifices.

SEPTIÈME MÉMOIRE.

SUR LA DIVISION STRATÉGIQUE

DU THÉÂTRE DE LA GUERRE.

L'ÉTENDUE de terrain qu'on doit envahir pour atteindre l'objet dont la possession doit décider de la guerre, nous oblige souvent à partager le théâtre des opérations en plusieurs sphères. Deux objets limitent ordinairement les échiquiers stratégiques :

1. La possession du point dont l'occupation, en nous ouvrant des voies sûres pour atteindre le but principal, peut multiplier nos combinaisons.

2. Les accidens que la nature ou l'art op-

posent à nos mouvemens offensifs qui , servant d'égide protectrice au terrain qui se trouve derrière eux , partagent le terrain en sections distinctes.

Cette division stratégique de tout le théâtre de la guerre , en sphères plus circonscrites , en simplifiant les grandes opérations , ne ravit en aucune manière à nos combinaisons cette marche synthétique qui régularise les élémens de la stratégie ; mais , au contraire , nous mène plus systématiquement au but. En limitant le terrain , on saisit avec plus de facilité les propriétés des différentes sphères , et ce développement , en nous désignant la valeur intrinsèque de chacune d'elles , simplifie aussi la recherche de l'objet le plus important vers lequel doivent tendre nos mouvemens offensifs ou nos projets de défense.

En 1812 , le but principal des opérations était Moscou. Il était à 109 myriamètres de la frontière. Une distance aussi grande et la sévérité du climat , nécessitaient de la part des assaillans le partage de cet espace en deux sphères , pour pouvoir , d'après la rigidité du climat , calculer la continuation des hostilités. Il fallait donc chercher entre Moscou et les frontières , un objet intermédiaire , qui répondît aux nécessités qu'engendre une interruption

pareille. Les villes de Smolensk et de Witebsk auraient pu satisfaire à toutes les conditions. Dominant deux grands fleuves, couvrant les deux communications principales, ces deux villes auraient pu, dans un court espace de temps, être mises à l'abri d'un coup de main.

Smolensk devait donc être l'objet qui aurait limité la première sphère d'opérations. Maître de ce poste, on s'ouvre non seulement une voie sûre et facile pour atteindre Moscou; mais encore des directions vers le nord et le midi de l'Empire, qui auraient pu multiplier les ressources et les combinaisons militaires.

Pour l'hypothèse de la seconde catégorie, la Turquie d'Europe nous présente un exemple bien instructif.

Le Danube, qui partage la Valachie et la Bulgarie, la chaîne du Hœmus, qui sépare la Bulgarie de la Roumélie, nous offrent trois sphères d'opérations bien distinctes. Celle de la Valachie est basée sur la ligne du Danube, qui est renforcée par quatre places fortes et sept forts, celle de la Bulgarie sur la ligne transversale oblique de Rouschtschouk, Schoumla et Varna, et sur la chaîne du Hœmus (1);

(1) Cette chaîne de monts sur laquelle le simple voyageur n'a pu jeter qu'un regard furtif et d'une efficacité

enfin la sphère de la Roumélie se trouve basée sur l'objet principal des opérations , Constantinople. Nous les indiquerons par sphère d'opérations du nord , sphère mitoyenne et sphère du midi.

La force matérielle des Turcs étant bien au-dessous de celle des Russes , la sphère d'opérations du nord , quoique basée sur une ligne aussi forte que le Danube , ne possède pour eux qu'une force négative. Son intégrité ne pourrait être conservée que par la prépondérance

négative, que les circonstances avaient soustraite jusqu'à présent aux regards attentifs du géologue ou du militaire observateur, où nous ne connaissions ni les points culminans, ni les directions des vallées, ni leurs nœuds, ni les plateaux, ni l'entrée des différens défilés, ni leur étendue, ni les contreforts et les vallées transversales qui en proviennent, n'a été jusqu'en 1828 qu'un chaos ténébreux, où tout nous éloignait d'un résultat efficace, par l'ignorance du principe. Le passage de cette chaîne par l'armée russe en 1829, nous a facilité les moyens d'en connaître tous les détails nécessaires pour régler nos opérations dans cette partie intéressante de la Turquie d'Europe. Ce système de montagnes se dirige de l'ouest à l'est, se sépare à Kapuli-Derbent (porte de Trajan) du mont Rhodope, et oscille dans la direction de l'est par la partie septentrionale de la Roumélie, jusqu'à la mer Noire où cette chaîne aboutit au cap Eminch, après avoir laissé vers le midi les rameaux du Tekir et du Strandschea.

des forces physiques , et des victoires constantes seraient le seul moyen que les Ottomans auraient pour s'y maintenir. Un cas pareil est tout-à-fait inadmissible , et ayant senti eux-mêmes leur grande infériorité tactique , ils considèrent la ligne du Danube comme leur ligne défensive frontière.

La sphère mitoyenne défendue par la ligne du Danube vers le nord , par la chaîne du Hœmus vers le midi , et coupée obliquement par la ligne transversale de Rouschtschouk , Schoumla et Varna , est désignée par la nature et l'art , pour être le vrai échiquier stratégique des Turcs dans une guerre contre les Russes.

Dans le cas de l'abandon de la ligne du Danube , Schoumla peut devenir le pivot principal des opérations défensives. Pouvant , avec facilité , contenir dans ses murs une armée respectable , adossée aux versans septentrionaux du Hœmus , cette place située à peu près à mi-chemin de Rouschtschouk à Varna , peut favoriser les tentatives des défenseurs vers ces deux places flanquantes de la ligne transversale , et forcer les assaillans à observer avec attention l'espace compris entre les deux communications qui mènent à Rasgrad et Pravodi.

La sphère d'opérations de la Roumélie est le

dernier terrain stratégique. Une fois que la Bulgarie est conquise et que la chaîne des Balkans est franchie , les grandes difficultés de la nature ou de l'art s'aplanissent. Les rameaux du Tékir et de Strandschea , oscillant dans une direction parallèle aux grandes communications qui conduisent de Schoumla et Pravodi à Constantinople , offrent moins de difficultés à vaincre. Si le terrain compris entre les élévations est peu fertile , en revanche les contrées avoisinant les deux mers , sont assez abondantes et offrent plusieurs ressources.

Toutes ces considérations prouvent d'une manière évidente , que l'échiquier stratégique le plus important pour l'intégrité de l'Empire Ottoman , est celui de la Bulgarie. C'est là que doivent se rassembler toutes les forces physiques des Turcs , pour disputer cette conquête à leurs ennemis.

HUITIÈME MÉMOIRE.

SUR LES BASES D'APPROVISIONNEMENTS ,

ET SUR CELLES D'OPÉRATIONS.

Le mot baser pris dans son sens propre signifie : appuyer sur une base solide. La base d'approvisionnement est donc celle qui soutient les approvisionnements, d'où on fournit les choses nécessaires, tandis que la base d'opérations consolide les manœuvres.

La guerre est faite par l'armée, l'armée est soutenue par les munitions de guerre et de bouche. Les opérations sont l'agent représentatif de la guerre, l'armée est l'agent actif des opérations. Pour faire la guerre il faut faire

opérer l'armée, pour conserver la force mobile, il faut l'armer et la faire subsister. Faire opérer une armée ou la faire subsister, sont deux élémens différens de la guerre et se soutiennent à l'aide de deux principes différens aussi. Il faut à chacun une base, dont l'une nourrisse l'armée et l'autre seconde ses opérations.

Si les grandes manœuvres ne possédaient aucun appui de la nature ou de l'art qui leur donnât un trait caractéristique de prépondérance sur les élémens de la tactique, un choc général serait l'unique but des mouvemens, et une victoire suffirait toujours pour forcer l'ennemi à abandonner le théâtre de la guerre.

Cette différence des bases et des propriétés qui doivent les caractériser, me paraît d'autant plus indispensable que, si nous voulions faire de notre base d'approvisionnement, celle de nos opérations, nous tomberions facilement dans de graves inconvéniens. La solidité de la base d'opérations étant souvent précaire, un revers inattendu nous obligeant quelquefois à l'abandonner pour aller en chercher une autre dans l'intérieur du pays : si, comme je viens de le supposer, notre base d'approvisionnement était aussi celle des opérations, en l'abandonnant au pouvoir des ennemis, nous

saperions dans son fondement l'entretien de l'agent actif des opérations de l'armée, et nous finirions par la paralyser.

Voilà ce qui m'a porté à discuter les propriétés des bases sur lesquelles reposent les élémens de la guerre, sous deux rapports différens. Les bases d'approvisionnement et d'opérations me paraissent être fondées sur des principes, et tendre vers des buts si peu homogènes, que pour ne pas leur donner des dénominations qui soient contraires au sens de l'objet, j'ai cru devoir les partager :

1. En base d'approvisionnement.
2. En bases d'opérations.

La première est celle qui contiendra les dépôts de tout ce qui peut être nécessaire à l'armée pour faire la guerre, tandis que les secondes serviront de pivot et d'appui aux opérations. Dans l'offensive on quitte la base des approvisionnemens pour atteindre celle des opérations, tandis que dans la défensive on abandonne la dernière pour se replier sur la première.

C'est ainsi qu'en 1813 l'armée de Bohême avait sa base d'approvisionnement sur la Moldau et celle d'opérations sur l'Eger et les revers septentrionaux des montagnes de l'Erz. Le maréchal Blücher dans la même campagne

avait sa base d'approvisionnement sur l'Oder et ses bases d'opérations alternativement sur la Katzbach , la Queiss et la Neisse. Dans la guerre que les Russes ont soutenu contre les Turcs en 1828 et 1829, cette différence de base devient plus palpable encore. Odessa a été la base d'approvisionnement , tandis que l'armée opérait en Bulgarie , et plus tard en Roumélie.

La base d'approvisionnement étant celle qui alimente et soutient la guerre en général , doit contenir les dépôts des munitions de guerre et de bouche , des armes , des habillemens et même la masse des recrues qui complètent les troupes. Comme l'agent actif des opérations , l'armée , dénuée de toutes ces ressources peut être facilement paralysée , il est tout juste de les mettre tellement à l'abri , que l'ennemi ne puisse y parvenir , ou même en atteignant ces différens dépôts , ne puisse s'en rendre maître. L'armée qui les défend doit songer à les soustraire aux désavantages du premier cas , tandis que le choix des points où se font les rassemblemens doivent être à l'abri d'un coup de main , c'est-à-dire dans des places fortes. Les forteresses se construisant ordinairement sur les grands fleuves , dont la masse des eaux offre à ces points défensifs beaucoup de stabilité et

de facilité de communication, les bases d'approvisionnement sont, par le fait même, choisies ordinairement sur des fleuves fortifiés.

Le nombre de ces places doit être multiple pour posséder plus de lignes de communications avec l'armée et pour faciliter les transports.

Nous considérerons l'armée comme l'agent défensif immédiat de notre base d'approvisionnement, et les secours de l'art comme le complément de ses propriétés.

Lorsque la base d'approvisionnement renforcée par l'art se trouve aussi sous la protection immédiate de l'armée qui opère sur une ligne avancée, il est tout juste qu'une base pareille est à l'abri de toute atteinte. Même un ennemi audacieux, faisant abstraction de toutes les considérations qui doivent guider ses opérations stratégiques, se porterait-il vers la base et s'engagerait-il dans un mouvement lointain, la punition suivrait de près. En se portant à dos des défenseurs, en masse ou avec une partie de l'armée assaillante, il est tout simple que dans le premier cas il découvre tout-à-fait l'objet de sa propre défense et le livre aux atteintes de ses adversaires, et dans le second, il affaiblit, en la disséminant, la masse qui le défend et met ses parties à la merci

d'une défaite. Ces sortes de mouvemens sont très-dangereux et souvent plus pernicieux qu'utiles.

Nous avons sous les yeux un exemple bien terrible : et, quoiqu'un exemple ne soit quelquefois qu'une règle exceptionnelle ; mais le résultat en a été tellement immense et étonnant, qu'il peut servir d'indication pour ce qu'il faut craindre dans de pareils cas. C'est celui que nous offre la campagne de 1814, et le mouvement de Napoléon sur St.-Dizier et Joinville. Il dissémina les troupes qui défendaient Paris, pour se porter contre la base des alliés, exposa l'objet principal des opérations en affaiblissant l'armée qui le couvrait, et mit ainsi ses fractions à la merci d'une défaite complète. Le résultat de ces manœuvres nous est connu.

Si la base d'approvisionnement, dans la direction de laquelle se trouve ordinairement aussi l'objet principal des opérations, n'est pas renforcée par l'art, certes qu'une attaque des ennemis peut la mettre plutôt en danger ; mais dans un cas pareil aussi, si elle se trouve sous la protection immédiate de l'armée, il n'est pas toujours convenable de risquer de ces grands mouvemens de conversions pour s'en rapprocher, en laissant l'armée défensive dans le flanc. Le plus avantageux est toujours de manœuvrer

de manière à déposter cette armée , de la rejeter dans un sens inverse de ses directions naturelles , et de s'ouvrir de cette manière une voie sûre et facile vers la base de ses ennemis. Les résultats de pareilles manœuvres sont ordinairement très-grands , et décident quelquefois d'une campagne entière. La guerre que les Français ont soutenue contre les Autrichiens en 1809 , en offre un exemple. Après la défaite d'Eckmühl , l'archiduc ayant été rejeté en sens inverse de sa direction naturelle et de ses bases d'opérations et d'approvisionnemens , se vit obligé de se jeter en Bohême pour atteindre l'objet principal, Vienne , et ouvrit ainsi à ses ennemis des voies sûres et faciles pour venir menacer la capitale , et pour se mettre en possession du foyer d'où rejaillissaient tous les élémens qui pouvaient soutenir la guerre.

Ces grands résultats sont , sans doute , difficiles à atteindre , et il n'appartenait qu'à un génie aussi transcendant qu'était celui de Napoléon , de nous en donner un exemple.

Ce cas aussi n'est admissible , que lorsque la base d'approvisionnement ne possède aucune force défensive intrinsèque. Mais alors on doit chercher à la défendre par d'autres moyens , et on y laisse de gros détachemens , ou l'armée de réserve , s'il en existe une.

Si, au contraire, cette base est fortifiée et par conséquent chacun de ses points à l'abri d'un coup de main, les malheurs auxquels l'armée dépostée de ses directions naturelles pourrait être en butte, ne seraient que momentanés. En rejoignant sa base sur une autre direction, elle en trouverait les points défensifs intacts, dont chacun servirait de pivot à ses opérations et de soutien contre son adversaire.

La longueur de la base d'approvisionnement doit se déterminer par les points d'intersections qui servent de points de départ aux différentes directions. Comme elle doit alimenter la guerre, il est juste que toutes les lignes de communications qui partent des points d'intersections, doivent tendre vers les vrais objets des opérations; car à quoi servirait-il d'étendre sa base si la ligne de communication mène en sens contraire de l'objet qu'on veut atteindre? Les Français, en se basant sur le Rhin pour porter la guerre en Allemagne, peuvent ne pas étendre leur base d'approvisionnement sur le flanc droit, plus loin que Vieux-Brisach, sur leur flanc gauche, plus loin que Coblenz; car les communications qui partent des autres points d'intersections du Rhin vont plutôt en sens divergent des lignes principales de jonctions

qui conduisent vers Leipzig et la vallée du Danube.

Tout ce qui regarde la configuration des bases d'approvisionnement, me paraît être plutôt de l'idéologie et que l'expérience ne justifie jamais. Que la ligne qui forme la base soit concave, convexe ou droite, comme cette ligne ne se défend pas elle-même, mais se trouve sous la protection immédiate de l'armée active, toutes ces différentes configurations ne pourront jamais la sauver si les défenseurs sont battus, ni aggraver son sort tant que l'armée se maintiendra dans ses positions. Avant de parvenir à la base, il faudra se mesurer avec les troupes défensives, et si elles résistent, elles pourront toujours empêcher les assaillans d'atteindre les points de dépôts. Si au contraire elles succombent, alors la base peut être concave, convexe ou droite, elle finira par être envahie.

Une règle plus essentielle, c'est de ne pas établir de base d'approvisionnement sur des points qui soient séparés de la sphère d'opérations de l'armée active ; par des obstacles naturels qui rendent pénibles ses lignes de jonctions. Comme la base d'approvisionnement doit alimenter la guerre, il est tout juste que le pays par lequel l'armée doit communiquer

avec elle soit facile à parcourir ; car les grands retards, surtout dans les munitions de guerre, paralysent tout-à-fait les facultés défensives et offensives des troupes.

Nous trouvons un exemple d'un choix aussi vicieux dans celui que nous offre la campagne de 1800 des Français en Italie. Leur base d'approvisionnement se trouvait à Genève, séparée du théâtre de la guerre par des difficultés aussi grandes que la chaîne des Alpes Pennines, ce qui rendait les communications difficiles et peu sûres. Cette base ne pouvant être transportée temporairement qu'à Milan, si le général Mélas s'était trouvé, comme il pouvait facilement le faire, sur le Tésin, l'armée française aurait pu, à la longue, ressentir une grande pénurie dans les munitions de guerre (1).

La base d'approvisionnement étant la ligne qui contient tout ce qui peut être nécessaire pour faire la guerre, chaque état, pour être vraiment dangereux à ses voisins, doit chercher à constituer ses frontières de manière à ce qu'elles puissent servir de base d'approvisionnement. Dans ce cas, l'armée mobile, en s'y rassemblant dans ses places, prend l'offensive

(1) Je suppose que le pays aurait pu lui livrer pendant un certain temps les munitions de bouche.

sur la ligne défensive la plus avancée du territoire, la quitte pour entrer dans le pays ennemi, où elle va chercher d'autres appuis pour ses opérations. Tel était, sous Napoléon, le grand avantage de la France dans ses guerres contre l'Allemagne. La ligne du Rhin lui servait de base d'approvisionnement, et sa force était le garant de ses avantages. En quittant ses places frontières qui servaient de rassemblement à ses troupes et de dépôts aux approvisionnements, il y prenait l'offensive et portait la guerre dans le pays étranger, où il allait chercher des bases pour les opérations.

La multiplicité des bases d'approvisionnement est une règle sans réplique ; car l'armée offensive, par exemple, en avançant dans le pays ennemi, pourrait tellement s'en éloigner que ses dépôts lui deviussent inutiles. Il est tout naturel que ces nouvelles bases ne pourront jamais avoir la stabilité de la première et ne seront que des bases temporaires, dont l'intégrité sera mise sous la protection immédiate de l'armée. Elles ne peuvent pas être mieux établies, que sur les bases d'opérations sur lesquelles l'armée offensive aura manœuvré et qu'elle aura abandonné pour s'avancer dans le pays ennemi. Ces sortes de lignes, comme nous le verrons plus tard, possédant des pré-

rogatives que l'art ou la nature leur donnent, seront toujours les plus susceptibles de répondre à plusieurs des propriétés des bases d'approvisionnement, telles que les règles l'exigent.

L'éloignement de ces bases temporaires entre elles, sera donc désigné par la nature même des bases d'opérations que parcourra l'armée offensive et que nous offre la configuration du terrain, ainsi que par les besoins que revendiqueront les troupes, lesquelles, engagées dans des mouvemens offensifs, s'éloigneront plus ou moins de leur base d'approvisionnement.

Nous en concluons maintenant qu'une base d'approvisionnement doit avoir les propriétés suivantes :

1. Les points qui servent de dépôts doivent être à l'abri d'un coup de main.

2. La base d'approvisionnement doit être choisie de manière à ce que toutes les communications qui, des dépôts mènent vers l'armée, soient faciles, sûres et conduisent droit à l'objet dont l'armée veut se rendre maîtresse. Voilà pourquoi de grands obstacles de la nature ne doivent pas séparer l'armée de la base.

3. Les bases d'approvisionnement doivent être multiples.

4. L'armée qui défend la base doit chercher à conserver ses communications directes avec

elle pour pouvoir la protéger immédiatement.

5. Les frontières d'un état doivent être constituées de manière à pouvoir servir de base d'approvisionnement, pour que l'armée, en se rassemblant sous la protection des points défensifs de la frontière, puisse y prendre l'offensive.

Les bases d'opérations étant les lignes qui doivent servir de pivot ou d'appui aux grandes opérations, sont les vraies lignes stratégiques ou de défense. Elles doivent, par leur force et leur intégrité, être en réciprocité non interrompue avec l'armée, qui doit chercher à les défendre, tandis que les points qui les caractérisent doivent être choisis de manière à accorder aux opérations de l'agent actif une force positive.

Je me réserve d'en parler avec détail, lorsque je serai parvenu au Mémoire qui traitera des lignes stratégiques.

NEUVIÈME MÉMOIRE.

SUR LES OBJETS DES OPÉRATIONS,

AUTREMENT NOMMÉS POINTS STRATÉGIQUES.

LES points qui doivent être les objets de nos opérations sont : pour l'offensive, ceux que nous n'osons pas dépasser impunément sans nuire d'une manière vicieuse à nos mouvemens ultérieurs, et pour la défensive : ceux qui assurent l'intégrité du pays où on fait la guerre et qui décident de sa possession en faveur du parti qui parvient à les conquérir. Les objets des opérations étant par conséquent les points les plus intéressans du théâtre de la guerre, doivent être ceux dont la stratégie doit s'oc-

cuper préalablement. C'est aussi à cause du rapport intime qui existe entre eux et la science, qu'on les a nommés points stratégiques. Cependant, comme ils sont les objets immédiats des grandes opérations, je trouve que la dénomination *d'objets des opérations*, est plus juste et explique mieux leur nature.

Les opérations, en général, de deux partis belligérans doivent se caractériser par un mouvement assaillant d'un côté et un état de défense de l'autre. L'armée, comme nous l'avons vu, étant l'agent actif des opérations, c'est dans ses mouvemens qu'il faut chercher les résultats de l'attaque et de la défense. La force active étant là pour défendre les approches des objets des opérations, pour parvenir à s'en rendre maître, on est obligé de livrer des combats qui décident du sort des défenseurs, ou de manœuvrer de manière à les éloigner des objets de la défense.

Les objets ne peuvent donc être conquis, que par la force des armes. Leur possession ou leur intégrité, dépendra des opérations, des victoires ou des défaites des armées.

Il s'ensuit que le premier objet qui se présente aux opérations offensives des assaillans, est l'armée défensive, ce qui doit nous porter

à partager les objets des opérations en deux espèces, qui sont :

1. Les objets actifs ;
2. Les objets passifs.

Les premiers sont les agens actifs des opérations, les armées.

Les seconds sont les points qui sont mis sous la protection immédiate des troupes, comme les grandes villes : les points qui dominent et qui livrent le passage des grands fleuves : ceux qui nous ouvrent le passage des chaînes de montagnes et des défilés, en général : les points culminans des plateaux hydrographiques, ainsi que les points qui forment les embranchemens des grandes routes et qui nous livrent des communications multiples pour nos opérations. Tous ces points sont justement les points stratégiques du théâtre de la guerre.

Ces objets passifs doivent aussi se partager en deux catégories :

1. En objets secondaires ;
2. En objet principal.

Les premiers, tout en coopérant à l'intégrité des seconds, perdent leur valeur et sont soumis à une reddition certaine par celle de l'objet principal ; tandis que le second est celui dont

la possession influe directement sur la conquête des premiers et sur le sort de la guerre.

Cette classification est nécessaire, même indispensable, pour pouvoir, tout en accordant au grand nombre des objets des opérations qui forment notre échiquier la valeur intrinsèque que chacun d'eux possède, décider aussi sur le degré d'importance qu'ils méritent et sur la défense opiniâtre ou moins prononcée à laquelle nous devons les soumettre.

Pour rendre la classification des objets passifs des opérations plus concrète et plus explicite, nous les partagerons :

1. En objets dont la possession dans la défensive donne un caractère de stabilité aux grandes opérations, et dans l'offensive facilite la continuation des mouvements et prépare les résultats ultérieurs. C'est ce que nous avons désigné par objets secondaires des opérations.

2. En objets qui décident des différentes modulations et du sort de la guerre. C'est ce que nous avons nommé objet principal.

Les premiers comme le dernier ont une influence majeure sur les opérations; car pour parvenir au second, il est indispensable de se rendre maître des premiers. Nous pouvons donc envisager ceux-ci comme le *sine quâ non* de la continuation non interrompue des opé-

rations offensives , et la possession du dernier comme le terme définitif de la guerre.

En dernier résultat , nous voyons que nos opérations ont trois catégories différentes d'objets pour but : l'objet immédiat et actif , l'armée adverse et les objets passifs, secondaires et principal.

DE L'OBJET ACTIF DES OPÉRATIONS.

L'objet actif des opérations , l'armée , doit nécessairement avoir deux buts principaux à remplir :

1. Dans l'offensive, de chercher à battre celle qui lui est opposée et de s'emparer des objets passifs des opérations.

2. Dans la défensive , de résister au choc de l'armée assaillante et de défendre les objets qui sont mis sous sa protection.

Je passe sous silence tout ce qui se rapporte aux moyens de combattre et de vaincre les armées , car ces règles appartenant à la tactique , ne peuvent pas être discutées dans ces mémoires. Je n'entamerai donc ma dissertation que sur les moyens dont les armées doivent se servir pour couvrir les objets qui sont mis sous leur protection , ou pour s'en rapprocher , afin de s'en emparer.

Il est facile de se convaincre que dans l'offensive, le rôle de l'armée est infiniment plus facile à jouer que dans la défensive. Dans le premier cas, ayant en sa faveur le choix de l'attaque, elle conserve aussi l'avantage de pouvoir choisir le but de ses opérations et de l'aborder en restant toujours dans l'état de concentration ; tandis que l'armée défensive, ayant plusieurs objets d'une égale importance à défendre, ignorant ceux que les assaillans prendront pour but de leurs opérations, se trouvant dans la nécessité de couvrir une grande section de terrain, peut facilement être mise dans la cruelle alternative de devoir se disséminer, et n'opposera par conséquent que des parties affaiblies, contre une masse plus puissante.

La concentration des forces étant, cependant, le plus sûr garant de la victoire, l'armée défensive ayant un vaste échiquier stratégique à défendre, doit chercher à prendre une position qui la mette dans la possibilité de porter son influence sur les objets des opérations sans être réduit à la nécessité désavantageuse de se disséminer.

Malgré la difficulté du rôle que cette armée est appelée à jouer, la sphère active de ses opérations n'en est pas moins soumise à un certain calcul géométrique qui peut servir de déter-

mination à l'influence qu'elle peut avoir sur les objets confiés à sa défense. Cette détermination la guidera dans le choix des positions qu'elle devra prendre, et simplifiera le mode de ses mouvemens.

Soit ABC (Fig. 6), le terrain que l'armée défensive se propose de défendre. Les opérations stratégiques étant, en grande partie, basées sur le calcul du temps et des distances, c'est sur ce calcul que l'armée défensive devra régler ses mouvemens, afin d'être à même de venir encore à temps pour soustraire les différens objets des opérations, à la possession des ennemis.

Supposons que les points D, E, G, T, soient les objets qu'il est indispensable de défendre, et la section L, M, N, la ligne frontière vers laquelle les assaillans dirigeront leurs mouvemens offensifs. Trois objets, E, D, G, comme les points les plus avancés, seront ceux qui se trouveront les plus exposés aux attaques des ennemis. Nous avons vu que, dans des cas pareils, une position centrale était toujours la plus avantageuse. Voici comment on procédera à sa détermination.

L'ennemi peut se présenter sur deux directions, c'est-à-dire, vers la section de la frontière comprise entre L et M, ou entre M et N.

L'essentiel est de se trouver à la même distance que l'ennemi de l'objet menacé, afin que celui-ci ne puisse s'en rendre maître plus tôt. Supposons, maintenant, que l'armée offensive, en choisissant la section des frontières comprise entre M et N, occupe la position P. Il est tout simple que, s'il ne s'agit que de la défense de l'objet des opérations D, tous ceux de la circonférence, comme Q, R, S, offriront des positions d'où l'armée défensive conservera toujours son influence sur l'objet menacé : car la ligne DP, étant égale à DR, DS, ou DQ, l'armée défensive postée même en S, ou Q, pourra venir à temps pour soustraire l'objet D, à la possession des adversaires. Il suffit donc de connaître le point où se trouve l'armée assaillante, pour pouvoir déterminer la section de terrain, sur laquelle les opérations des défenseurs posséderont une influence directe toutes les fois qu'il s'agira de ne défendre qu'un seul objet des opérations. En prenant cet objet, comme par exemple D, pour centre, et la distance de cet objet à celui P où se trouve l'armée offensive pour rayon, il suffira de tracer une circonférence, qui déterminera la section de terrain où les défenseurs domineront stratégiquement l'objet des opérations D.

Il n'en est pas de même lorsqu'on a deux

objets à défendre, comme par exemple D et G. Supposant qu'au commencement des hostilités l'armée offensive se trouve en V, ayant l'alternative de pouvoir menacer et choisir pour but de son attaque les deux objets D et G, il faudra que l'armée défensive se place de manière à pouvoir défendre également un objet comme l'autre. En thèse générale, cette position ne pourra être que celle qui sera à égale distance des trois objets D, V et G, comme, par exemple, K. Deux communications, VD et VG, conduisent aux deux objets D et G; l'armée défensive, placée en K, pourra bientôt reconnaître le vrai point d'attaque et y venir à temps pour le défendre.

Mais, avant de songer à la défense des objets des opérations, l'essentiel sera de diriger notre attention sur les qualités de l'armée; car pour que les opérations acquièrent un certain équilibre, il est indispensable que l'objet immédiat soit en état de leur accorder une force positive.

L'armée doit se caractériser par sa force numérique, son courage moral et sa capacité manœuvrière. C'est de ces trois vertus qu'émane l'ascendant tactique qu'une armée possède sur une autre; c'est cet ascendant aussi qui nous accorde la possibilité de défendre ou

de nous rendre maîtres des objets des opérations. Ceci nous indique qu'il existe des relations entre la stratégie et la tactique, relations, au reste, qu'on a su aussi rendre souvent secondaires, pour ne pas mettre la première dans une dépendance trop absolue de la seconde.

En fortifiant les objets des opérations, on a su leur accorder une puissance indépendante temporaire, et cet état d'indépendance, qui n'est souvent que de peu de durée, a été d'autant plus nécessaire, que l'armée active ne peut pas mettre toujours sous sa protection immédiate tous les objets passifs des opérations du théâtre de la guerre. En possédant cependant la faculté de soutenir par eux-mêmes leur état d'intégrité, ces points ont souvent rendu à la stratégie, des services bien importants.

A l'avantage de pouvoir se soutenir par leur force intrinsèque, ces objets fortifiés joignent une autre prérogative non moins grande, celle de servir d'appui aux armées qui se replient sous leur protection, où elles trouvent tout ce qui est nécessaire pour leur entretien et leur existence.

DES OBJETS PASSIFS SECONDAIRES.

Les objets secondaires des opérations étant ceux qui, dans la défensive, donnent un caractère de stabilité aux opérations, et dans l'offensive facilitent la continuation des grandes opérations et préparent les résultats ultérieurs, doivent avoir également une grande importance à nos yeux. Ils sont aussi les objets constants de la défense et de l'attaque des deux partis belligérans. Leur possession doit donc être envisagée comme le préliminaire, et la conquête de l'objet principal, comme le terme définitif de la guerre.

Les grands résultats qui se rattachent à la possession des différens objets des opérations, en ont fait la partie la plus intéressante de la science militaire. La disposition topographique du théâtre de la guerre nous en indique la recherche et met la stratégie en rapport intime avec le terrain.

En mettant sous les yeux du lecteur la nomenclature des différens objets que la stratégie place dans la catégorie des objets des opérations, cherchons par l'explication des grands résultats qui peuvent en dériver pour les différentes modulations de la guerre, à démontrer

la justesse de leur désignation et à faciliter leur recherche.

Nous pouvons mettre dans la catégorie des objets passifs des opérations :

1. Les grandes villes ;
2. Les points qui dominant et qui livrent le passage des grands fleuves ;
3. Les points qui nous ouvrent le passage des chaînes de montagnes et des défilés en général ;
4. Les points culminans des plateaux hydrographiques ;
5. Les points qui forment les embranchemens des grandes routes , qui nous livrent des directions multiples pour nos opérations ultérieures , et nous mettent aussi en état de menacer différentes sections de terrain également importantes pour les défenseurs.

Les villes sont ordinairement les entrepôts de tous les produits de la culture des terres. Elles peuvent être envisagées comme les dépôts des ressources qui alimentent la guerre. La somme des villes parsemées sur la surface du théâtre des opérations, doit donc être considérée comme son principe vital. En se rendant maître d'une ville , on acquiert plus de moyens pour alimenter la guerre , et on ravit

aux ennemis une partie de ceux dont ils pourraient se servir pour la faire.

Les villes se présentent souvent aussi comme des champs de bataille artificiels, d'un avantage palpable. Dans ce cas, les fortifications qui les contournent leur prêtent leur appui. Comme points de défense permanente, ils servent aussi de points de retraite aux armées battues et de lieux sûrs où le rassemblement et l'organisation des débris peut se faire sans danger.

Les fleuves, comme nous avons déjà pu nous en convaincre par leurs propriétés intrinsèques multiples, sont, dans des pays de plaines, des lignes naturelles de défense avantageuses. Se rendre maître du point qui domine une ligne pareille et qui livre un passage sûr, c'est faire une conquête importante. On surmonte un grand obstacle et on se met en possession d'une ligne de défense qui peut servir de pivot aux grandes opérations et qui couvre tout le terrain qu'on laisse en arrière.

Les chaînes de montagnes peuvent être envisagées comme des sections stratégiques de terrain. La tactique en retire ses plus grands avantages, en y trouvant un grand nombre de champs de bataille faciles à défendre et difficiles à aborder. Les points qui nous en accordent l'entrée, que nous devons envisager

comme le premier terme de la possession de ces sections stratégiques, nous livrent les routes qui nous conduisent par les défilés aux différens champs de bataille, que la main prodigue de la nature y a accumulés, et dont la conquête est décidée par la tactique.

Ce rapport intime, ce secours réciproque que la stratégie et la tactique s'y prêtent, qui rehaussent les avantages de l'une et de l'autre, constituent quelquefois ces repaires en obstacles insurmontables. La nature y maintient les principes avantageux de sa fondation, la science y acquiert une efficacité réelle.

Les points culminans des plateaux hydrographiques nous désignent les pentes des pays où les eaux vont déverser leurs tributs. Ils nous mettent en possession des communications que la nature a tracées, et en servant de point de départ aux armées, ces pentes que suivent les assaillans, sur lesquelles ils restent toujours en possession des points dominans, leur accordent une prépondérance tactique non douteuse.

Les points qui servent de foyers aux grandes routes nous mettent en possession de directions multiples pour nos opérations ultérieures, et nous offrent les moyens de pouvoir menacer

différentes sections de terrain également importantes pour les défenseurs comme pour les assaillans. En se rendant maîtres d'un point pareil, d'où on puisse se porter en masse sur plusieurs directions, on force quelquefois les adversaires, intéressés à opposer de la résistance sur chacune, de disséminer leurs forces et de s'affaiblir sur tous les points.

Avant d'achever cette dissertation, il n'est pas inutile de consacrer quelques lignes à un dernier objet, que nous devons mettre dans la catégorie des objets secondaires, c'est l'objet des opérations stratégiques d'un champ de bataille. Sa possession influant non seulement sur les modulations d'une affaire générale, mais aussi sur les suites d'une victoire ou d'une défaite, il est indispensable d'y fixer son attention. Cet objet est celui qui, du champ de bataille, nous mène vers l'objet secondaire ou principal des opérations des adversaires, par une voie plus courte que celle que les défenseurs ont à parcourir pour l'atteindre. La bataille de Bautzen nous en offre un exemple bien instructif. Les points de Preitz et de Gleina (fig. 8) étant plus rapprochés de Reichenbach, point de retraite des alliés, que ne le sont les points de Rreckvitz et de Klein-Jenkowitz, la

victoire ne manqua pas de se déclarer en faveur des Français, du moment où ils se rendirent maîtres de ces deux postes.

Un procédé géométrique très-simple peut nous guider dans la recherche de l'objet stratégique d'un champ de bataille. Si même ce procédé ne nous sert pas d'une manière infail-
lible dans tous les cas, il nous sera d'une grande utilité dans beaucoup d'autres.

Soient A, B, C, D (Fig. 7), les quatre points qui désignent la première ligne de bataille ; BE, la ligne de retraite. En joignant les points A, D et E par les lignes AE, AD et DE, nous formerons un triangle auquel je donnerai la dénomination de triangle stratégique d'un champ de bataille. Le poste E étant le point de retraite, l'objet stratégique devra donc se trouver sur l'extrémité de la ligne de bataille au point D ; car la ligne DE étant plus courte que les lignes BE et AE, sera la communication qui mènera au plus grand résultat, et D sera le point stratégique du champ de bataille.

En faisant l'application de ce procédé au terrain, en prenant pour exemple la bataille de Lutzen et la position de l'armée française, le lecteur se convaincra facilement que l'objet stratégique du champ de bataille était sur le

flanc droit de la position française , au point de Starsiedel. En effet , si les alliés , au lieu de porter leur attention sur le centre et le flanc gauche des adversaires , avaient dirigé leurs efforts contre l'aile droite , ils auraient pu donner une tournure avantageuse à la bataille , en menaçant et en compromettant la ligne de retraite des Français.

Ce procédé géométrique me paraît d'autant plus utile , qu'il peut facilement s'appliquer à tous les champs de bataille , et simplifie une recherche essentielle que l'idéologie militaire rendait souvent abstraite.

L'influence que la stratégie a sur les suites d'une bataille étant très-grande , il est toujours plus avantageux , lorsque les objets stratégique et tactique d'un champ de bataille ne se trouvent pas dans la même direction , de diriger l'attaque primitive plutôt contre le premier que contre le dernier , quand même la possibilité de le conquérir exposerait à de grandes difficultés.

DE L'OBJET PASSIF PRINCIPAL.

L'objet principal est un point difficile à désigner d'une manière invariable. Le sort de la guerre dépend souvent de l'énergie de caractère du Souverain ou de la nation. Les campa-

gues de Russie et d'Espagne en sont un tableau dont les teintes possèdent un caractère non douteux. Tout est relatif à l'égard de la recherche de ce point ; je m'abstiendrai même de la soumettre à une désignation invariable.

Néanmoins les rapprochemens des différens élémens , surtout lorsqu'ils sont appuyés par des exemples , forment quelquefois , d'une chose vague dans son principe , un domaine où les probabilités acquièrent un certain caractère de stabilité. Il en est de même de la recherche de l'objet principal des opérations. La capitale est ordinairement le foyer où , par le contact de la nation entière et des pays limitrophes , se concentrent l'industrie , la civilisation et les richesses nationales et individuelles. Tels sont Paris pour la France , Vienne pour l'Autriche , Berlin pour la Prusse , etc.

La concentration de tant de trésors forme de la capitale le point le plus cher et le plus essentiel de la nation. En s'en emparant , comme l'a dit un auteur célèbre (1) , « on frappe au cœur le principe vital » et le résultat d'une conquête pareille devrait être toujours d'un grand avantage pour les vainqueurs et

(1) Le comte Mathieu Dumas.

destructif pour les vaincus. Mais quelle différence de résultat n'avons-nous pas vu dans les campagnes des années 1806, 1809, 1812 et 1814? La Prusse, et la Russie continuèrent la guerre, quoique les capitales fussent tombées au pouvoir des ennemis; l'Autriche et la France firent la paix, du moment où les objets principaux des opérations furent occupés par les adversaires.

Pour que les circonstances ne nous mettent pas dans la triste obligation de nous soumettre à ces désavantages, on devrait chercher à placer ces grands foyers qui influent souvent d'une manière si vicieuse sur l'issue des guerres, en sens opposé des directions que la stratégie nous indique comme les plus sûres, ou les moins pernicieuses par leur position topographique. Nous en trouvons un exemple en Russie. Pétersbourg, foyer principal de l'industrie, de la civilisation et des richesses nationales et individuelles, adossé à la mer, entraînant les opérations dans des inconvéniens très-grands, est loin d'être l'objet principal des opérations stratégiques. Le second, Moscou, par son éloignement des frontières occidentales de l'Empire, ne peut servir d'appât qu'aux peuples de l'Asie.

Comme tous les pays ne sont pas favorisés

de même dans l'emplacement de l'objet principal des opérations , il faudrait y obvier par d'autres moyens. Le seul qui reste au pouvoir des nations est d'accorder à la capitale tous les élémens d'une force supérieure , qui puisse résister à celle des armées ennemies et aux ressources de la tactique , et ce moyen nous le trouvons dans les fortifications.

Mon avis ne pouvant être que d'un poids médiocre dans une discussion aussi grave , je ne puis mieux faire que de l'appuyer par les assertions énoncées par les maîtres de l'art. Tant de militaires distingués se sont prononcés en faveur des fortifications des capitales , leurs raisonnemens sont fondés sur tant de principes stables et profonds , que , je suppose , il ne reste plus aucun doute sur l'efficacité d'une disposition pareille.

DIXIÈME MÉMOIRE.

SUR LES BASES D'OPÉRATIONS,

AUTREMENT NOMMÉES LIGNES STRATÉGIQUES.

Je crois avoir fait sentir d'une manière assez palpable dans le huitième mémoire, la différence qui existe entre les bases d'approvisionnement et celles d'opérations. Jusqu'ici tous les auteurs qui ont écrit sur la stratégie, avaient confondu les différentes bases sous une seule dénomination, et les appelaient bases d'opérations. Il en fut de même des lignes alimentaires et d'opérations.

Présenter aux militaires qui cherchent à s'instruire deux objets d'une nature hétéro-

gène, sous la même dénomination, c'est embrouiller leur esprit et les mener souvent à des résultats vicieux. Une contradiction pareille ne manque pas d'agir aussi d'une manière nuisible sur la science même : c'est le meilleur moyen de n'être jamais d'accord sur ses différens élémens.

J'envisage les bases d'opérations comme les plus fermes appuis des armées, et je les retrouve dans les lignes stratégiques. Formées par des points auxquels la nature ou l'art donnent une stabilité positive, ces lignes consolident les manœuvres et ne peuvent pas être mieux désignées, que par bases d'opérations.

Les bases d'opérations sont, en général, les lignes qui unissent entr'eux les objets des opérations. Elles ont ordinairement deux directions différentes par rapport aux frontières qui servent de départ aux armées :

1. Perpendiculaires ;
2. Parallèles.

Comme les premières sont aussi les vraies lignes alimentaires et d'opérations, qui servent de voies aux armées et aux munitions de guerre et de bouche, je me propose d'en discuter avec détail l'emploi et les propriétés, dans le mémoire suivant. Je n'entamerai de disser-

tation que sur les principes et l'emploi des secondes.

Les bases d'opérations parallèles à la frontière et transversales à la marche d'une armée, remplissent deux buts essentiels :

1. Elles marquent et appuient le déploiement stratégique des forces actives ;

2. Elles servent de pivots aux grandes opérations des armées.

La défense immédiate étant toujours la plus salutaire pour maintenir l'intégrité d'un objet, tandis que la défense indirecte ne parviendrait pas toujours à le sauver, il est tout simple qu'il faut occuper ou couvrir immédiatement un point qu'on se propose de défendre. L'occupation de plusieurs de ces points qui couvrent le pays attaqué, forment justement ce qu'on nomme le déploiement stratégique.

Il est indispensable de conserver intacts tous les points qui le forment, car si l'un d'eux tombait au pouvoir des ennemis, tout le déploiement serait mis en défaut. La ligne menacée sur un des flancs ou percée dans le centre, perdrait de sa stabilité, et les troupes qui l'occupent, séparées les uns des autres, seraient obligées d'aller en chercher une autre, ou de manœuvrer de manière à reconquérir le point perdu.

Le déploiement stratégique doit être en rapport direct, dans l'offensive, avec l'objet qu'on veut atteindre, et dans la défensive, avec celui vers lequel on dirige son mouvement rétrograde. Cette analogie entre les points de départ et celui que les armées veulent atteindre, en fait dériver une combinaison de mouvemens qui nous ramène dans le domaine des grandes opérations offensives et défensives. Je me réserve donc d'en parler avec plus de détail, lorsque je serai parvenu à ces deux sections importantes de la science militaire.

Une position stratégique présuppose un déploiement stratégique aussi ; par conséquent non l'occupation d'un point isolé, mais celle de plusieurs points, dont la liaison forme une étendue de terrain que nous désignons par bases d'opérations ou lignes stratégiques. Par rapport au terrain, ces lignes peuvent être partagées en deux catégories :

1. En lignes dont les espaces qui se trouvent entre les objets des opérations offrent des obstacles non interrompus, comme un grand fleuve, ou une chaîne de montagnes ;

2. En lignes dont les espaces entre les objets des opérations, n'offrent aucune difficulté pour les franchir.

Les lignes de la première catégorie sont or-

dinairement plus difficiles à forcer, que celles de la seconde, car si les points que les assaillans veulent attaquer sont connus, les défenseurs trouvant sous la protection de chaque objet des opérations, une position favorable, forcent leurs adversaires à venir attaquer de front l'armée défensive et le point qu'elle protège. La défaite de l'objet actif des opérations en paralysant la défense immédiate, peut seule nous mettre en possession d'une pareille ligne stratégique.

La campagne de 1813 en Allemagne nous en offre un exemple. Les défaites des armées françaises à Dennevitz, sur la Katzbach, et à Kulm, avaient tellement affaibli le numérique de leurs forces, que les alliés n'appréhendèrent plus de se jeter en masse sur la ligne d'opérations principale des ennemis, et les forcèrent par là à abandonner la ligne stratégique de l'Elbe, qui fut franchie sans difficulté après ces trois victoires décisives.

Une ligne formée par une chaîne de montagnes, qui lie les objets des opérations entre eux, est celle que la chaîne du Hœmus offrait aux Turcs en 1829, mais dont ils n'ont su tirer aucun parti. La rivière de Kamtschik qui se présentait transversalement à la marche des colonnes russes, en rehaussait les grands

avantages. Mais les Turcs n'ayant pas su s'opposer à notre entrée dans les Balkans, ne furent plus en état de nous arrêter sur la ligne du Kamtschik qui fut forcée à gué par nos intrépides chasseurs.

Les bases d'opérations qui sont marquées par des points auxquels l'art ou la nature ont accordé une sorte de stabilité, étant les plus avantageuses pour appuyer les grandes opérations, sont aussi les lignes sur lesquelles les armées cherchent ordinairement à se maintenir et qui servent de pivots à leurs mouvements.

C'est en dépostant les ennemis d'une base d'opérations sur une autre, qu'on s'empare du pays qu'on attaque. On refoule les défenseurs jusqu'à l'objet principal, et on met fin aux hostilités en s'en rendant maître.

ONZIÈME MÉMOIRE.

SUR LES LIGNES ALIMENTAIRES, ET SUR CELLES D'OPÉRATIONS.

TOUTES les lignes qui , partant des bases d'approvisionnement ou des opérations , les réunissent avec les objets secondaires ou principal , s'appellent lignes de communications. Pour être cependant plus en rapport avec les propriétés qui les caractérisent , je les nommerai *lignes de jonctions* (1). Les auteurs militaires

(1) Je préfère la dénomination de jonction , car ces lignes étant celles qui joignent les points d'où partent les armées , avec les objets qu'elles se proposent d'atteindre , me paraissent , sous le rapport du sens général , être mieux rendues par la dénomination de *lignes de jonctions*.

qui ont écrit sur la stratégie ont donné à toutes ces lignes de jonctions la même dénomination, en les appelant lignes d'opérations. Confondre deux objets qui servent à deux buts tout-à-fait différens et dont les élémens sont différens aussi, c'est aller à grands pas vers des écarts qui font un tort réel à la science et qui nous égarent dans son application.

Fidèle au système de précision auquel je me suis fait une loi d'assujétir la stratégie, je crois devoir faire une différence qui servira de guide au jugement que nous devons porter sur les lignes de jonctions.

Je partage ces voies que nous appelons en général lignes, sur lesquelles roulent le charriage des munitions de guerre et de bouche et sur lesquelles reposent les grands mouvemens des armées, en deux genres, qui sont :

1. Les lignes alimentaires ;
2. Les lignes d'opérations.

Les premières sont celles qui alimentent la guerre et qui servent au transport des munitions de guerre et de bouche ; les secondes sont celles sur lesquelles les armées se meuvent, lorsqu'elles veulent atteindre l'objet des opérations.

Si les voies qui servent de ligne aux opérations étaient toujours les mêmes que celles qui

servent au transport des différens approvisionnementens, il serait juste que la différence que je viens d'énoncer fût envisagée comme un écart. L'expérience, au contraire, que j'appellerai à mon secours, parlera en faveur de mon assertion et suffira, j'espère, pour me disculper.

Pendant la campagne de 1809, après la bataille d'Eckmühl, l'armée française choisit pour ligne d'opérations, la grande communication qui, longeant la rive droite du Danube, mène par le chemin le plus court à Vienne. Mais combien de fois le Danube, qui coule parallèlement à la ligne des opérations, n'a-t-il pas servi de voie de communication pour le transport des approvisionnementens? La grande route de Linz à Molk a servi de ligne d'opérations aux Français, tandis que le Danube a pu être et a été, peut-être, leur ligne alimentaire.

Ce cas peut toujours avoir lieu lorsqu'un grand fleuve tombe d'équerre sur la base d'approvisionnement. Les grands fleuves navigables étant les communications les plus faciles, on simplifie beaucoup le transport de l'approvisionnement, toutes les fois qu'on est dans le cas de s'en servir, et qu'on s'en sert effectivement.

En 1828, dans la guerre contre les Turcs,

la communication qui , partant d'Isakezi , passe par Babadag et Basardjik , sert de ligne d'opérations aux Russes , tandis qu'Odessa , qui était la base alimentaire , fournissait tous les approvisionnemens par la mer Noire dans les villes maritimes , d'où on les transportait vers les points qu'occupaient les troupes.

Lorsqu'on est favorisé par les localités , comme les Russes le sont dans leurs guerres contre les Turcs , il est tout juste que les avantages qui en reviennent soient très-grands. La ligne alimentaire n'étant pas celle d'opérations , on ne se trouve pas à la merci des mêmes désastres , lorsque l'ennemi ne peut se porter que sur celle d'opérations. Le transport des approvisionnemens n'étant soumis à aucune interruption , l'interception de la ligne d'opérations , ne pourra plus avoir une influence aussi vicieuse sur les différens mouvemens , et sera , dans beaucoup de cas , plutôt un désavantage tactique que stratégique.

Les lignes d'approvisionnemens , cependant , s'identifient souvent avec celles d'opérations ou de coopérations : ces cas ont toujours lieu lorsque les fleuves qui déchirent le théâtre de la guerre coulent parallèlement à la base d'approvisionnement ; mais cette exception néanmoins ne doit pas annuler la différence que j'ai

cru devoir mettre entre elles. Cette différence est d'autant plus palpable, que les mêmes communications ne servent pas toujours de voies au charriage des munitions de guerre et de bouche et aux mouvemens des armées. Ainsi, entre plusieurs routes qui mèneront au même objet des opérations, il y en aura qui serviront au charriage de l'approvisionnement, que nous désignerons par lignes alimentaires, et d'autres où l'on fera mouvoir les armées, que nous nommerons lignes d'opérations.

Je partagerai encore les lignes d'opérations en deux genres différens :

1. En ligne d'opérations principale : c'est la communication qui nous mène à l'objet des opérations par le chemin le plus court; qui sert de voie à la plus forte masse des troupes offensives et de direction à l'opération principale. Je la nommerai *ligne directrice d'opérations*.

2. En lignes d'opérations, qui servent de direction aux colonnes, dont la tâche est, tout en coopérant au même But, de flanquer la directrice et de la mettre en sûreté. Je les désignerai par *lignes de coopérations* (1).

(1) C'est une dénomination que nous devons au général Vaudoncourt. Ce mot explique si bien le principe de la

Les lignes en général , alimentaires et d'opérations sont d'une importance majeure ; car servant de voies aux approvisionnemens et de direction aux opérations , elles doivent , dans les deux cas , être mises sous la sauve-garde de l'armée et choisies de manière à ne pas être à la merci des attaques des ennemis qui , en interceptant une des lignes , finiraient par ravir à l'armée active les élémens indispensables à son existence , ou par paralyser les grandes opérations.

Ces différentes routes doivent être faciles pour le transport des approvisionnemens , le mouvement de toutes les armes , et assurées contre les attaques des ennemis.

Pour garantir la facilité des transports des approvisionnemens et le mouvement des différentes armes , il faut :

1. Que le terrain soit ferme et à l'abri d'une prompte dégradation ;

2. Eviter autant que possible que la route aboutisse à de grandes difficultés de la nature , comme une chaîne de montagnes ou de grands fleuves dont le passage soit difficile (1) ;

chose , que je ne doute pas que les militaires se refusent de le recevoir comme terme militaire technique.

(1) C'est ainsi qu'en 1806 , Napoléon prit à revers tous

3. Que la ligne directrice ne longe pas le territoire ennemi, ou un terrain qui soit à sa disposition;

4. La ligne ne doit pas passer près de places fortes occupées par l'ennemi;

5. Elle doit être flanquée par les lignes de coopérations;

6. On fortifiera d'espace en espace les villes qui s'y trouvent, préalablement celles qui sont à cheval sur les fleuves, afin de s'assurer des passages faciles et sûrs;

7. Au manque de places fortes, on suppléera par des détachemens, lesquels, postés sur les points principaux, assureront l'intégrité de la ligne directrice.

Il serait difficile, ou pour mieux dire impossible, de donner une nomenclature plus complète et des explications plus satisfaisantes des différens genres de lignes d'opérations dont la stratégie est susceptible, que celles que le général Jomini nous a communiquées dans son *Traité des grandes Opérations*. Aussi ne me dissimulant pas l'impossibilité de donner quelque chose de meilleur à la place, je resterai

les grands fleuves qui se seraient présentés de front, s'il s'était dirigé de Francfort par Weimar. .

fidèle au système du Savant qui nous a si bien éclairé sur cette matière (1).

Le général Jomini accepte dix lignes d'opérations différentes (2).

Il appelle *les lignes d'opérations simples*, celles d'une armée agissant sur la même direction d'une frontière, sans former de grands corps isolés.

Les lignes doubles et multipliées sont celles d'une armée qui opère sur la même frontière, en formant deux ou trois corps agissant isolément vers un seul ou vers plusieurs buts.

Nous en voyons un exemple dans les opérations des armées alliées dans la Bohême, la Silésie et le Brandebourg en 1813, et qui se concentrèrent à Leipzig.

Les lignes intérieures sont celles qu'une

(1) Que le lecteur me nomme un ouvrage où l'explication des lignes d'opérations soit plus satisfaisante que celle que nous trouvons dans le *Traité des grandes Opérations*, et il me verra revenir franchement de ma conviction actuelle. Maintenant je soutiens encore que le général Jomini est le seul qui nous ait donné quelque chose de complet sur cette partie intéressante de la stratégie.

(2) Quoique j'aie donné ces mêmes explications dans mon *Système de guerre moderne*, je crois devoir les reproduire encore une fois pour offrir un tout plus satisfaisant.

armée forme pour s'opposer à plusieurs lignes de l'ennemi et auxquelles on donne une direction telle qu'on puisse rapprocher les différens corps et lier leurs mouvemens, sans que l'ennemi ait la possibilité de leur opposer une grande masse.

Ces lignes peuvent être simples ou doubles. En 1796, l'archiduc Charles forma une ligne d'opérations double intérieure en opérant sur la Murg et la Lahn. Il ne dépendait cependant que de lui de n'en former qu'une simple intérieure, en concentrant ses forces sur le Necker.

Les lignes extérieures présentent un résultat contraire ; ce sont celles qu'une armée formera en même temps sur les deux extrémités d'une ou de plusieurs lignes ennemies.

Telle était la position des généraux Moreau et Jourdan dans la même campagne de 1796.

Les lignes d'opérations sur un front étendu sont celles qui seront entreprises sur un grand développement contigu, par des divisions isolées, mais appartenant à la même masse et marchant au même but. On comprendra aussi sous cette dénomination des lignes formées par deux corps séparés sur une seule étendue donnée ; elles formeront alors lignes doubles sur un grand front.

En 1800 , le mouvement de l'armée de réserve au-delà des Alpes , avait été fait dans ce sens. La marche des divisions Thurreau , Chabran , le gros de l'armée commandé par Napoléon lui-même et les corps de Béthencourt et de Macdonald , en franchissant les Alpes pennines et helvétiques, la première par le Mont-Cénis , la seconde par le petit St.-Bernard , la troisième par le grand St.-Bernard , la quatrième par le Simplon , la cinquième par le St.-Gothard , marchaient vers le même but qui était Milan , et au 30 mai décrivaient une courbe qui s'étendait depuis Suze par Vercelli , Pallanza et Lugano.

Les lignes profondes sont celles qui , partant de leur base , parcourent une grande étendue de terrain pour arriver à leur but.

La campagne de 1812 , en Russie , nous en offre un exemple , et son résultat nous en a démontré les dangers.

Les lignes d'opérations concentriques consistent en plusieurs lignes , ou une seule divisée , qui partent de deux points éloignés , pour arriver sur un même point , en avant ou en arrière de leur base.

Les lignes d'opérations que Napoléon avait adoptées à l'ouverture de la campagne de 1809 pour l'armée qu'il commandait en personne ,

et celle du maréchal Davoust , étaient concentriques. Les deux masses manœuvraient sur les deux rives du Danube , et ce n'est qu'à la bataille d'Eckmühl que la réunion s'est opérée. Elles soumettent l'armée qui les prend à beaucoup d'inconvéniens et de dangers , et les résultats de la campagne de 1809 n'auraient peut-être pas manqué de justifier mon assertion , si l'archiduc Charles , en franchissant l'Isar , avait plus rapproché ses colonnes de route , pour pouvoir agir en masse au moment opportun , et s'il avait secouru la colonne du centre lorsqu'elle fut attaquée près de Rhor ; c'est , à peu près , de la journée malheureuse de Rohr que peut dater la décision de la campagne en faveur des Français. Les combats d'Abensberg et d'Eckmühl en furent les conséquences immédiates , car c'est l'échec du centre au couvent de Rhor qui avait intercepté toute communication entre les colonnes de droite et de gauche , et préparé ainsi leurs défaites.

Les lignes d'opérations excentriques sont celles que parcourt une seule masse qui part d'un point et se divise pour se porter sur plusieurs points divergens.

Pendant la campagne de 1800 , en Italie , le général Mélas , en quittant la position du Var ,

et se portant vers Turin, en dirigeant le corps du général Ott sur Stradella, prit une ligne d'opérations excentrique et prépara, par une faute aussi grave, la défaite de son lieutenant à Montebello. Leur divergence ne peut être qu'au détriment des armées qui opèrent ; voilà pourquoi elles ne peuvent être employées que dans les cas où on est favorisé par les forces physiques.

Les lignes d'opérations accidentelles sont celles qu'amènent des événemens qui font changer le plan primitif de campagne, et donnent une nouvelle direction aux opérations.

C'est dans le changement de la ligne directrice des opérations, dont je me réserve de donner une dissertation à la fin de ce chapitre, que consistent les lignes accidentelles. En changeant la direction perpendiculaire en mouvement latéral, le prince de Koutousof se servit, en 1812, de ligne d'opérations accidentelle. Ces lignes peuvent amener de grands résultats ; mais il ne faut s'en servir qu'avec précaution et habileté.

Les lignes d'opérations secondaires sont celles qui servent à désigner les rapports de deux armées entre elles, lorsqu'elles agissent sur un même développement de frontières.

De toutes les lignes d'opérations, la meil-

leure est la ligne d'opérations simple. Une armée qui agit sur la même direction, sans former de grands corps isolés, est toujours plus en sûreté, puisque la masse principale des troupes actives est plus rassemblée. Les lignes adjacentes ou de coopérations, tout en assurant son intégrité, serviront de voies aux mouvemens concentriques. Sans servir de direction aux opérations principales, mais coopérant au même but, ces lignes rempliront deux objets différens. Elles faciliteront le mouvement des colonnes en diminuant leur longueur, et flanqueront la ligne directrice.

Les opérations sur une seule ligne sont aussi les moins compliquées, et par conséquent les plus avantageuses.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à une armée qui se trouve dans l'offensive et maîtresse de ses actions, c'est de n'agir que sur une seule direction, et par conséquent sur une seule ligne d'opérations principale. On marche plus positivement vers le dénouement, qui est toujours la chose la plus importante.

Qu'on soit sur la défensive, par conséquent esclave des actions de ses adversaires, si même ceux-ci tombaient volontairement dans le désavantage des lignes multiples, ce n'est jamais une raison, si la chose est possible, de les

imiter. Au contraire, ce moment étant celui où les masses rassemblées deviennent indispensables et vraiment avantageuses, sera celui où l'on cherchera à opérer de manière à les avoir dans la même direction, pour pouvoir les concentrer sur le point décisif. L'opération se fera, sans doute, dans la direction qui offrira le plus de chances pour le succès ; car, lorsque le but principal est rempli, les objets secondaires rentrent d'eux-mêmes dans le néant.

C'est ainsi qu'en 1814, Napoléon défendit pendant plusieurs mois le territoire Français avec une poignée d'hommes, et se serait peut-être encore défendu pendant assez long-temps ; s'il n'avait pas morcelé ses forces et mis, par ce partage désavantageux, l'objet immédiat des opérations, l'armée, à la merci d'une défaite certaine, et livré par là l'objet principal aux coups de ses nombreux ennemis.

Les lignes directrice et de coopérations étant celles qui, dans l'offensive, en partant des bases d'approvisionnement ou d'opérations, nous mènent vers l'objet que nous nous proposons d'atteindre, tandis que dans la défensive, elles nous ramènent sur nos bases, doivent nécessairement être en rapport direct avec ces lignes qui leur servent de point de départ. Elles régleront le choix et désigneront celle qui se

qualifiera le mieux par sa direction et les propriétés des sections de terrain qui l'avoisinent, pour servir de directrice aux opérations, ainsi que celles que nous prendrons pour lignes de coopérations.

C'est dans le mémoire suivant que je parlerai des ressources que la science nous offre pour régulariser ces différens choix.

Avant de terminer ce mémoire, je crois devoir parler encore d'une manœuvre qui a rapport aux lignes d'opérations ; mouvement épineux, il est vrai, mais qui peut avoir des résultats très-importans : c'est le changement de la ligne directrice.

Il arrive quelquefois qu'une armée, restreinte à une stricte défensive, ne se trouvant plus en état de maintenir la ligne de jonction qui tombe perpendiculairement sur les bases d'opérations ou d'approvisionnement, se voit forcée de prendre une direction latérale pour pouvoir, en se plaçant dans le flanc de ses adversaires, menacer leurs communications et paralyser leurs mouvemens offensifs. C'est ce que nous appelons une défense indirecte. Napoléon, dans ses Mémoires a dit, non sans raison, que c'était l'opération la plus épineuse de la stratégie ; je dirai plus : c'est qu'une opération pareille ne peut être exécutée que dans son

propre pays, ou dans un pays allié, ou le matériel et les subsistances de l'armée sont à notre disposition, et leurs rassemblemens ainsi que leurs directions sont subordonnés à notre volonté. La raison en est toute simple, c'est qu'en changeant de direction perpendiculaire et en entamant un mouvement latéral, on découvre et on abandonne la base d'approvisionnement, qui peut facilement tomber sous les coups des adversaires, et qu'il est indispensable de s'en procurer une autre. Dans une contrée ennemie, où on ne peut pas changer à volonté de base d'approvisionnement, changement qui devient le *sine quâ non* de celui de la ligne d'opérations, cette manœuvre peut devenir pernicieuse.

Dans son propre pays même, ou dans un pays allié, on n'est pas toujours en droit de changer de ligne directrice, quand le désir nous en vient, car on irait souvent au-devant d'une perte certaine. En changeant de ligne d'opération comme on change aussi de base d'approvisionnement, il est indispensable que ce changement soit précédé par plusieurs conditions, sans lesquelles cette opération serait au détriment de l'armée qui l'entreprend.

1. La section de terrain vers laquelle on se

dirige , doit pouvoir offrir à l'armée défensive les moyens de continuer les hostilités , et posséder tout ce qui est nécessaire pour établir une nouvelle base d'approvisionnement , où se rassembleront les munitions de guerre et de bouche.

2. La contrée qui devient par le changement de la ligne d'opérations le théâtre de la guerre, doit posséder des prérogatives positives sous les rapports de la stratégie et de la tactique.

3. En changeant de ligne d'opérations et en abandonnant la retraite perpendiculaire , pour entamer un mouvement latéral , qui n'est , comme nous l'avons vu , qu'une défense indirecte , il ne faut pas perdre de vue que cet abandon peut n'être souvent que momentané , et que l'ancienne ligne d'opérations ne doit pas être tout-à-fait abandonnée à la merci des ennemis qui pourraient menacer l'objet principal des opérations et finir par s'en rendre maîtres en n'y faisant qu'une incursion. Il en résulte nécessairement une dissémination de forces , et c'est justement cette division d'une armée qui se trouve déjà rejetée par les circonstances sur une défensive désavantageuse et par conséquent dans une situation défavorable , que gît la grande difficulté de cette opération , qui

ne doit être entreprise que dans un moment opportun , et conduite avec autant de sagacité que de précaution.

En 1812 , l'armée russe a changé de ligne d'opérations , parce qu'elle manœuvrait dans son propre pays et que les riches contrées méridionales de l'Empire avaient facilité l'établissement d'une nouvelle base d'approvisionnement. En 1813 , l'armée alliée a aussi changé de ligne d'opérations , car , après ce changement , elle était allée se baser sur les places de la Silésie , qui lui offraient une base d'approvisionnement sûre et avantageuse par l'alliance avec la cour d'Autriche , dont l'adhésion au système politique des alliés n'était plus soumise à aucun doute.

DOUZIÈME MÉMOIRE.

SUR LA LIMITATION

DE L'ÉCHIQUIER STRATÉGIQUE.

La base d'approvisionnement et l'objet des opérations, sont les deux premières données sur lesquelles nous devons fonder nos calculs stratégiques. La première est une ligne qui est en notre pouvoir, le second est un point que nous voulons conquérir. Pour y parvenir, nous devons choisir entre les différentes voies qui nous mènent de l'une à l'autre, la route plus sûre, la plus facile, et par conséquent la plus avantageuse. La limitation de l'échiquier stratégique est l'opération la plus propre pour nous guider dans notre choix.

En prenant la ligne d'approvisionnement pour base et l'objet des opérations pour sommet, nous nous formerons facilement un triangle, en liant par des lignes les deux points extrêmes de notre base avec le sommet. Il s'ensuit que les deux côtés du triangle seront les lignes les plus menacées, puisqu'elles se présenteront les premières aux attaques d'un ennemi qui se dirigera dans le flanc du triangle.

Lorsqu'une de ces lignes extrêmes, comme CD ou CK (pl. 1^{re}, fig. 4), sert de ligne directrice, l'ennemi peut facilement, en se portant entre l'armée ennemie et sa base, l'en séparer et la forcer de revenir sur ses pas pour se faire jour l'épée à la main, ou de choisir d'autres directions peut-être moins avantageuses, moins conformes aux circonstances et aux localités, et qui seront en dissidence avec les règles de la stratégie. Une malencontre pareille peut bouleverser l'ensemble du plan de campagne et avoir des résultats très-funestes.

Toutes les lignes qui se trouvent dans l'intérieur du triangle seront, au contraire, moins exposées que les extrêmes, et la ligne la plus sûre sera toujours celle qui tombe perpendiculairement du sommet sur la base comme CG; car, avant d'y parvenir, l'ennemi sera obligé d'en intercepter plusieurs, qui ne sont jamais

sans surveillance, et avant d'arriver à la ligne centrale, il trouvera plus d'une entrave difficile à vaincre, et le plus souvent une impossibilité totale de l'atteindre.

Si les circonstances nous obligent cependant à nous servir d'une des lignes extrêmes, elles nous mettent alors dans l'obligation d'obvier à cet inconvénient par des mesures de précautions, qui consistent dans les détachemens de sûreté dont le devoir est de flanquer la ligne menacée et d'en assurer l'intégrité.

Lorsque la ligne extrême longe quelque terrain impraticable, comme la mer, un vaste marais, une chaîne de montagnes dont l'ennemi ne puisse aisément forcer les passages, ou un pays neutre ou ami, tous les inconvéniens s'aplanissent, et les détachemens de sûreté deviennent inutiles.

L'application de ces principes au terrain pourra beaucoup mieux nous les éclaircir. Prenons, par exemple, la campagne de 1813.

Berlin était la base d'approvisionnement de l'armée du Nord, Breslau celle de l'armée de Silésie (planche 2), Leipzig l'objet principal des opérations des deux armées. En prenant la ligne qui joint Berlin avec Breslau pour base, et le point de Leipzig pour sommet, nous formerons notre triangle stratégique ABC. Les

lignes directrices des deux armées étaient sur les deux lignes extrêmes du triangle , et se trouvaient les plus menacées de toutes celles qui partaient de la ligne AC. Celle AB se trouvait flanquée par un terrain que l'ennemi pouvait facilement envahir, en s'y portant de **Hambourg** et de **Magdebourg**. Il y avait donc une nécessité urgente de paralyser tous les mouvemens offensifs qu'il aurait pu entreprendre , en se basant sur ces deux places , et c'est justement ce qui fut fait. Le général comte de **Walmoden** , à la tête de 28,396 hommes et de 53 pièces de canon , fut détaché pour couvrir la ligne extrême de **Berlin** à **Leipzig** , contre les tentatives que le maréchal **Davoust** pouvait faire de **Hambourg**. Il prit position derrière la **Stecknitz** , entre **Lauenbourg** et **Mollen** , et après beaucoup de mouvemens offensifs et de retraits , paralysa avec beaucoup d'habileté toutes les opérations des ennemis.

Les généraux **Tchernichef**, **Hirschfeld** et **Puttlitz** , à la tête de 13 à 14,000 hommes , furent envoyés du côté de **Magdebourg** , et remportèrent à **Belzig** une victoire complète sur les troupes françaises sorties de la place sous les ordres du général **Gérard**.

C'est ainsi que ces deux corps flancans dégagèrent tout le terrain compris entre la rive

droite de l'Elbe et la ligne extrême de Berlin à Leipzig, de toutes les tentatives que l'ennemi avait projeté.

Sur le flanc gauche, la ligne directrice de l'armée de Silésie était aussi sur la ligne extrême du triangle stratégique; mais cet écart n'entraînait dans aucun inconvénient majeur. Cette ligne était flanquée par les frontières de la Moravie et de la Bohême, pays confédérés, qui mettaient cette ligne en sûreté.

Il en était tout-à-fait autrement des mouvements de Napoléon. Basé sur les places de l'Elbe depuis Hambourg jusqu'à Dresde, sa ligne directrice contre l'armée de Silésie, en partant de Dresde, allait par Bautzen, Gorlitz, etc., et se trouvait sur le côté EC du triangle DEC, longeant une frontière ennemie. Les alliés pouvaient, en débouchant par Bohm, Leipa, Zittau ou Hirschberg, inquiéter la ligne d'opérations des Français et leur intercepter leur communication avec Dresde. Mais l'armée de Bohême, employée dans des opérations offensives contre cette ville, ne pouvait pas se disséminer pour entreprendre ce mouvement, et il n'y avait pas d'autres troupes disponibles qu'on ait pu y employer.

Toutes les lignes de la gauche qui aboutissaient à Berlin, comme celles de Torgau, Wit-

temberg, Magdebourg et Hambourg, étaient assurées l'une par l'autre, et la dernière longeait, en grande partie, un terrain neutre ou paralysé par un manque total de troupes.

Tel a été aussi le défaut dans lequel l'armée de Bohême est tombée pendant la même campagne. Sa ligne directrice se trouvait sur l'extrême droite EG du triangle stratégique EFG, cette ligne avait l'inconvénient de longer la ligne de l'Elbe qui était au pouvoir des Français et de passer, à peu près, sous le canon de Königstein, où les Français pouvaient franchir en sécurité le fleuve et intercepter la ligne directrice des alliés.

Plus tard, au moment du mouvement offensif de cette armée sur Leipzig, le même écart se fit sentir aussi dans le triangle BFG ; mais on obvia à tous les dangers, en masquant la ligne de l'Elbe et la place de Dresde, d'où les Français pouvaient déboucher, par le corps du comte Tolstoy, qui protégea la ligne extrême BG.

Dans la guerre que les Russes ont soutenue contre les Turcs en 1828, leur ligne directrice était aussi sur l'extrême gauche de la base comprise entre Ismaïl et Boukarest, qui formait avec le point de Varna le triangle stratégique ; mais cette ligne longeait la mer Noire, qui

était au pouvoir des Russes et qui la mettait à l'abri de toute attaque.

Les exemples que je viens d'offrir au lecteur, seront suffisans pour le guider dans l'opération primitive, qui a la formation du triangle stratégique pour but. Ce triangle se trouvant une fois désigné, l'appréciation des différentes lignes qui, en partant de la base, aboutissent à l'objet des opérations, devient facile et d'une efficacité non douteuse. On choisit entre ces lignes celle que des circonstances impérieuses, ou les avantages des localités, nous obligent à préférer aux autres; le triangle stratégique nous servira à en connaître les prérogatives ou les désavantages, et à voir si l'emplacement de la directrice n'exige pas d'autres secours que celui des lignes de coopérations, ou bien si des détachemens de sûreté deviennent nécessaires pour en assurer l'intégrité.

Ici finit ce que j'ai nommé *le système géographique* de la stratégie. Le lecteur a pu se convaincre qu'il est composé d'élémens stables, car leur majeure partie est basée sur la géographie militaire, qui offre une nature immuable; que loin de ne posséder ni règles ni principes, ce système en offre une très-grande

série qui , liés ensemble par des nœuds indissolubles , impriment à cette partie de la science militaire , un caractère synthétique qu'on ne saurait méconnaître.

Après avoir achevé les développemens de la section théorique de la stratégie, passons maintenant à la partie pratique, que j'ai nommé *le système opératif*.

TREIZIÈME MÉMOIRE.

SUR LE SYSTÈME OPÉRATIF

DE LA STRATÉGIE,

OU

SUR LE MÉCANISME DES GRANDES OPÉRATIONS.

Le système opératif de la stratégie est la section pratique de la science de la guerre. Il nous donne les moyens d'offrir en effets et en résultats, ce que *le système géographique*, qui en est la vraie partie théorique, nous donne en règle et en préceptes.

La tâche imposée à la partie opérative de la stratégie consiste à nous indiquer les moyens

les plus sûrs et les moins pernécieux que la force active doit employer pour s'emparer des objets et des bases d'opérations. Ces moyens nous mènent au vrai but vers lequel tendent nos mouvemens, celui de conduire graduellement l'armée à travers l'échiquier stratégique jusqu'à l'objet principal des opérations, dont la possession doit décider du sort de la guerre.

Le système opératif de la stratégie est basé :

1. Sur une appréciation juste et détaillée des avantages du terrain, sous les rapports géographique et militaire ;
2. Sur le calcul du temps et des distances ;
3. Sur la rapidité des mouvemens.

La première sert à nous familiariser avec le terrain, avec ses ressources et ses prérogatives; le second à calculer le temps nécessaire et les espaces à franchir pour parvenir à l'objet des opérations, et la troisième, dans le cas que les assaillans et les défenseurs se trouvent à égale distance de l'objet qu'ils se proposent de conquérir ou de défendre, nous offre la faculté d'y prévenir l'adversaire. Dans ces trois principes qui servent de base *au système opératif*, nous trouvons les élémens qui le consolident, le calcul qui le régularise, et le caractère dont il doit être empreint.

Un chef qui manie ses masses avec dextérité et vitesse sera toujours en gain sur un adversaire moins expert et moins prompt. Cette prépondérance dépend de la sagacité du chef et de la bonté de l'armée. Le choix des communications les plus courtes et les plus avantageuses, la désignation des objets qui doivent avoir une influence positive sur le sort de la guerre, etc., dépendent des facultés intellectuelles du premier, la célérité des marches, de la constitution physique et des dispositions morales de la seconde.

L'usage ayant aboli les tentes, les grands avantages qui proviennent de la vivacité des marches, ayant diminué de beaucoup le nombre des équipages, les grandes opérations en devinrent plus rapides et plus décisives.

C'est du maintien rigide des trois élémens que je viens de désigner, que nous ferons dériver le résumé des combinaisons applicables à l'attaque et à la défense.

L'un et l'autre état exigent une discussion et une préparation préliminaires, car c'est le meilleur, et à peu près le seul moyen de maîtriser les différentes combinaisons et de dominer sur l'échiquier stratégique. Si même les modulations de la guerre, lorsque nous parvenons aux opérations, nous obligent souvent d'y

apporter quelques modifications, une fois que l'attaque et la défense ont été discutées et préparées d'après les lois de la science, ces modifications, qui sont ordinairement simples, faciles et partielles, en deviennent aussi plus efficaces. Si j'affirme que, lorsque les ressources de l'échiquier stratégique ont été bien comprises et scientifiquement développées, les modifications que nécessitent les cas imprévus, ne sont que partielles et par conséquent d'un danger temporaire, je suis aussi redevable au lecteur de l'exposition des raisons qui servent de base à ma conviction.

Quoique j'aie déjà eu l'occasion de saisir le vrai sens de ce que nous entendons par les ressources de l'échiquier stratégique ; pour offrir au lecteur une description plus complète et moins abstraite du vrai esprit *du système opératif* de la stratégie, je crois devoir rassembler dans le même cadre, le principe et l'application, et faire de tous les élémens passifs et actifs de la guerre, un tout qui nous servira plus tard à mettre en pratique, ce que la théorie nous donne en règles et en préceptes.

Nous partageons ordinairement *le système opératif* en deux modes d'opérations, qui sont :

1. Le mode offensif ;

2. Le mode défensif.

Quoique ces deux modes soient diamétralement opposés l'un à l'autre, ils n'en sont pas moins liés entre eux par des liens indivisibles. Ils servent réciproquement de base aux différentes opérations qui en proviennent. Le mode offensif ne peut être vraiment assuré et d'une efficacité certaine, que lorsque la partie défensive est réglée et possède une force intrinsèque positive. Le mode défensif, de son côté, étant un état de faiblesse et de désavantage, doit, en utilisant les prérogatives de son état, profiter de chaque moment opportun pour repasser du mode défensif à l'offensif, et réparer les pertes antérieures ou faire de nouvelles acquisitions.

Pour que le système opératif d'une armée qui entre en campagne, soit complet, il est indispensable que les deux genres d'opérations qui peuvent caractériser ses différentes entreprises, soient développés avec détail et avec exactitude.

Ces deux modes qui guident nos opérations, quoique d'une nature tout-à-fait hétérogène, reposent sur les mêmes élémens : la force de l'agent mobile et les ressources des objets passifs. Leur enchaînement doit nous paraître d'autant plus intime, qu'en approfondissant leurs principes et leurs résultats, nous nous

convaincrons facilement du lien qui les unit. C'est l'armée qui attaque ou qui défend les objets passifs du théâtre de la guerre, c'est dans ces objets passifs que les armées trouvent les soutiens et le but de leurs opérations, c'est enfin le choc des agens mobiles qui décide du sort des objets passifs.

Le système opératif de la stratégie, embrassant de grandes sphères et non des sections tronquées, ne pouvant prévoir ou régler que les modulations des grandes opérations et non des parties de détail, nous met dans l'obligation, pour ne pas dépasser les limites de son état naturel, de ne nous occuper des échiquiers, que dans leur état d'ensemble; d'autant plus que nous avons déjà eu l'occasion de discuter les ressources des différens objets topographiques, qui se présentent à nos yeux sur la surface du globe, en les considérant dans leurs détails.

Le théâtre de la guerre, dans son ensemble, peut se présenter à nos opérations : . . .

1. En échiquier ouvert et sans aucune valeur intrinsèque ;
2. En échiquier fortifié par l'art ;
3. En échiquier fortifié par la nature ;
4. En échiquier fortifié par l'art et la nature.

Le secours des armées est indispensable pour tous les quatre , mais jamais ce secours ne devient plus nécessaire et plus efficace , que lorsqu'on veut défendre un échiquier de la première catégorie ou attaquer ceux des trois dernières. La facilité d'aborder le premier et de défendre les trois derniers , ainsi que la difficulté de défendre l'un et d'attaquer les autres , rendent la présence de l'agent mobile indispensable.

L'échiquier de la première catégorie étant celui qui ne possède ni grands fleuves , ni chaîne de montagnes , ni points fortifiés , est sans doute le plus difficile à défendre et le plus facile à attaquer. Ne possédant aucun des éléments de la force passive , c'est la force mobile qui seule décide de son sort. Quoique cette sorte d'échiquier se présente rarement sur la surface de la terre , nous en trouvons cependant un exemple dans la partie orientale de la Bulgarie. Limitée vers l'est par la mer Noire , vers le nord par la ligne du Danube , et vers le midi par la chaîne des Balkans , cette section de terrain enclavée entre ces trois grandes difficultés , n'offre par elle-même aux armées qui y opèrent , aucun obstacle de la nature ou de l'art qui pussent multiplier les difficultés de l'attaque ou faciliter les moyens de la défense.

La ligne du Danube une fois franchie (et quel est le fleuve d'une grande étendue, lorsqu'il s'agit de le franchir), on ne trouve que des plaines ouvertes qui vont à perte de vue. Tous les fleuves qui pourraient entraver un peu les mouvemens offensifs, y sont si peu fertiles que, pendant les grandes chaleurs, on peut à peu près les passer partout à gué. Prenant leurs sources dans les Balkans, ils vont se jeter dans le Danube, et se présentant parallèlement au mouvement des armées assaillantes, ils paralysent les dernières ressources du système défensif.

Une ligne fortifiée comme le Danube, lorsqu'il s'y trouve pour la défendre, une force mobile qui possède les vertus nécessaires pour constituer une bonne armée, peut être envisagée comme une base d'opérations très-avantageuse. Mais elle perd tout-à-fait son efficacité lorsqu'elle est défendue par une armée ottomane. Organisées sur un type vicieux, ne possédant aucune persévérance dans le courage, et étrangères aux savantes manœuvres de la tactique, les troupes turques devraient toujours plutôt se restreindre à la défense des Balkans que, par l'infériorité de leur tactique, je con-

sidère comme leur ligne stratégique frontière.

Sur des échiquiers de cette catégorie, les batailles sont plus fréquentes, car l'art des manœuvres y trouve trop peu d'appui et de ressources. La tactique y domine sur la stratégie, et le choc des forces mobiles décide de leur possession.

Les Turcs ne pouvant jamais résister au choc des troupes européennes, ne peuvent s'y attendre qu'à des désastres et à la destruction de leurs forces mobiles. La défaite de l'agent actif étant une fois consommée, qu'arrive-t-il? La chaîne des Balkans, qui doit être la vraie base des manœuvres stratégiques des Ottomans, réduite à ses ressources intrinsèques, ne devient plus un obstacle aussi difficile à franchir.

Tel est l'exemple que nous offre la campagne de 1829, et les résultats de la bataille de Koulevtcha.

L'échiquier de la seconde catégorie possède sans doute de grandes prérogatives par la force des points de défense permanente qui s'y trouvent; mais, d'un autre côté, tous ces points étant sous la sauve-garde des forces mobiles, en paralysent un si grand nombre, que souvent l'état qui est défendu par des lignes fortifiées, est obligé de mettre sur pied des armées qui surpassent ses moyens.

Pour un homme dont l'esprit est riche en conceptions et en ressources, c'est un terrain avantageux. Conduisant les forces mobiles à travers ce labyrinthe de places fortes, trouvant dans chacune d'elles un appui pour ses opérations, cet échiquier lui offre plus de moyens pour opérer offensivement. Une guerre pareille est sans doute très-dispendieuse pour l'état ; mais ses modulations en deviennent du moins plus efficaces.

La partie nord-est des frontières de la France nous en présente un exemple, et quoique cet état ait été vaincu en 1814, il ne faut pas oublier que la France avait à s'opposer au choc d'une coalition dont les forces nombreuses s'étaient appesanties sur son territoire. Napoléon a su cependant, avec une poignée de braves, résister pendant près de trois mois à des armées quadruples en force, qui avaient franchi la ligne frontière sur plusieurs points.

Un échiquier de la troisième catégorie est une section de terrain qui possède une chaîne de montagnes et de grands fleuves qui se présentent transversalement au mouvement offensif des ennemis, et mettent des entraves à ses opérations. Ces remparts naturels servent à couvrir les positions stratégiques et tactiques, qu'on prend sous leur protection, et leur pré-

tent une force majeure positive, dont les prérogatives paraissent dans tout leur jour au moment d'un engagement général. La défensive y rencontre de grandes ressources pour ses opérations, l'offensive, au contraire, y épuise souvent les siennes et trouve dans les entraves qu'elle est obligée de vaincre, des obstacles périlleux pour ses opérations. Ces difficultés naturelles se présentent à ses efforts comme des masses de résistance que la stratégie, secourue par la tactique, rend souvent indomptables.

Tel est l'échiquier que l'armée de Bohême avait choisi en 1813 pour ses opérations. La chaîne de l'Erz, l'Éger et la Moldau, formaient une triple ligne de résistance, qui offrait aux alliés trois positions défensives stratégiques, derrière lesquelles ils pouvaient s'opposer avec facilité aux efforts offensifs des Français. Ces abris, sous la protection desquels les alliés conservaient la faculté de soustraire leurs projets aux ennemis, leur offraient les moyens de profiter de chaque inadvertance que ceux-ci pouvaient commettre, pour tomber sur leurs lignes de jonctions.

L'échiquier de la quatrième catégorie est celui qui possède le plus de forces intrinsèques. C'est le terrain le plus avantageux pour les opérations de la stratégie dont toutes les chan-

ces sont en sa faveur. L'armée y opère, trouvant, pour ainsi dire, à chaque pas et dans toutes les directions, des positions avantageuses sous le rapport de la défense, où elle peut y soutenir le choc de ses adversaires avec une prépondérance marquée et un avantage que même les succès tactiques de ses ennemis ne sauraient paralyser, encore moins anéantir.

Telle a été, avant la paix de Paris, la partie orientale des frontières de la France, comprise entre Mayence et Bâle. Les avantages de la nature, renforcés par ceux de l'art, y sont tellement grands, qu'une armée chargée de sa défense aurait pu s'y maintenir avec succès contre une force quadruple qui aurait voulu l'attaquer de front.

Tels sont les caractères des quatre différens échiquiers que la main de la nature et les prérogatives de l'art offrent à nos manœuvres. La juste appréciation de leurs avantages comme de leur faiblesse, nous met à même d'y utiliser les forces mobiles de manière à pouvoir nous y maintenir avec facilité. Les ressources de la nature et de l'art étant les plus fermes appuis de l'agent actif, chaque ligne stratégique lui servira de barrière protectrice contre les tentatives des ennemis. C'est aussi en considération de ces grands avantages que ces ap-

puis sont ordinairement les pivots des grandes opérations. Les vertus intrinsèques de ces bases étant une fois bien comprises et bien développées, rendent les modifications que les malencontre nous obligent à apporter au plan général de la guerre, d'un danger temporaire. Si un désastre tactique oblige l'armée défensive à abandonner une base d'opérations qu'elle croyait pouvoir défendre avec succès, elle se replie sur une autre, y retrouve tout aussi bien la faculté de se reformer et de profiter d'un moment opportun pour reprendre l'offensive.

Une fois que l'appréciation de l'échiquier stratégique a été développée avec exactitude et qu'on se soit familiarisé avec les élémens de l'attaque et de la défense, on se met en mesure d'y faire manœuvrer les forces mobiles. Ces manœuvres étant offensives ou défensives, appartiennent au mécanisme des grandes opérations de ces deux modes, auxquels je me fais un devoir de consacrer des articles séparés.

En attendant, je jetterai à la hâte mes idées sur la composition des armées actives et sur leurs positions préliminaires.

QUATORZIÈME MÉMOIRE.

SUR LA COMPOSITION

DES ARMÉES ACTIVES.

Nous avons eu l'occasion de nous convaincre de la valeur des armées et du rôle important qu'elles sont appelées à jouer pendant les hostilités. Elles sont les agens mobiles, ainsi que les objets immédiats des opérations, car leur action maintient l'intégrité des points qu'elles attaquent et du théâtre de la guerre en général. La composition des armées destinées à envahir ou à défendre un pays, est donc d'une importance qui ne saurait assez attirer notre attention.

A quoi nous serviraient les places fortes, les

camps retranchés et les bases d'opérations, s'il n'y avait pas assez de troupes pour en défendre les approches? Avoir même une armée, mais dont la force ne soit ni en rapport avec celle qu'elle doit combattre, ni avec le nombre des objets dont elle doit s'emparer ou qu'elle veut défendre, c'est marcher à grands pas vers sa ruine. Tel est l'exemple que nous offre la campagne des Français en 1814.

Le nombre effectif des hommes n'est pas la seule vertu que doit posséder une armée; elle doit briller aussi par son organisation et la bonté des individus qui la composent. A combien de graves et pénibles réflexions ne se sent-on pas porté, lorsqu'on songe qu'une journée suffit quelquefois pour démoraliser ou pour détruire une armée? Et cependant l'issue d'une journée aussi fatale et aussi étonnante ne dépend pas toujours du nombre, mais des vertus intrinsèques des troupes qui en sont les arbitres.

Que les qualités stoïques du chef qui doit les commander soient aussi en rapport avec celles qui caractériseront les armées. C'est le plus sûr moyen de prévenir les désastres flétrissans des capitulations d'Ulm et de Baylen. Heureusement ces cas sont rares dans l'histoire, qui, en bien plus grand nombre, ne nous cite que

des beaux faits et des actes de dévouement. Qu'on n'oublie pas que les armées ne se battent bien que lorsqu'elles sont bien conduites, et que les guerres décident souvent du sort des états.

Battre ses ennemis et s'emparer des objets des opérations, tels sont les devoirs qu'on impose à une armée qu'on met en campagne. Lorsqu'on procède à la composition de la force mobile, deux notions essentielles deviennent indispensables :

1. Le nombre des forces effectives que les ennemis peuvent utiliser, et les ressources que le pays leur offre pour en compléter le déficit ;

2. Une donnée exacte du nombre et de la valeur intrinsèque des objets des opérations, dont les assaillans devront se rendre maîtres et que l'armée défensive devra placer sous sa protection immédiate.

La première de ces données ne peut ordinairement être soumise qu'à un calcul approximatif ; car les ressources des pays sont rarement susceptibles d'un examen sûr et invariable. L'austérité des circonstances leur accorde quelquefois des développemens qu'il est difficile de prévoir et dont il est plus difficile encore de calculer l'extension. Au reste, ce calcul,

quand même il ne serait qu'approximatif, pourvu qu'il soit fait avec une sorte de probabilité, ne pouvant pas nous entraîner dans de trop graves erreurs, pourra servir de base à celui auquel nous voudrions soumettre les forces effectives des ennemis.

Il en est tout-à-fait autrement des objets passifs des opérations; leur nature d'immutabilité en facilite la stricte observation. En interrogeant la carte, on se met bientôt au fait de leur nombre, en les soumettant à une reconnaissance et un examen même furtifs, on se trouve à même d'en apprécier la valeur intrinsèque.

Parmi les objets passifs des opérations qui devront servir de base à la formation des forces actives, nous mettrons :

1. Les places fortes, dont une partie, comme nous l'avons vu plus haut (1), influent d'une manière directe, et l'autre d'une manière indirecte sur les opérations offensives, et dont les premières seront soumises à des sièges ou des blocus, tandis que les secondes deviendront les objets de simples observations;

2. Les points qui, sans être fortifiés, in-

(1) Voyez le sixième Mémoire.

fluent sur les grandes opérations , par les avantages de leur assiette et les grandes prérogatives que nous retirons de leur possession. Telles sont les villes qui nous livrent le passage des grands fleuves , les points qui nous mettent en possession de l'entrée des chaînes de montagnes , les nœuds des grandes routes , etc. ;

3. Les lignes qui servent de voie aux opérations et au charriage des approvisionnemens , car en avançant dans le pays auquel on fait la guerre , on allonge la directrice ainsi que les lignes de coopérations et alimentaires , et pour en maintenir l'intégrité on est obligé de les échelonner avec des détachemens (1).

Le nombre et la valeur intrinsèque des objets des opérations étant reconnus et appréciés , ils serviront de guide pour le calcul des forces effectives nécessaires pour s'emparer des objets des opérations lorsqu'on est dans l'offensive , et pour maintenir leur intégrité lorsqu'on est sur la défensive.

Les deux données dont je viens de parler serviront de base à la composition des armées qu'on voudra mettre en campagne , et les grands résultats qui proviendront de leurs opé-

(1) Voyez le onzième Mémoire.

fations ne manqueront pas de servir d'indication salutaire à l'attention sévère et réfléchie qu'on doit accorder à leur composition.

Le nombre de troupes de chaque arme qu'on doit mettre en campagne étant soumis à des modifications d'après la nature topographique du terrain où on se propose de faire la guerre, rend la composition des armées, sous le rapport de la proportion qui doit exister entre l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, trop hypothétique pour vouloir en préciser l'énumération. Il est cependant tout simple que, dans un pays de montagnes, cette composition sera basée préalablement sur le calcul de l'infanterie, et que dans des contrées où la nature n'offre pas de grandes difficultés à vaincre; cette proportion entre les trois armes se fera d'après les règles de la grande tactique, aux ressorts de laquelle cette détermination me paraît appartenir exclusivement.*

QUINZIÈME MÉMOIRE.

SUR LES POSITIONS PRÉLIMINAIRES

DES ARMÉES.

APRÈS avoir interrogé la carte et s'être rendu un compte exact et détaillé de tous les avantages et de toutes les difficultés du terrain qu'on veut conquérir ou défendre; après avoir jeté un coup d'œil attentif sur la configuration des frontières et s'être pénétré du nombre, de la valeur et des propriétés des objets stratégiques des opérations; après avoir réglé toutes les ressources de la base d'approvisionnement et désigné la communication la plus avantageuse pour servir de ligne directrice, on pro-

cède à l'emplacement préliminaire des armées qui doivent envahir ou défendre le terrain qu'elles veulent se disputer.

Les frontières ennemies étant pour les assaillans le premier terme de l'invasion, et pour les défenseurs la ligne la plus avancée qu'ils se proposent de défendre, cette ligne est ordinairement le lieu de rassemblement des deux partis. Les devoirs imposés aux armées offensives et défensives consistent : pour la première, à forcer la frontière ennemie, à battre l'armée qui lui est opposée et à s'emparer de l'objet principal, dont la possession doit décider du sort de la guerre ; pour la seconde, à défendre l'invasion de la ligne frontière, en résistant à son ennemi, et à maintenir l'intégrité de tout le territoire. Il s'ensuit que l'emplacement préliminaire des armées belligérantes doit être en rapport :

1. Avec la configuration des frontières ;
2. Avec l'emplacement de l'armée qu'on se propose de combattre ;
3. Avec la ligne directrice des opérations ;
4. Avec l'objet principal des opérations ;
5. Avec la base d'approvisionnement.

Les règles pour l'emplacement des armées doivent donc être une conséquence immédiate de celles que nous avons établies pour la con-

figuration des frontières , ainsi que pour les objets et les bases d'opérations et d'approvisionnement. Nos discussions sur leurs propriétés , leur emploi et leur valeur intrinsèque , ont suffi pour établir le mode d'après lequel nous devons régler leur choix , et définissent aussi le rôle important qu'ils sont appelés à jouer dans les grandes opérations.

Le lecteur ayant pu se convaincre dans le courant de l'ouvrage , que les lois de la stratégie , ne sont pas fondées , comme on l'avait prétendu autrefois , sur des principes vagues , mais portent plutôt un caractère synthétique qu'on ne saurait méconnaître ; qu'en partant d'un faux principe on arrive à un faux résultat ; il se convaincra facilement , qu'en plaçant la force active en sens inverse des objets qu'elle doit défendre ou de ceux qui peuvent appuyer ses opérations , on marchera vers des résultats qui peuvent influer d'une manière vicieuse sur le résultat de la guerre.

Nous avons discuté avec détail dans le VI^e mémoire sur la configuration et les propriétés des frontières ; dans le VIII^e sur les bases d'approvisionnements ; dans le IX^e sur les objets des opérations , et dans le XI^e sur les lignes d'opérations ; ce sont ces raisonnemens qui devront nous guider dans le choix des points où nous

devrons placer préalablement des armées assaillantes et défensives.

La règle générale impose aux défenseurs le devoir de se porter vers l'endroit que leurs adversaires choisissent pour débouché. Dans le cas où la frontière décrit une ligne droite qui n'est défendue par aucun obstacle marquant de la nature ou de l'art, l'emplacement des armées défensives devient d'autant plus difficile que, les assaillans ayant à leur choix plusieurs points, souvent également avantageux, où ils peuvent franchir cette ligne, mettent les défenseurs dans la situation embarrassante de se trouver prêts à recevoir leurs adversaires sur plusieurs directions. Soumettre à une observation immédiate, tous les points d'intersections d'une frontière ouverte, serait tomber dans le défaut de la dissémination des forces. Le seul moyen et le plus efficace, dans un cas pareil, est de prendre une position centrale qui soit à peu près à égale distance de tous les points, et lorsque l'ennemi aura prononcé son mouvement, de se porter avec la masse des troupes à sa rencontre, en occupant par des détachemens d'observation, les principales communications qui mènent des extrémités de la ligne frontière au centre du pays, afin de paralyser les incursions que l'ennemi pourrait y faire.

Si la ligne frontière est défendue par des places fortes, elle offre aux défenseurs des avantages incontestables, et rend, au contraire, le mouvement offensif des assaillans, esclave de l'emplacement de l'armée défensive. Possédant dans une frontière fortifiée, des bases avantageuses d'opérations et d'approvisionnement, en s'appuyant sur une des places, les troupes défensives obligent les assaillans à venir les chercher dans leur position et leur ravissent tous les moyens de pouvoir la franchir sur un autre point, pour ne pas livrer leurs lignes de jonctions à leurs ennemis.

Si la frontière n'étant défendue sur ses côtés par aucun obstacle naturel ou fruit de l'art, décrit un angle saillant (Fig. 2), la position de l'armée défensive se trouve sur la ligne AC : car si elle avançait imprudemment vers B, l'ennemi qui se porterait vers A ou vers C, en prenant toute la section renfermée dans ABC à revers, parviendrait facilement à la couper de ses lignes de jonctions et à l'isoler. La position D, au contraire, deviendra une position centrale entre les deux points d'intersections A ou C, et offrira aux défenseurs les moyens de se porter vers l'un ou l'autre point et d'y prévenir leurs adversaires.

Si la frontière est fortifiée , le cas rentre dans celui d'une ligne droite bien défendue ; l'armée défensive pourra choisir sa position et forcer les assaillans à venir la chercher.

Si l'angle que forme la frontière est rentrant (Fig. 3), la position devient inverse. L'armée défensive devra se diriger vers l'une des parties saillantes A ou C, en occupant la partie rentrante B par un corps détaché, pour s'opposer à quelques incursions que l'ennemi pourrait y faire. Cette position des défenseurs en A ou C leur donne la faculté de prendre leurs ennemis à revers, s'ils s'avisent de manœuvrer par l'angle rentrant vers B.

Quant à l'emplacement des armées par rapport à la directrice, l'objet principal des opérations et la base d'approvisionnement, cet emplacement doit se faire de manière à pouvoir les couvrir immédiatement tous les trois, car ils forment une des parties fondamentales des grandes opérations.

Telles sont les règles générales qui doivent nous guider dans l'emplacement des armées. C'est surtout lorsqu'on est sur la défensive, qu'on portera son attention vers les points les plus faibles.

Cependant les armées du système de guerre

moderne, sont tellement nombreuses, que pour ne pas trop allonger les colonnes de route, ce n'est pas un seul point de la ligne frontière qu'on choisit pour franchir cet obstacle, mais plusieurs. On calcule et on fonde les mouvements sur des marches concentriques qui mènent vers les premiers objets des opérations qui se présentent au mouvement des armées. Une disposition pareille attire par conséquent l'attention des défenseurs vers plusieurs points mis en échec. Vouloir garder tous ceux de la ligne frontière, qui sont d'une égale importance, serait tomber dans le défaut d'une dissémination de forces, et le remède serait pire que le mal. Comme ce n'est pas en affaiblissant les parties, qu'on prend la meilleure voie pour parvenir à un résultat avantageux, la concentration des forces est toujours le meilleur conseil à donner pour prévenir les suites fâcheuses d'un cas pareil.

Je ne veux pas envisager toujours cette concentration sous l'aspect d'une seule masse; la configuration des frontières protège souvent l'emplacement des armées de manière à pouvoir combiner les opérations de plusieurs corps, sans porter atteinte à l'intégrité des points qu'on se propose de défendre. En thèse géné-

rale, il faut envisager la concentration sous le point de vue de masses, dont chacune soit assez forte pour s'opposer aux tentatives que les ennemis pourraient faire dans les différentes directions.

Il est tout juste que leur emplacement sur les frontières qu'elles se proposent de défendre, soit ordonné de manière à ce que l'ennemi ne puisse venir interrompre le contact constant qui doit exister entre elles. En un mot, ces corps doivent être partagés de manière à pouvoir se maintenir seuls, lorsque la nécessité l'exige, et qu'ils puissent se rassembler sans obstacle en une seule armée si un engagement général était à prévoir et nous en imposait l'obligation.

Soumettons maintenant ces règles à de plus grands détails et recherchons les principes qui dériveront pour l'emplacement des armées de *leurs rapports collectifs* avec la configuration des frontières, avec la ligne directrice de la guerre, avec l'objet principal des opérations et avec la base d'approvisionnement.

Les frontières d'un pays nous présentent, ordinairement, un grand espace de terrain et plusieurs points d'intersections où nous pouvons franchir cette ligne. Il n'en est pas de même de la ligne directrice de la guerre et de

L'objet principal des opérations. Il ne peut y avoir qu'une seule ligne et qu'un seul point. L'attention de l'armée défensive se trouve donc partagée entre les points d'intersections de la frontière, la ligne directrice de la guerre et l'objet principal des opérations.

Si les circonstances, ou les désavantages topographiques, ne nous permettent pas de placer les armées actives de manière à pouvoir rester en rapport intime avec les règles établies pour les différens objets mentionnés, et les défendre avec le même succès les uns comme les autres, il n'y a pas de doute que dans un cas pareil, il faudra porter son attention et employer toutes les ressources de la défense, plutôt en faveur de la directrice, comme la ligne sur laquelle reposent les grandes opérations et l'objet principal, et chercher à les soustraire aux coups des ennemis. La raison en est toute simple, c'est qu'entre la ligne frontière, la directrice de la guerre et l'objet principal des opérations; ces deux derniers sont sans contredit les plus importants, puisqu'en se laissant rejeter de la ligne directrice de la guerre, on découvre aux attaques des ennemis, l'objet principal des opérations, et en cédant ce dernier aux adversaires, on leur livre le point

le plus nécessaire du théâtre de la guerre et qui décide, ordinairement, du sort du pays qu'on attaque ou qu'on défend.

Ces considérations suffisent pour nous porter à mettre de préférence la ligne directrice sous la protection immédiate de l'armée, c'est-à-dire, que les forces mobiles soient placées de manière à pouvoir la défendre immédiatement contre l'agression ennemie, de quelque côté que les assaillans se présentassent.

Comme la ligne frontière possède plusieurs points d'intersections et de passage, il ne peut pas même en être autant pour la défense de ces points différens, car si l'armée défensive se proposait de les mettre tous sous sa protection immédiate, elle agirait en sens inverse de la règle générale et immuable de la concentration, et marcherait à grands pas vers sa perte.

La règle générale pour l'emplacement préliminaire des armées actives, sera donc d'en placer toujours une grande masse sur la communication qui doit servir de directrice à la guerre et dans la direction où cette ligne coupe les frontières. Les autres masses qui formeront le total des forces actives peuvent, par une extension de déploiement, être employées à défendre d'autres points d'invasions; mais leur

position doit être soumise à la règle générale qui prescrit de rester en contact constant et non interrompu avec les forces principales pour pouvoir dans les cas d'urgence , secourir la masse primitive ou en recevoir l'assistance.

SEIZIÈME MÉMOIRE.

SUR LES GRANDES OPÉRATIONS

OFFENSIVES.

Toute opération offensive présuppose deux buts à remplir :

1. De battre l'armée adverse ;
2. De prendre possession du pays auquel on fait la guerre.

Tout ce qui se rapporte à l'art de mener avec sagacité un engagement général à un heureux résultat, appartenant à la tactique, ne peut être le sujet de nos discussions actuelles (1) ; il ne s'agit donc ici que de développer

(1) Le lecteur pourra trouver tous les développemens nécessaires pour cette partie de l'art militaire dans mon

les moyens de prendre possession du pays auquel on fait la guerre , envisagés sous le rapport des grandes opérations stratégiques.

Nous avons eu l'occasion de voir que pour s'emparer d'une section de terrain et pour y dominer avec une sorte de prépondérance , il est indispensable de se rendre maître graduellement des bases d'opérations. L'attaque des objets et des bases d'opérations , est donc le vrai but d'une opération offensive, comme leur défense est celui d'une opération défensive.

Quel que soit l'échiquier qu'on se propose de défendre ou d'attaquer, ce sont toujours les frontières qui sont le premier objet qui attire l'attention des défenseurs comme des assaillans. Nous avons vu dans le VI^e mémoire que deux points principaux influaient sur leur attaque ou leur défense :

1. Leur configuration ;
2. Les propriétés qui proviennent de leur nature.

D'après le caractère synthétique que nous avons cru reconnaître dans les élémens de la stratégie , et dont le lecteur se sera sans doute

ouvrage intitulé : *Examen raisonné des propriétés des trois armes différentes, de leur emploi dans les batailles et de leur rapport entre elles.*

convaincu aussi, il s'ensuit que l'attaque ou la défense des frontières doit être faite avec cette sage prévoyance que revendique la haute importance de cette opération et l'influence salubre ou nuisible qu'elles peuvent avoir sur les modulations de la guerre.

Le mouvement offensif contre la ligne frontière ayant été prononcé, ou l'emplacement des armées défensives ayant été décidé, on n'est plus toujours le maître de changer à son gré l'ordre des mouvemens qu'on aura établis. On devient esclave des directions qu'on aura choisies, et malheur à celui qui les aura prises en contravention avec les règles *du système géographique* d'où nous puisons la juste appréciation du terrain, ou *du système opératif* qui décide de l'emplacement des armées.

Faisons-en l'application au terrain, et prenons l'ouverture de la campagne de 1806.

La ligne des frontières des Prussiens à cette époque, décrivait un arc convexe, qui s'appuyait par la gauche à Eger, et passant par Nuremberg, Cobourg, Hildbourghausen et Meinungen, contournait l'électorat de Hesse et aboutissait par sa droite à Emden.

Deux lignes de jonctions principales, que nous avons nommé lignes directrices, indiquent les points vulnérables par où l'ennemi pouvait

pénétrer. Sur la droite, c'est celle qui, partant de Dusseldorf, passe par Paderborn, Cassel, Magdebourg, et aboutit à Berlin; sur la gauche, celle qui, partant de Mayence, passe par Fulde, Weimar, Leipzig et conduit à la capitale.

La première présente trois lignes de défenses à franchir: Celle du Weser, la chaîne du Harz et l'Elbe, sans pouvoir les prendre à revers et échapper à leurs difficultés.

Celle de gauche en offre le même nombre, qui sont: la Saale, la Mulde et l'Elbe. Mais en s'établissant militairement sur celle du Mayn jusqu'à Bamberg, en se prolongeant par la droite jusqu'à Nuremberg et en masquant la Thuringe par un corps d'observation, cette position suffisait, non-seulement, pour tourner les deux premières; mais elle mettait aussi l'armée française en possession des lignes de jonction les plus courtes qui mènent à la capitale.

Cette position stratégique offrait, en outre, l'avantage d'avoir les deux flancs du déploiement bien appuyés. L'aile droite à la chaîne des montagnes de Fichtel et de l'Erz, qui contournait un pays devenu neutre à cette époque, la gauche au Rhin qui formait la frontière de la France.

Abstraction faite des ressources et des désavantages territoriaux pour les Français et pour les Prussiens, le rassemblement des armées de Napoléon à Bamberg, Amberg, Königshoffen, Nuremberg, Würzburg et Cronach, servait d'indication à la direction que Napoléon voulait donner à ses opérations.

Un autre avantage non moins grand, rendait cette direction importante : c'était la possibilité de se présenter parallèlement à la directrice des opérations des Prussiens, et de pouvoir menacer plusieurs de ses points à la fois. La possession du défilé de Hof et de la ligne de jonction qui, par Zwickau mène à Leipzig, prenait aussi une grande section de terrain à revers, et forçait les Prussiens à se replier derrière l'Elster.

Les routes qui, de la partie méridionale de la ligne frontière, conduisent vers l'Elbe, sont :

1. Celle qui, partant d'Eger, conduit par le défilé d'Adorf ;
2. Celle qui, partant de Bayreuth, traverse le défilé de Hof ;
3. Celle qui, partant de Bamberg, va par Cronach et coupe la vallée de la Saale à Saalburg ;
4. Enfin celle qui, partant aussi de Bam-

berg , longe la Reich par Cobourg et passe par le défilé de Saalfeld.

Les points importans qu'on devait considérer comme les plus fermes appuis de la partie vulnérable des frontières , étaient donc : Adorf , qui défend le passage de l'Elster et ceux de Hof , Saalburg et Saalfeld , qui ferment la vallée de la Saale. Ces points , au contraire , ne furent que faiblement occupés , et toute la masse des troupes prussiennes reçut pour direction primitive la grande communication qui mène à Erfurt , afin de franchir la forêt de la Thuringe et de se porter sur Meinungen et Hildbourgshausen. Chose bien inconcevable , le duc de Brunswick avait fait les dispositions nécessaires pour s'opposer à une attaque que les Français pouvaient diriger contre le front des frontières , et avait perdu de vue qu'on pouvait les tourner par leur gauche.

Engagé dans cette fausse direction qui découvrait aux coups des ennemis les points les plus vulnérables , le duc de Brunswick ayant reconnu les projets de Napoléon , ne fut plus en état de remédier aux grands maux que ses faux mouvemens occasionèrent : il avait perdu le temps et les distances. En vain s'efforça-t-il de corriger sa faute en rassemblant l'ar-

mée à Erfurth, Gotha et Hochdorf, ce rassemblement ne pouvait même plus servir de palliatif; car Napoléon, maître des trois grandes communications qui conduisent par Hof, Schleitz et Saalfeld, s'avancait avec précipitation à dos de ses ennemis. C'est ainsi qu'au moment où le prince de Hohenlohe et le duc de Brunswick livraient les batailles de Jéna et d'Auerstadt, l'un et l'autre se trouvaient, avant de combattre, coupés à Naumbourg et Jéna, et avaient livré aux Français les lignes les plus courtes sur Dresde et Berlin. Nous connaissons l'influence que les pertes de ces deux batailles, mais surtout celle des lignes les plus directes, eurent sur le sort de la capitale et du royaume.

Telles ont été les suites de la fausse appréciation topographique de la ligne des frontières, tels seront ordinairement les malheurs qui résulteront de l'infraction des lois du *système géographique*.

Les frontières étant une fois franchies, on procède à l'attaque du théâtre de la guerre. Trois objets principaux doivent attirer notre attention, et nous devons nous efforcer :

1. A être en possession des lignes de jonctions principales et des lignes les plus courtes ;

2. A dominer les grands fleuves ;

3. A nous rendre maîtres des objets et des bases d'opérations.

Les lignes de jonctions principales sont les plus favorables pour le mouvement des grandes masses ; les lignes les plus courtes nous mènent d'une manière directe au but principal de nos opérations.

Les grands fleuves sont des lignes défensives naturelles très-favorables , et servent aussi de bases temporaires à nos approvisionnemens et à nos opérations.

Les objets et les bases d'opérations étant les plus fermes appuis de nos opérations , décident aussi de la possession du théâtre de la guerre.

Nous avons vu dans le neuvième mémoire que parmi ces objets d'opérations, il y en avait dont l'importance était tellement grande que , pour qu'ils ne tombent pas de prime-abord au pouvoir des ennemis , on cherchait à leur accorder une force défensive permanente , qu'on obtient par les fortifications. La conquête de ces objets revendiquant beaucoup de monde , de temps et d'appâts , diminue aussi nos forces actives , ainsi que la vivacité de nos mouvemens. Mais , malgré le tort qu'une diminution pareille peut faire , le mal n'en est pas moins

sans remède, car pour pouvoir avancer en sécurité et sans danger dans un pays qu'on se propose d'envahir, le principal est d'avoir les flancs et le dos libres et francs. Il est donc indispensable de ravir aux ennemis ou du moins de paralyser les objets qui se trouvent sur l'espace qu'on parcourt, qui appuieraient et pourraient servir de pivot à leurs opérations.

Les places fortes étant parmi ces objets, ceux qui procurent les plus grands avantages, attireront notre scrupuleuse attention. Nous avons vu dans le neuvième mémoire la manière d'en classer l'importance; le sixième nous a servi à connaître les moyens que nous nous réservons pour les paralyser ou pour nous en rendre maîtres. En commençant nos opérations offensives, il sera nécessaire de décider quelles seront les places que nous devons soumettre à des sièges réguliers, et quelles seront celles qui deviendront les objets des blocus ou des observations. C'est d'après cette classification que nous partagerons nos forces actives, et en libérant l'échiquier stratégique de tout ce qui peut gêner les mouvemens des armées assaillantes, nous accorderons à leurs opérations plus d'assurance et plus de sécurité.

Les places qui possèdent une influence stratégique sur le théâtre de la guerre, et que nous

soumettons à des sièges réguliers, sont les points dont nous devons chercher à nous rendre maîtres au plus vite. Tant qu'une place est au pouvoir des ennemis, elle ne perd jamais de son importance stratégique. Le moindre heureux incident pour eux est un revers pour nous, en ramenant les adversaires vers ces objets de défense, leur offrent un pivot et un appui pour leurs opérations. Il s'ensuit que nous devons tâcher, autant que possible, à éloigner la force active des défenseurs de tous les points qui peuvent seconder leurs entreprises, et à manœuvrer de manière à la rejeter vers une section de terrain où elle ne puisse trouver d'autres secours que sa force physique intrinsèque.

A mesure qu'on avance dans le pays, qu'on fait les dispositions nécessaires pour les sièges, les blocus et les observations, qu'on désigne le nombre des masses nécessaires pour ces opérations, on emploie leur surplus pour prendre possession de l'échiquier. Nous pouvons y parvenir de deux manières :

1. Par le choc de la force active ;
2. A l'aide d'une manœuvre.

La première n'entre pas dans le but de cet ouvrage, qui ne peut s'occuper que de la seconde.

Les opérations stratégiques renferment tous les mouvemens qui précèdent ou qui suivent les engagemens. C'est dans la manière dont nous manions nos masses et dans les directions que nous leur donnons , que nous retrouvons le vrai esprit des manœuvres.

La force des armées actuelles est tellement grande , qu'on est obligé , pour ne pas rendre les colonnes trop allongées et les marches trop lentes , de se mouvoir en plusieurs masses qui occupent plusieurs points , qui se trouvent plus ou moins sur la même hauteur. C'est le partage des différentes masses sur une même ligne que nous avons appelé *le déploiement stratégique*.

Une armée qui occupe une ligne et qui y est stratégiquement déployée , peut être attaquée sur trois points différens , qui sont : un des deux flancs ou le centre..

Les flancs d'une ligne stratégique ou tactique étant toujours les parties les plus faibles, sont , non-seulement les plus faciles à être attaquées ; mais nous conduisent aussi à des résultats très-grands et très-décisifs. Un des flancs d'une ligne stratégique ayant été refoulé sur le centre , met la directrice de nos adversaires en échec, et en rejetant ceux-ci en sens inverse de leur direction naturelle, nous livre aussi l'avant-

tage de pouvoir les séparer de leur base d'approvisionnement.

Cette manœuvre cependant ne peut pas porter à l'ennemi un coup aussi sensible que lorsque nous parvenons à percer le centre du déploiement. Un des flancs de la ligne rejeté sur le centre, laisse aux défenseurs la faculté de conserver leurs masses en concentration, et l'espérance de pouvoir, en profitant d'un moment opportun, reprendre l'avantage perdu. En perçant le centre de la ligne stratégique des ennemis, on les rejette, non seulement en sens contraire de leurs lignes de retraite et de leur base d'approvisionnement, mais on finit aussi par séparer les flancs, et en les isolant l'un de l'autre, on leur ravit tous les avantages dont la concentration d'une grande masse est susceptible.

Pendant la campagne de 1809, Napoléon, à la suite de manœuvres savantes, pouvait opter entre les deux moyens d'attaque d'une ligne stratégique. En utilisant le mouvement du maréchal Masséna de Pfaffenhofen, auquel il aurait pu faire faire un changement de front dans le sens stratégique pour le diriger sur Siegenbourg et Pfaffenhausen, il ne dépendait que de lui de rejeter les forces du flanc gauche, commandé par le général Hiller, sur celles de l'ar-

chiduc Charles; mais il préféra aller au-devant de plus grands résultats, en séparant les deux flancs des masses autrichiennes, et se porta sur la communication qui marquait l'intervalle entre les deux flancs.

Pour rendre cette application plus intelligible, recourons aux opérations qui eurent lieu à cette époque.

Le déploiement stratégique des Autrichiens s'étendait depuis Mainbourg, le long de l'Abens, jusqu'à Ratisbonne, où se trouvait l'archiduc Charles en personne. Ce dernier s'étant trop étendu vers cette ville, avait laissé une lacune dans la direction de Rohr et Rottembourg à Landshut. C'est sur cette lacune que Napoléon jeta les yeux. Le but primitif d'intercepter toute communication entre les troupes de Hiller et de l'archiduc Charles, fut l'objet de toutes ses dispositions : il ne le perdit pas un seul moment de vue. Pendant que lui-même, avec les corps de Lannes, de Wrede et celui des Wurtembergeois, il avait attaqué les troupes de Hiller, qui occupaient les points d'Offenstetten, de Rhor, de Bibourg et de Siegenbourg, il enjoignit aux maréchaux Davoust et Masséna, à l'un de manœuvrer de manière à contenir les troupes de l'archiduc Charles sur les deux rives de la Laber; à l'autre, placé

sur le flanc gauche du déploiement stratégique des Autrichiens, de se porter, sans perdre un seul moment, sur l'Iser, pour surprendre les troupes rétrogradantes de Hiller au passage du fleuve.

Tous les combats qui devaient délier le nœud de cette opération compliquée, furent menés avec autant de valeur que de sagacité. Les troupes Bavaïroises et Wurtembergéïses s'y couvrirent de gloire. Dans la crainte de perdre ses lignes de retraite, le général Hiller, battu à Rohr et Siegenbourg, pressa son mouvement rétrograde, pour gagner l'Iser, avant que Masséna ne fût en mesure de l'en couper. Il y parvint en effet; mais séparé sans retour des troupes de l'archiduc Charles, l'armée autrichienne ne forma plus que deux masses isolées, sans corrélation entre elles, et dont les efforts ne pouvaient plus être simultanés.

Telles ont été les modulations de cette opération brillante, une des plus avantageuses de la stratégie, dont huit combats meurtriers, à Abensberg, à Kirchdorf, à Rhor, à Rottembourg, à Siegenbourg, à Birwang, à Langquaid et à Tengen, ont formé les préliminaires et déliés le nœud. C'est certainement un des plus beaux actes de la vie militaire de Napo-

l'éon, dont le génie y développa les grandes ressources dont il était susceptible (1).

La même manœuvre fut exécutée par Napoléon à l'ouverture de la campagne de 1796, contre les deux corps de Beaulieu et de Colli, qui occupaient une ligne de déploiement hors de mesure, qui s'étendait depuis la Bochetta jusqu'à Ceva (2). La droite du premier, commandée par Argenteau, postée à Sassello et Dego était séparée de la gauche du second, commandée par Provera, qui se trouvait à Millesimo, par le terrain chicaneux, enclavé entre les vallées de la Bormida et de l'Erro. Napoléon profita de la faute de son adversaire, en poussant avec ses masses concentrées sur Montenotte. Après plusieurs combats meurtriers, parmi lesquels il est juste de citer l'engagement à outrance soutenu par le colonel Rampon, il parvint à séparer les deux corps

(1) Comme cette opération ne saurait être assez étudiée par les militaires, je crois devoir conseiller au lecteur d'en approfondir les détails les plus circonstanciés en prenant pour guide les *Mémoires sur la guerre de 1809, en Allemagne*, par le général Pelet. Cet officier, aussi distingué par ses talens que par sa profonde érudition, nous a livré des matériaux très-précieux sur cette campagne mémorable.

(2) Voyez la carte de l'Italie par Bacler d'Albe.

ennemis qui, à l'instar des troupes de Hiller et de l'archiduc Charles, ne formèrent plus que deux masses isolées et sans corrélation (1). Il n'est pas inutile, cependant, d'observer qu'une opération offensive sur le centre du déploiement stratégique des ennemis, ne peut avoir lieu avec succès, que lorsqu'on trouve devant soi des corps éparpillés sur un développement de terrain, dont l'étendue surpasse les forces actives qui l'occupent et sont chargées de le défendre, comme les deux cas que je viens de citer. L'exécution d'une opération pareille, repose donc sur une faute grave commise par les adversaires, et dont on profite, en portant une masse respectable dans la lacune qu'ils auraient eu l'imprudence de former. Si cette imprudence n'a pas lieu, il est tout juste, que n'ayant devant soi aucune chance certaine de succès, au lieu de se jeter au-devant des forces concentrées des ennemis, on doit plutôt préférer la manœuvre qui nous place perpendiculairement à leur ligne de déploiement.

(1) Pour l'intelligence de ces mouvemens, qu'on ne saurait assez approfondir, je conseille au lecteur de recourir à la description claire et précise que nous en a donné le général Jomini dans son Histoire critique et militaire des Campagnes de la révolution (vol. 7).

Pour être à même d'attaquer la ligne du déploiement stratégique de ses ennemis , il faut s'en approcher ; et ces mouvemens qui nous amènent dans la proximité de nos adversaires , nous offrent , par rapport à la position de nos masses , trois ordres de déploiement stratégique , dans lesquels nous pouvons nous présenter devant la ligne ennemie , qui provient de la configuration du terrain que nous devons parcourir , et des objets des opérations que nous devons occuper , qui sont :

1. L'ordre parallèle ;
2. L'ordre oblique ;
3. L'ordre perpendiculaire.

Le premier possède les mêmes espaces entre les lignes de déploiement des deux armées bellicérantes (Pl. I, fig. 9) ; par la disposition des différentes masses , le second ne présente qu'un des flancs à son adversaire en refusant le flanc opposé (Fig. 10), et le troisième est celui par lequel l'armée assaillante se place perpendiculairement sur un des flancs de la ligne ennemie (Fig. 11).

En tactique , l'ordre perpendiculaire est le plus avantageux ; mais il n'en est pas toujours de même en stratégie. La tactique , lorsqu'un flanc est rejeté sur l'autre , la difformité des masses qui en provient , est le préliminaire de

la victoire ; en stratégie, le plus grand avantage, comme nous venons de nous en convaincre, résulte de leur séparation. L'ordre perpendiculaire qui nous place parallèlement à la ligne directrice de nos adversaires nous accorde, sans doute, de très-grands avantages, mais laissant les masses défensives en concentration, au lieu de les séparer, les ennemis conservent la faculté de pouvoir, à la suite d'un succès, réparer les vices de leur position, et la stratégie n'en recueille plus ni les mêmes avantages ni les mêmes résultats.

Un autre inconvénient assez grave peut rendre une position perpendiculaire vicieuse, c'est que rarement on pourra se placer avec toutes ses forces sur l'extrémité du flanc de son ennemi, sans découvrir ses propres communications. L'échec tactique dont j'ai parlé, a-t-il tourné au désavantage des assaillans, qu'en arrive-t-il ? On se trouve sur une fausse direction, engagé dans des mouvemens qu'on n'est pas toujours maître de changer ; et pour peu que les ennemis soient prompts et hardis, on se met à la merci des plus grands dangers.

En s'avantçant dans l'ordre parallèle contre son ennemi, on est toujours à même de pouvoir menacer l'un de ses trois points de sa ligne : les deux flancs ou le centre. Selon que les avan-

tages topographiques le permettent, on conserve donc la faculté de rassembler les différentes parties en une seule masse, de séparer un des flancs du centre et du flanc opposé, ou en tombant sur le centre même, d'isoler les deux flancs.

Dans ces cas, les voies qui nous conduisent à la ligne ennemie décident beaucoup du choix de l'attaque; car le mouvement des masses est assujéti à la direction des lignes de jonctions. Au lieu de nous conduire vers le centre, comme nous le désirerions, il peut arriver qu'elles nous dirigent sur un des flancs, et quelquefois, de manière à ne nous laisser que la possibilité de tomber de front sur le flanc même, sans pouvoir interposer nos forces entre un des flancs et le centre.

Le déploiement stratégique doit aussi être fait de manière à pouvoir, à chaque occasion où la nécessité l'exigera, rassembler les différentes masses en une seule, pour être à même de porter un coup décisif. Il est donc indispensable de porter une attention scrupuleuse sur les difficultés du terrain, que la nature interposerait entre les différentes parties, et ne déployer stratégiquement les corps, que de manière à pouvoir les concentrer sur le point de la ligne, sur lequel devra se prononcer le

mouvement offensif. C'est dans le rassemblement des armées sur le point décisif, que gît le génie du chef, c'est ce talent que Napoléon possédait au suprême degré, et qui lui avait aussi acquis cette prépondérance marquée dont il a joui sur ses adversaires.

Quant au déploiement dans l'ordre oblique, il possède un défaut capital : celui d'avoir les têtes des différentes colonnes à distance inégale de l'objet qu'on veut atteindre. Il en résulte du retard dans les mouvemens offensifs ; les différentes parties du déploiement sont isolées en attendant les unes les autres, et peuvent se trouver à la merci d'une attaque, à laquelle leurs forces physiques ne leur permettent pas de s'opposer. Tel a été en 1812, l'ordre de marche du centre des armées françaises, composé des corps de Saint-Cyr, du vice-roi d'Italie et des gardes. Le mouvement excentrique que Napoléon fit faire au prince Eugène vers Dénicki, avait retardé son mouvement sur Dokchitz, tandis qu'il devait s'y trouver en même temps que Saint-Cyr à Gloubokoë. Au lieu de pousser sur Ouchatch, les gardes et le 6^e corps furent obligés de stationner à Gloubokoë pour donner au 4^e le temps d'égaliser les têtes des colonnes et de reprendre l'ordre de déploiement parallèle.

Il arrive que les opérations embrassent une vaste étendue de terrain , où on est obligé de faire manœuvrer plusieurs armées, et où ces armées sont appelées à agir dans différentes sphères. Tant qu'il ne s'agira que des objets secondaires , chacune d'elles pourra opérer isolément dans sa section , de manière à remplir la tâche qui lui est imposée ; mais comme l'échiquier le plus vaste ne possède qu'un seul point principal et vraiment décisif , qui doit être le point de mire des différentes masses , cet objet devra servir de but aux parties qui composent le tout. Tous les mouvemens concentriques des différentes armées , devront tendre vers ce but commun d'où dépend l'intégrité du pays. Dans un cas pareil , le calcul du temps et des distances ne saurait être assez scrupuleusement observé. C'est de ce calcul aussi subtil que difficile , que dépend la concentration des forces sur le point où doit se décider le sort de la guerre.

Les différentes directions dans lesquelles les armées opèrent , nous indiquent souvent d'une manière non douteuse , l'objet qui doit être le point de mire commun des différentes armées offensives.

Nous pouvons en puiser un exemple dans la campagne de 1813.

Les armées alliées opéraient sur trois points différens. Deux parties se trouvaient sur la rive droite de l'Elbe dans les directions de Breslau à Dresde et de Berlin à Wittenberg , tandis que la troisième manœuvrait sur la rive gauche du fleuve , dans celle de Toplitz sur Dresde. Ces trois échiquiers prouvaient d'une manière évidente , que l'objet commun des opérations des trois armées , se trouvait sur la rive gauche de l'Elbe, et en voici la raison. D'après les positions qu'elles occupaient, Dresde ne pouvait servir d'objet qu'à deux armées : à celle de Silésie et à celle de Bohême. Ces deux armées ne pouvaient opérer que sur deux lignes extérieures , tandis que les Français , massés sur une seule intérieure, conservaient la faculté de s'opposer à tous leurs mouvemens concentriques , et de faire échouer leurs tentatives sur cette place. L'armée du nord qui opérait dans la direction de Berlin sur Wittenberg , pouvait opter entre sa jonction avec l'armée de Silésie ou celle de Bohême. En se réunissant à la première, leurs mouvemens offensifs auraient été paralysés par la ligne de défense de l'Elbe qui se présentait de front à leurs opérations ultérieures. La jonction avec l'armée de Bohême , au contraire , offrait moins de difficultés à vaincre et menait à de plus grands résultats. L'armée du nord

qui devait franchir l'Elbe à Roslau ou à Acken, reportait le théâtre de la guerre sur le terrain enclavé entre la Mulde et la Saale.

Pour opérer conjointement avec l'armée de Bohême, ces deux masses devaient donc choisir entre la chaîne de l'Erz et la partie de l'Elbe comprise entre Dessau et Acken, un point de jonction qui possédât les avantages nécessaires pour être constitué en objet principal. Ce choix ne pouvait tomber que sur Leipzig. En se portant vers cette ville, on obligeait l'armée française d'abandonner le pivot principal de ses opérations, Dresde et sa ligne centrale, l'Elbe, pour défendre la ligne directrice qui se trouvait compromise. La possession du point de Leipzig devait avoir une influence majeure sur les opérations des Français, et être d'un très-grand avantage pour les alliés. Aussi fut-il choisi pour le rassemblement des différentes armées offensives, et c'est sous les murs de cette ville que se livra la fameuse bataille qui décida du sort de l'Allemagne.

En 1812, lorsque l'armée française franchit les frontières de l'Empire russe, ses opérations reçurent aussi deux directions principales : à gauche de Kovno par Vilna, vers Gloubokoé et Dokchitz, dans l'entre-deux de la Duna et du Dnèpre, à droite de Grodno sur Minsk.

L'objet commun des opérations ne pouvait être que Smolensk , car c'est sur ce point que se rassemblent toutes les routes qui conduisent de la partie attaquée des frontières ; c'est aussi là , qu'après des courses divergentes , les différentes armées russes et françaises se trouvèrent rassemblées et livrèrent la bataille qui en porte le nom.

DIX-SEPTIÈME MÉMOIRE.

SUR LES GRANDES OPÉRATIONS

DÉFENSIVES.

Les principes qui doivent servir de guide aux opérations défensives peuvent, en grande partie, être déduits de ceux que nous avons établis pour le système offensif.

Toute opération défensive a aussi deux buts essentiels à remplir :

1. De résister à l'armée assaillante, et de la battre si l'occasion en est favorable ;
2. De garantir et de défendre le pays que l'ennemi se propose d'envahir.

Le premier, comme je l'ai déjà dit, appar-

tient à la tactique , il ne s'agit donc ici que du second.

Le premier but dont l'armée défensive doit s'occuper, est la défense de la ligne frontière. Dans ce cas, l'emplacement préliminaire des armées influe sur les opérations défensives ultérieures , autant que le choix du point des frontières qu'on prend pour but de l'attaque , décide des manœuvres offensives.

Les parties faibles des frontières ont-elles été mal appréciées , et les armées placées en sens contraire des points vulnérables, l'invasion des ennemis n'est plus à éviter, et les opérations des forces actives deviennent, non-seulement gênées , mais pernicieuses.

Esclaves des mouvements de leurs ennemis , les défenseurs ne conservent plus la faculté de recouvrer, quand ils le veulent, les avantages qu'ils auraient cédés. Ce n'est , quelquefois , qu'avec une perte sensible de temps et de terrain qu'on parvient à rétablir l'équilibre ; mais le sacrifice du terrain devient, pour une armée qui manœuvre déjà dans un système désavantageux, un mal irréparable.

Passons à un exemple , et prenons celui que nous offre l'ouverture de la campagne de 1812.

Les armées russes, assujéties à une stricte défensive, s'étaient déployées sur la ligne

transversale depuis Keïdany par Lida , jusqu'à Novoï-Dvor. La première formait la droite , la deuxième l'aile gauche. Les forces de ces deux armées se trouvaient dans un éloignement d'environ 30 myriamètres les unes des autres. Séparées par la vallée du Niemen, elles l'étaient encore par un espace qui était hors de mesure. On interposa entre les deux masses principales, deux corps qui devaient servir d'échelons de jonctions, dont l'un était à Lida et l'autre à Grodno. Ce déploiement était vicieux, car ces masses, trop faibles par elles-mêmes, étaient encore disséminées sur une grande étendue et hors d'état de se concentrer sur le point décisif. Il arriva, ce à quoi on devait s'attendre : Napoléon, en jetant une force respectable entre les deux flancs, parvint à les séparer pendant un certain temps, et ce n'est qu'en sacrifiant une grande section de terrain, que les généraux russes parvinrent à se réunir sous les murs de Smolensk (1).

(1) Ayant déjà eu l'occasion de développer toutes les opérations de cette campagne, je prends la liberté d'attirer l'attention du lecteur sur mon ouvrage intitulé : *Considérations sur les grandes opérations, les batailles et les combats de la campagne de 1812 en Russie* (Pag. 33 à 66). Il y trouvera tous les détails nécessaires sur cette

La complication des élémens du système défensif en rend les opérations beaucoup plus difficiles que celles du système offensif. Obligée de protéger la directrice de la guerre, la base d'approvisionnement, et en général le terrain qu'elle défend, et de se moduler encore sur les mouvemens de son ennemie, l'armée défensive se trouve souvent entre plusieurs alternatives qui rendent son rôle très-pénible. Toutes les ressources de la stratégie et de la tactique doivent être déployées avec subtilité et précaution, tous les avantages du terrain doivent être utilisés avec sagesse et discernement. L'individu qui saura maîtriser le système défensif et en conduire les opérations avec sagacité et finesse, dominera toujours d'une manière prépondérante dans une offensive décidée.

Les désavantages inhérens au système défensif, nous mettent aussi dans l'obligation, au défaut d'une force majeure active, de l'appuyer du moins par une autre passive : ce sont les places fortes. Elles sont appelées à y jouer un très-grand rôle, et ne pouvant être élevées en peu de temps, leur construction nous fait

partie intéressante de nos opérations dans les considérations que l'emplacement de nos armées à cette époque m'a suggéré.

un devoir de nous en occuper de longue main.

Un des grands avantages d'un échiquier bien fortifié est , non-seulement de nous offrir dans ses objets d'opérations des points d'appui permanens ; mais de nous ménager aussi plusieurs retraites qui nous mettent à même de manœuvrer dans différentes directions et de paralyser les mouvemens offensifs des ennemis, en nous portant sur une communication latérale qui offre une position de flanc.

Cette opération , très-avantageuse en effet , revendique cependant des apprêts préliminaires. Les a-t-on négligés , la manœuvre se complique et devient épineuse , car on découvre l'objet principal des opérations.

Au défaut des places fortes on ne saurait y suppléer que de deux manières :

1. Par les grands espaces ;
2. Par les chocs tactiques.

En attirant les armées offensives dans l'intérieur du pays et en les éloignant de leur base alimentaire , on soumet les approvisionnemens de leurs munitions de guerre et de bouche , à un transport pénible et irrégulier , et on les expose à des privations très-nuisibles pour la guerre , comme l'exemple que nous en offre la campagne de 1812 et les désastres de l'armée française.

En utilisant les ressources de la tactique , parvient-on à vaincre son adversaire , on paralyse ses mouvemens offensifs. La guerre que Frédéric II a soutenue contre l'Europe coalisée, nous en offre des exemples bien instructifs (1).

Un système de montagnes qui partage le théâtre de la guerre en sphères indépendantes , est une des plus fortes lignes de défense que la nature puisse nous offrir, et le plus ferme appui de la défensive. Abstraction faite des difficultés qu'elle offre pour s'en rendre maître , elle soumet souvent les assaillans qui s'en seraient mis en possession , à un changement de base d'approvisionnement que les difficultés du terrain qu'on parcourt rendent quelquefois indispensables. Tel est le cas que nous offre les campagnes de 1828 et 1829 contre les Turcs. Tant que l'armée russe opérait en Bulgarie , la place de Varna lui servit de base temporaire d'approvisionnement. Séparée de la Roumélie par la chaîne des Balcans , cette place perdit beaucoup de ses avantages du moment où les Russes franchirent la chaîne. La difficulté de charier les munitions de guerre et de bouche au-delà

(1) A ce sujet , les militaires ne sauraient assez étudier l'ouvrage du général Jomini sur les grandes opérations militaires.

de ces montagnes ; les obligea d'en établir une autre sur les revers méridionaux , en prenant Missévri , Bourgas et Sizépoli pour dépôts temporaires. Ce changement put s'effectuer avec facilité , car la mer Noire était au pouvoir des Russes , et que les villes maritimes furent conquises par eux ; mais toutes les armées ne sont pas toujours aussi favorisées par les localités que l'a été celle de la Russie , et c'est alors que se développent toutes les entraves auxquelles un changement de la base d'approvisionnement est soumis.

Le vrai esprit du système défensif consiste donc à ramener l'ennemi sur un terrain où , à chaque pas , la nature ou l'art puissent lui offrir une entrave difficile à surmonter. En obligeant l'armée offensive à vaincre de grands obstacles , on diminue la faculté impulsive de ses forces actives , et en compensant par là les désavantages de la défensive , on établit entre les deux armées belligérantes cet équilibre sans lequel un pays ne pourrait être ni défendu ni conservé.

Tout ce que nous avons dit dans le chapitre précédent sur le déploiement stratégique des différentes masses , se rapporte tout aussi bien à la défensive qu'au système offensif , avec la différence que , dans le second , l'ennemi choi-

sit à son gré le point d'attaque et prend par conséquent le plus vulnérable pour but, tandis que, dans le premier, les défenseurs doivent être préparés à résister à leurs adversaires sur tous ceux de la ligne qu'ils occupent.

Si les avantages intrinsèques de l'offensive mettent quelquefois les assaillans dans le cas de se permettre quelques licences dans leur déploiement stratégique, il n'en est pas de même des défenseurs, qui doivent être prêts à résister sur tous les points. Les règles qui nous guident dans l'occupation des bases d'opérations, doivent être plus scrupuleusement observées encore, c'est-à-dire que les différentes parties qui forment le déploiement stratégique, doivent être placées de manière à pouvoir se prêter un secours mutuel et prompt.

Le déploiement stratégique du système défensif doit être toujours fait dans le sens des différentes attaques que les assaillans peuvent diriger contre la ligne, c'est-à-dire, si on se trouvait attaqué sur un des flancs, entre un des flancs et le centre, ou dans le centre même du déploiement.

Dans tous ces cas, la concentration des forces sur le point mis en échec, est toujours l'unique remède au mal; mais ce remède peut, dans le cas d'une attaque sur une des extrémités de

la ligne, à cause de l'éloignement dans lequel se trouvent les deux flancs, être souvent tardif et insuffisant. Il en faut donc un autre plus efficace, et je le trouve dans l'établissement d'une sorte de réserve qui, occupant en arrière de la ligne du déploiement une position convenable, soit toujours prête à secourir le point que l'ennemi aura mis en échec. Cette disposition ne pourra pas être mise dans la catégorie d'une dissémination désavantageuse des forces physiques, puisque cette masse de réserve étant une partie intégrante du déploiement, sera là pour soutenir le point attaqué. En nous offrant les moyens de pouvoir présenter aux assaillans une masse capable de s'opposer du moins au premier choc, pendant lequel la concentration du reste des forces pourra s'effectuer, cette réserve, au contraire, sera d'un effet salutaire.

Cette disposition possède encore un avantage. Supposons qu'à la suite d'une opération bien conduite, l'ennemi vienne se placer perpendiculairement sur le flanc de notre ligne stratégique. Un changement de front de notre déploiement devient indispensable; mais ce changement est un mouvement tardif, et par conséquent n'est qu'un remède d'une efficacité souvent douteuse. La masse de la réserve, d'a-

près la disposition proposée, y remédie, sinon tout-à-fait, atténue du moins les dangers du premier moment. Se trouvant dans la proximité des deux flancs, elle peut, d'après l'exigence, venir au secours de l'un ou de l'autre, et en soutenant le choc des assaillans, elle pourra donner au reste des troupes le temps de se rassembler.

Les trois ordres de déploiement dont nous avons eu l'occasion de parler, dans lesquels on peut se trouver par rapport à la ligne ennemie, reposent sur les mêmes principes pour le système défensif que pour l'offensif, les mêmes règles que nous avons établies pour le second nous guideront donc aussi pour le premier.

Quoique le vrai but des opérations défensives soit la conservation des objets qui maintiennent l'intégrité de l'échiquier stratégique, comme les lignes de jonctions principales qui nous conduisent aux objets des opérations, les grands fleuves ainsi que les objets et les bases d'opérations, il n'en est pas moins utile et salulaire, pour pouvoir soutenir le système défensif avec efficacité, de chercher aussi à prendre l'offensive sur des points que l'ennemi aurait découverts, et en les mettant en échec, de paralyser le mouvement offensif qu'il aurait

prononcé sur un autre. C'est dans cette transition alternative de la défense à l'attaque, qu'on trouve les élémens actifs les plus avantageux du système défensif; car il est tout simple que, si on permettait à l'assaillant de conduire ses attaques en sécurité et sans interruption, protégé par les circonstances comme il est à supposer qu'il doit l'être, il n'y aurait pas de point qui, à la suite d'attaques persévérantes, ne finisse par tomber sous ses coups (1).

La supposition de prendre l'offensive dans une direction contraire à celle où on est réduit à une stricte défensive, nous dévoile l'emploi d'un principe qui n'est pas toujours compatible avec les désavantages intrinsèques de la défense; c'est une dissémination des forces physiques. Au reste, l'emploi de ce principe étant indispensable, il est juste de s'en servir, mais on ne doit en user que dans un moment opportun, et ne le mettre en exécution qu'avec précaution, finesse et célérité.

(1) Il serait difficile d'offrir au lecteur une époque militaire plus riche en exemples, que celle de la campagne de 1814 en France. C'est une mine inépuisable de règles, d'exemples et de principes pour le système défensif, et le militaire qui aime à approfondir son métier ne saurait l'étudier avec assez d'attention et de profondeur.

Le calcul du temps , des espaces, et surtout une distribution analogue des forces physiques, pour pouvoir maintenir le point défensif et ne pas échouer dans l'attaque de celui qui sert de but à la diversion , doivent être soumis à une attention scrupuleuse , un examen approfondi et fait dans le vrai sens des ressources territoriales , envisagées sous le point de vue des deux systèmes.

Pour mieux éclaircir mes idées , je crois devoir présenter au lecteur un exemple tiré des guerres modernes : je prendrai la campagne de 1796 en Allemagne.

Après les combats désavantageux que l'archiduc Charles avait livrés à Ettlingen et Neresheim , il fut rejeté sur la défensive et se replia derrière le Lech , tandis que Wartensleben prit position derrière la Naabe. Le général Nauendorf , avec cinq bataillons et quatorze escadrons , se trouvait à Neumarck et formait l'échelon stratégique intermédiaire entre les deux armées impériales. Le projet de l'Archiduc avait été de les diriger concentriquement vers Ratisbonne , afin de pouvoir se jeter , après leur réunion , d'abord sur l'armée de Sambre et Meuse , et plus tard sur celle de Moreau.

L'inaction du général en chef français après

l'affaire de Neresheim et le mouvement offensif de Jourdan dans la vallée de la Pegnitz , avaient séparés d'une manière sensible les deux armées françaises. L'Archiduc voulut profiter d'un moment aussi opportun pour reprendre l'offensive. Laissant le général Latour avec 37,000 hommes devant la position qu'occupait Moreau , il part le 16 août des environs de Neubourg , avec trois divisions , et après avoir recueilli le général Nauendorf à Neumarck , il s'avance sur Amberg où , conjointement avec le général Wartensleben , il attaque Jourdan , remporte sur lui une victoire complète , et répare par cette opération décisive , tous les désavantages que les échecs antérieurs avaient produits. Nous savons l'influence salutaire que cette victoire eut sur l'issue de la campagne (1).

(1) Le lecteur ne saurait en étudier assez les détails dans les principes de stratégie , développés par l'Histoire de la campagne de 1796 en Allemagne , que l'archiduc Charles nous a livrés lui-même.

DIX-HUITIÈME MÉMOIRE.

SUR LA PARTIE DESCRIPTIVE

ET EXPLICATIVE

DES DEUX SYSTÈMES DE LA STRATÉGIE,

OU SUR

LA RÉDACTION DU PLAN GÉNÉRAL D'UNE GUERRE.

Le plan général d'une guerre est l'expression des idées du chef, qu'il base sur les avantages et les propriétés topographiques et militaires du théâtre des opérations. Quoique les différentes modulations auxquelles on se propose de soumettre les grandes manœuvres par le plan général, soient quelquefois entravées par des avantages tactiques des adversaires, la rédaction du plan de la guerre, n'en reste pas moins

une œuvre indispensable et sans laquelle il serait difficile , ou pour mieux dire , impossible d'imprimer aux grandes opérations stratégiques, ce caractère de régularité , sans lequel elles deviennent plutôt des hypothèses nuisibles , et dont les résultats sont d'un avantage négatif.

Toutes les guerres entreprises sans plan bien réglé et bien conçu , ou sur un plan vicieux , ont eu des suites plus ou moins désastreuses. Telles ont été les guerres des Français contre Frédéric II , tels ont été les résultats de la campagne des Prussiens en 1806.

Le plan doit être composé de deux parties :

1. De l'examen raisonné des élémens passifs du théâtre de la guerre et des sections adhérentes , considérées sous les rapports politique , statistique et topographique ;

2. D'un tableau des ressources que les grandes opérations en retirent , considérées comme base des mouvemens qu'engendrent les propriétés et les avantages du terrain.

La première est la partie passive de la stratégie , la seconde en est la partie exécutive. La première établit et règle le principe , la seconde ne s'occupe que du résultat.

La partie politique règle l'influence que ses effets peuvent avoir sur la guerre ; celle de la statistique discute sur le dénombrement des

ressources des deux gouvernemens, tandis que la partie topographique s'occupe des propriétés et des avantages intrinsèques de la ligne frontière, des bases alimentaires et d'opérations, de la désignation du triangle stratégique, limitation qui sert à régler le choix des lignes alimentaires et d'opérations, enfin des objets des opérations parsemés sur le théâtre de la guerre. Nous devons envisager cette partie du plan de la guerre, comme un résumé scientifique des principes de la *partie géographique* de la stratégie.

La partie opérative discute sur les avantages que les grandes opérations retirent des propriétés et de l'ensemble des objets passifs ; cette *partie opérative* est la conséquence immédiate de la partie passive. La première sert de base à la seconde.

Les grandes manœuvres étant ordinairement offensives ou défensives, il s'ensuit que la partie exécutive du plan général de la guerre, s'occupe des grandes opérations offensives et défensives.

Cette partie que j'ai désignée dans mon premier mémoire, pour être l'idéologie de la stratégie, est aussi la plus susceptible de variations, par son contact constant avec la tactique, mais elle n'est pas tout-à-fait dénuée d'utilité et d'intérêt par la régularité qu'elle imprime aux

grandes opérations , et à laquelle les succès tactiques peuvent , si facilement , donner un caractère de stabilité. Si l'anomalie à laquelle les grandes opérations sont soumises , ne nous permet pas d'en régler toujours le cours , si dans cette partie hypothétique nous sommes souvent réduits à n'en effleurer , pour ainsi dire , que les sommités , nous en retirons du moins l'avantage , de nous familiariser avec les ressources du terrain qu'on veut attaquer ou défendre , et avec les moyens qui doivent guider nos mouvemens offensifs ou appuyer nos opérations défensives.

La partie politique , quoique n'agissant que de loin , d'une manière simulée et souvent perfide , n'en possède pas moins une influence positive sur la guerre.

Les armées ne pouvant opérer avec avantage , que lorsqu'il existe un certain équilibre entre les moyens matériels et physiques des puissances belligérantes , il n'est pas indifférent à l'état qui s'engage dans une lutte sanglante , de n'avoir dans ses voisins que des peuples amis ou , du moins , neutres. Un état aussi favorable de notre politique , en ne nous imposant qu'un seul but à remplir , nous offre aussi les moyens d'accorder plus de franchise aux opérations , et ne nous oblige pas de donner

à nos mouvemens offensifs et défensifs , une extension qui pourrait , quelquefois , surpasser nos moyens.

Toutes les sections de terrain limigrophes d'un pays neutre ou ami , ne nous soumettent alors à aucun danger réel , et peuvent être envisagées comme des sphères favorables , tandis que ces mêmes sphères peuvent devenir pernicieuses si , la politique changeant de face , nous suscitait un nouvel ennemi à combattre et de nouveaux périls à affronter.

La campagne de 1813 , en Allemagne , les opérations des alliés avant l'armistice et l'influence que le changement de la politique du cabinet de Vienne a eu sur le théâtre de la guerre en général , nous en offrent un exemple bien instructif , et qu'on ne saurait assez méditer. Que le lecteur compare avec attention les deux échiquiers stratégiques des armées françaises avant et après l'armistice (Pl. II) , et il y trouvera un terrain bien fertile pour ses méditations (1).

(1) Le général Jomini vient de faire paraître un Tableau analytique des grandes combinaisons de la guerre , dans lequel il a consacré deux chapitres tout-à-fait remarquables à la politique et la philosophie de la guerre. Envisageant ce tableau comme une introduction de son Traité

La partie statistique s'occupe du dénombrement des trésors matériels et du calcul des forces mobiles qui sont, comme nous l'avons vu, l'agent actif des opérations. Un tableau exact des ressources du pays auquel on fait la guerre, peut servir de base à nos propres calculs, et quoique ce tableau, comme je l'ai dit dans le treizième mémoire, ne pouvait être qu'un calcul approximatif, il ne cesse jamais d'avoir une valeur positive parmi les préparatifs nombreux de la guerre.

La partie topographique est une des plus importantes du plan général de la guerre. Toutes les ressources que nous pouvons puiser dans la stratégie, n'étant basées que sur les avantages du terrain, la science ne manquerait pas de perdre de sa valeur et de son efficacité, si nous n'interrogeons avec exactitude le terrain, et que nous n'exploitions tous les avantages

des grandes opérations, il a cru ne pas devoir traiter à fond les principes qu'il renferme, mais indiquer seulement les grandes combinaisons de la science militaire. Il est à regretter que deux articles aussi difficiles à traiter, n'aient pas été développés par la même plume savante qui les a esquissés, car un bon ouvrage sur ces deux parties est encore une lacune dans toutes les bibliothèques militaires.

intrinsèques que les différens objets possèdent par eux-mêmes et dans l'ensemble de la création.

La partie militaire étant la partie hypothétique de la guerre, est aussi la plus difficile à manier. C'est dans le développement de cette idéologie militaire que se caractérisent le génie et les ressources intellectuelles et scientifiques de celui qui est appelé à commander les armées. Nous avons vu plus haut le rôle que cette idéologie est appelée à jouer dans la guerre, et malgré l'incertitude qui plane sur ses élémens, nous ne l'en envisagerons pas moins comme une partie essentielle et dont l'utilité est sans réplique. Elle sert à rassembler dans le même cadre les moyens de l'attaque et les ressources de la défense, et familiarise l'homme avec les différentes chances de la guerre. En embrassant toutes les combinaisons dont l'échiquier stratégique est susceptible, elle concourra à nous mettre au fait des grandes opérations offensives et défensives qui pourront en provenir, et nous fera voir ce que nous avons à craindre ou à espérer.

Pour rendre la rédaction du plan général d'une guerre complète et l'utilité de ce type réelle, il devra être composé :

1. D'un aperçu général du théâtre de la

guerre, qui présentera non-seulement l'ensemble géographique des deux pays belligérans, mais aussi un tableau raisonné des rapports politiques du gouvernement avec les pays limitrophes, ainsi que des notions sur les ressources matérielles et physiques des armées combattantes ;

2. D'un examen stratégique des frontières des pays qu'on veut attaquer ou défendre, en déduisant de leur configuration, de leurs propriétés et de leur valeur intrinsèque, tous les avantages qui en jailliront pour les opérations préliminaires de la guerre ;

3. D'un tableau de la division stratégique du théâtre de la guerre, que les grandes difficultés de la nature ou l'extension du théâtre de la guerre, partagent si souvent en sphères d'opérations indépendantes l'une de l'autre ; afin de connaître l'influence positive ou négative que les opérations de ces sphères peuvent avoir les unes sur les autres ;

4. D'une détermination des lignes qui serviront de bases d'approvisionnement pour alimenter la guerre ;

5. D'une énumération détaillée des objets des opérations, avec un examen raisonné de leur valeur intrinsèque et de l'influence qu'ils auront sur l'échiquier qu'ils formeront ;

6. D'une description des bases d'opérations, formées par la liaison des objets des opérations, et que nous envisageons comme la charpente du théâtre de la guerre ;

7. D'une indication du triangle stratégique formé par la base d'approvisionnement et l'objet principal des opérations, qui nous servira à déterminer.

8. Les lignes alimentaires et d'opérations, les plus sûres et les plus avantageuses.

Le reste sera consacré à la partie opérative, et contiendra :

9. Un tableau synoptique de la composition des armées actives ;

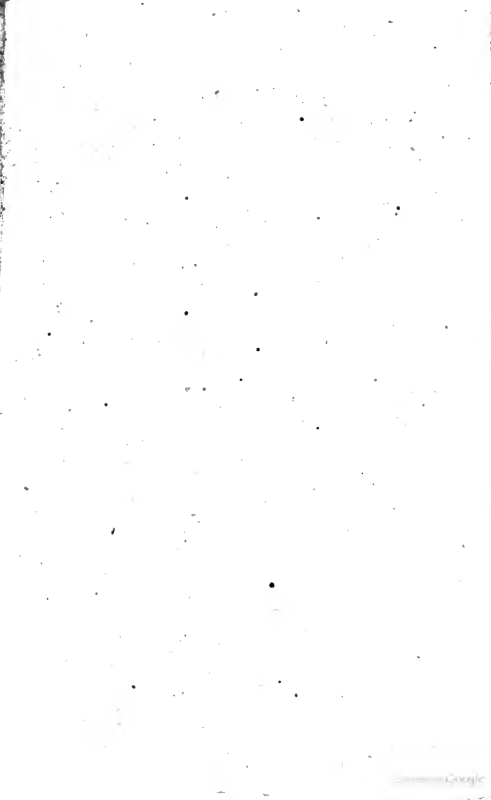
10. La désignation des points qui serviront de positions préliminaires aux armées ;

11. Un aperçu général des grandes opérations offensives ;

12. Un aperçu des grandes opérations défensives, basées sur les avantages territoriaux que la science justifie presque toujours.

FIN.





TABLE

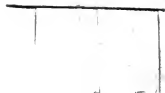
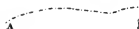
DES MATIÈRES.

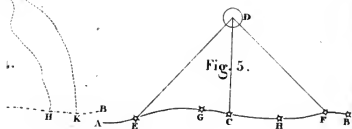
	Pages.
<u>PRÉFACE.</u>	<u>j</u>
<u>PREMIER MÉMOIRE. Sur la stratégie en général.</u> . . .	<u>1</u>
<u>DEUXIÈME MÉMOIRE. Aperçu général de la configuration du terrain, et de son analogie primitive avec la stratégie.</u>	<u>26</u>
<u>TROISIÈME MÉMOIRE. Sur les propriétés de la stratégie en rapport avec celles du terrain.</u> . . .	<u>48</u>
<u>QUATRIÈME MÉMOIRE. Sur les propriétés du terrain, envisagé comme base des combinaisons stratégiques.</u>	<u>56</u>
<u>CINQUIÈME MÉMOIRE. Sur le système géographique, ou sur la partie théorique de la stratégie.</u>	<u>86</u>
<u>SIXIÈME MÉMOIRE. Sur l'examen stratégique des frontières.</u>	<u>93</u>
<u>SEPTIÈME MÉMOIRE. Sur la division stratégique du théâtre de la guerre.</u>	<u>103</u>

HUITIÈME MÉMOIRE. Sur les bases d'approvisionnement et sur celles d'opérations.	109
NEUVIÈME MÉMOIRE. Sur les objets des opérations, autrement nommés points stratégiques.	122
DIXIÈME MÉMOIRE. Sur les bases d'opérations, autrement nommées lignes stratégiques.	142
ONZIÈME MÉMOIRE. Sur les lignes alimentaires et sur celles d'opérations.	148
DOUZIÈME MÉMOIRE. Sur la limitation de l'échiquier stratégique.	166
TREIZIÈME MÉMOIRE. Sur le système opératif de la stratégie, ou sur le mécanisme des grandes opérations.	174
QUATORZIÈME MÉMOIRE. Sur la composition des armées actives.	187
QUINZIÈME MÉMOIRE. Sur les positions préliminaires des armées.	193
SEIZIÈME MÉMOIRE. Sur les grandes opérations offensives.	204
DIX-SEPTIÈME MÉMOIRE. Sur les grandes opérations défensives.	228
DIX-HUITIÈME MÉMOIRE. Sur la partie descriptive et explicative des deux systèmes de la stratégie, ou sur la rédaction du plan général d'une guerre.	241

Stratigée.

Fig. 1.





riqée.

Planche 2.

Ma





1.60



